Le Monde



HISTOIRE & CIVILISATIONS

HISTOIRE

N° 82
AVRIL 2022

& CIVILISATIONS

ANNE D'AUTRICHE

LA MÈRE DE LOUIS XIV, UNE GRANDE FEMME D'ÉTAT

CONQUISTADORS

LES VIRUS PLUS FORTS QUE LES ARMES

LES GEISHAS

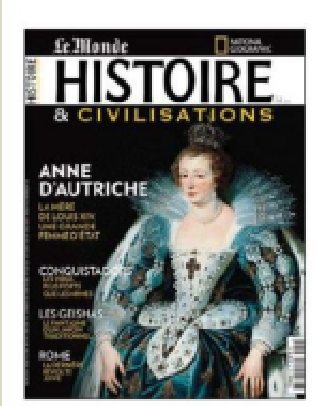
LE FANTASME D'UN JAPON TRADITIONNEL

ROME

LA DERNIÈRE RÉVOLTE JUIVE



Posé sur la 4e de couverture, pour les abonnés France uniquement : un encart jeté *Le Monde*.



ANNE D'AUTRICHE, REINE DE FRANCE, PAR PIERRE PAUL RUBENS, 1625. *THE NORTON SIMON FOUNDATION, PASADENA, ÉTATS-UNIS* © PHOTO12 / ALAMY / VIDIMAGES

Le Monde HISTOIRE & CIVILISATIONS

REVUE MENSUELLE
67-69, avenue Pierre-Mendès-France
CS 11469, 75707 Paris Cedex 13. Tél. : 01 48 88 46 00

Directeur de la publication : MICHEL SFEIR

RÉDACTION :
Rédaction en chef : JEAN-MARC BASTIÈRE
Secrétariat de rédaction : ÉMILIE FORMOSO
Direction de la création : NATALIE BESSARD
Réalisation : DENFERT CONSULTANTS
Révision : LAURENT COURCOUL
Ont collaboré à ce numéro : V. DAVID ALMAZÁN TOMÁS, CHRISTOPHE AVERTY, JEAN-JOËL BRÉGEON, SYLVIE BRIET, ISABEL BUENO, ELENA CASTILLO, IRENE CORDÓN I SOLÀ-SAGALÉS, MATTEO DALENA, FRANÇOIS KASBI, DIMITRI PAPANIKAS, GIORGIO PIRAZZINI, ANTONIO RATTI, JEAN-FRANÇOIS SOLNON

Traduction : AMÉLIE COURAU, ISABELLE LANGLOIS-LEFEBVRE, NATHALIE LHERMILLIER, ANNE LOPEZ

ADMINISTRATION-PROMOTION-ABONNEMENTS :

Direction administrative et financière : ELZBIETA CAPIAUX
Assistance de direction : JUDITH FRANÇOIS
Contrôle de gestion : BLANDINE CANVA (responsable), RYM EL OUFIR (contrôleuse de gestion)

Fabrication : NATHALIE COMMUNEAU (directrice de la fabrication), SYLVINA LE FLOCH, FABIENNE COSTES (cheffes de fabrication)
Numérisation : SÉBASTIEN LAURENT, HUBERT JOURDIN, SADASEEVEN RUNGIAH

Commercial : FLORENCE MARIN (directrice marketing), CLARA BILLAND, MAGALI NOHALES, LAËTITIA SO, VÉRONIQUE VIDAL
Publicité : ORNELLA BLANC-MONALDI (01 48 88 46 48), DAVID OGER (01 48 88 46 03).

Service relation abonnés : 67-69 avenue Pierre-Mendès-France
CS 21470, 75212 Paris Cedex 13
De France : 01 48 88 51 04.
De l'étranger : (33) 1 48 88 51 04.
E-mail : histoireetcivilisations@abonnements.mp.com.fr
• **Belgique :** Edigroup Belgique, Bastion Tower, place du Champ-de-Mars 5, 1050 Bruxelles. Tél. : 070 233 304.
E-mail : abonne@edigroup.be
• **Suisse :** Asendia Press Edigroup SA, chemin du Château-Bloch 10, 1219 Le Lignon (Suisse). Tél. : 022 860 84 01.
E-mail : abonne@edigroup.ch

Directeur de la diffusion et de la production : XAVIER LOTH
Directrice des ventes : SABINE GUDE
Ventes kiosques : EMILY NAUTIN-DULIEU Tél. : 0 805 050 147.
Modifications de services ventes au numéro, réassorts : 0 805 050 147

Promotion et communication : BRIGITTE BILLIARD, ANNE LAURE SIMONIAN (relations presse, 01 48 88 46 02), CHRISTIANE MONTILLET

Imprimerie : AGIR GRAPHIC, 53022 LAVAL
Dépôt légal : à parution.
ISSN : 2417-8764 (édition papier)
ISSN : 2728-9559 (édition en ligne)
Commission paritaire : 0925K91790

SITE INTERNET : www.histoire-et-civilisations.com

COURRIER DES LECTEURS : ÉMILIE FORMOSO
Histoire & Civilisations : 67-69, avenue Pierre-Mendès-France
CS 11469, 75707 Paris Cedex 13.
E-mail : courrier-histoire@mp.com.fr

Origine du papier : Finlande
Taux de fibres recyclées : 0%
Ce magazine est imprimé chez AGIR GRAPHIC, certifié PEFC.
Eutrophisation : Ptot = 0,0078 Kg/T
Papier issu de forêts gérées durablement et de sources contrôlées.

PEFC 10-31-1141
Certifié PEFC
pefc-france.org



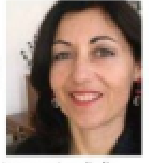
Histoire & Civilisations est édité par
MALESHERBES PUBLICATIONS
S.A. au capital de 868 050 euros
ACTIONNAIRE PRINCIPAL : SEM
PRÉSIDENT-DIRECTEUR GÉNÉRAL : Michel Sfeir

GROUPE LE MONDE
PRÉSIDENT DU DIRECTOIRE : Louis Dreyfus
MEMBRE DU DIRECTOIRE : Jérôme Fenoglio

COMITÉ SCIENTIFIQUE

MÉSOPOTAMIE
FRANCIS JOANNÈS

Professeur émérite d'histoire ancienne à l'université Paris 1 Panthéon-Sorbonne. Son domaine : l'histoire mésopotamienne, ses rapports avec la Bible, et les langues anciennes du Proche-Orient.

GRÈCE
SOPHIE BOUFFIER

Professeure d'histoire grecque à l'université d'Aix-Marseille, spécialiste de l'expansion grecque en Méditerranée (VIIIe-IIIe s. av. J.-C.), notamment en Italie et en Gaule méridionale.

ÉGYPTE
PASCAL VERNUS

Égyptologue, agrégé de lettres classiques, docteur d'État. Directeur d'études en linguistique égyptienne et en philologie à l'École pratique des hautes études de Paris.

MOYEN ÂGE
DIDIER LETT
Médiéviste, professeur à l'université de Paris Diderot-Paris 7. Il est spécialiste de la fin du Moyen Âge, de l'histoire de l'enfance, de la famille, de la parenté et du genre.





OLIVIER ROLLER

JEAN-MARC BASTIÈRE
Rédacteur en chef

Elles ne furent pas nombreuses,

les femmes qui ont gouverné la France. Sous l'Ancien Régime, en effet, les règles de succession interdisaient au sexe féminin d'accéder au trône de France. Les seuls moments où elles purent jouer un rôle furent ces temps de transition où le roi était trop jeune pour exercer son pouvoir personnel. C'est lors de ces **régences** qu'elles ont pu prendre les rênes du royaume pour suppléer à la vulnérabilité de leur fils. Le souci, c'est que ces périodes ont été aussi souvent les plus périlleuses pour la monarchie. Toutes les ambitions comprimées des grands du royaume tendaient alors à remonter au grand jour, jusqu'à parfois se déchaîner et **menacer la paix civile.** C'est ce qui advint à Catherine de Médicis au XVIe siècle avec ses fils lors des guerres de Religion. C'est ce qui arriva aussi à **Anne d'Autriche** au XVIIe siècle avec les troubles de la Fronde, l'exercice du pouvoir politique exigeant alors, entre fermeté et souplesse, des capacités aiguisées pour naviguer entre les récifs. On peut dire qu'à partir de la mort de Louis XIII, qui se méfiait pourtant de cette épouse espagnole, Anne d'Autriche sut, contre toute attente, s'imposer comme régente et triompher de l'adversité. Elle sut aussi pour cela s'appuyer sur un cardinal italien, **Mazarin,** qui se révéla comme un grand maître de la politique. En ce moment de l'histoire étonnant, deux étrangers défendirent comme nuls autres les intérêts de la couronne de France. Sans eux, sans ce parrain, sans sa mère, Louis Dieudonné, « l'enfant du miracle », n'aurait pu entamer un règne si long et si grand qu'il devint pour la postérité le « siècle de Louis XIV ».

ARCHÉOLOGIE GRECQUE

Thébasa, cité perdue et retrouvée

Voici un récit truculent, comme l'archéologie sait en livrer : un diplomate, archéologue à ses heures perdues, vient de découvrir par hasard une cité hellénistique en Anatolie !



PAYSAGE D'ANATOLIE, DANS LA RÉGION DE THÉBASA.

YAKUP IPEK / PIXABAY

Comme dans un conte de fées ! Un diplomate polonais en poste en Turquie, passionné d'histoire et d'archéologie, a découvert presque par hasard les traces d'une ancienne cité hellénistique disparue depuis plus de 200 ans, à proximité du village de Pinarkaya (province de Karaman), dans le sud de l'Anatolie. À côté de son travail à l'ambassade de Pologne à Ankara, Robert Rokicki pratique le *histracking* (ou « traçage historique ») à ses heures perdues, combinant ainsi « nature et culture », comme il le dit. La Turquie est selon lui le meilleur endroit pour s'y adonner.

Rokicki tentait de retrouver des traces de la légende des « Sept Dormants d'Éphèse » (des chrétiens persécutés et réfugiés dans une caverne), lorsqu'il a découvert des vestiges de fortifications sur une colline et les traces d'un temple monumental. Pour lui, il s'agit de Thébasa, une ville que les explorateurs et historiens cherchent à localiser depuis deux siècles. La britannique Gertrude Bell, écrivaine et exploratrice disparue en Irak en 1926, espérait la découvrir, tout comme plus tard, en 1991, l'académicien autrichien Gertrud Laminger-Pascher. C'est Pline l'Ancien, écrivain et naturaliste romain du Iᵉʳ siècle apr. J.-C., qui est le premier à faire mention de cette cité dans son *Histoire naturelle*. Il la situait dans les montagnes du Taurus. Mais le manque d'informations précises a conduit les recherches dans des endroits très éloignés les uns des autres.



ROBERT ROKICKI, DIPLOMATE EN TURQUIE, A DÉCOUVERT LES TRACES DE LA CITÉ HELLÉNISTIQUE DE THÉBASA.

D.R.

Des fouilles en attente

Thébasa, ville fortifiée, était considérée comme l'une des cités les plus importantes de l'ancienne province de Lycaonie. Placée sous le contrôle des Romains, elle passa ensuite sous celui des Byzantins. Elle joua un rôle stratégique au VIIIᵉ siècle, avant d'être conquise en 806 par les musulmans lors de la grande campagne du calife abbasside Harun al-Rachid. Elle fut par la suite entièrement détruite. Sa découverte permettra peut-être d'en savoir davantage sur les conflits entre Arabes et Byzantins aux Xᵉ-XIᵉ siècles. Pour Robert Rokicki, l'heureux découvreur, Thébasa n'est certes pas la glorieuse Troie, mais elle a néanmoins joué un rôle dans l'Histoire. Il a publié ses observations dans une revue scientifique turque et appelle les archéologues à mener des recherches sur place.



STAND DE L'INRAP AU VILLAGE DE L'ARCHÉOLOGIE, LORS DES JOURNÉES EUROPÉENNES DE L'ARCHÉOLOGIE, EN 2019, AU MUSÉE D'ARCHÉOLOGIE NATIONALE (SAINT-GERMAIN-EN-LAYE).

ANNIVERSAIRE

La France sous les fouilles

Il y a 20 ans était créé l'Inrap. Avec 5 000 opérations réalisées, cet organisme national conforte sa place sur le terrain dans sa mission d'archéologie préventive.

L'Institut national de recherches archéologiques préventives a 20 ans ! Deux décennies qui célèbrent des centaines de découvertes archéologiques. Fort de son slogan — « Nous fouillons, c'est votre histoire » —, l'Inrap a réussi à intéresser le grand public, même s'il reste synonyme de cauchemar pour nombre d'aménageurs, qui voient leurs coûts augmenter lorsque des vestiges sont mis au jour sous un futur bâtiment. Une intervention de l'archéologie préventive est en effet obligatoire avant de réaliser de grands travaux liés à l'aménagement du territoire, comme le tracé de nouvelles autoroutes.



BOUCLES D'OREILLES DÉCOUVERTES DANS UNE SÉPULTURE ÉTRUSQUE DE HAUTE-CORSE.

Toutes les périodes

Créé en 2002, l'Inrap est un établissement public placé sous la double tutelle des ministères de la Culture et de la Recherche. Il est investi d'une triple mission : avant des travaux, il effectue un diagnostic et des fouilles ; il assure ensuite l'exploitation scientifique des données recueillies ; enfin, il valorise l'archéologie. Depuis sa création, l'Inrap a réalisé près de 5 000 opérations, balayant le Paléolithique jusqu'à l'époque contemporaine, en passant par l'Âge du bronze, l'Antiquité ou encore le Moyen Âge.

Parmi les plus remarquables découvertes, une étonnante tombe princière du Vᵉ siècle av. J.-C. a été exhumée à Lavau (Aube), avec de magnifiques objets en bronze témoignant de la vie des principautés celtiques au premier Âge du fer en Europe occidentale. Ou encore une autre sépulture spectaculaire sur le site de Gondole, en Auvergne cette fois, et datée de l'Âge du fer tardif : huit cavaliers gaulois enterrés avec leurs chevaux. On pourrait citer également la nécropole antique de Narbonne ou, plus près de nous, les traces laissées par les troupes britanniques après le débarquement du 6 juin 1944 à Blainville-sur-Orne (Calvados). Autant d'éléments de terrain complémentaires des études historiques. Pour l'avenir, l'Inrap annonce approfondir certains champs comme le Moyen Âge ou l'archéologie industrielle, qui s'intéresse aux modes de production. L'établissement public, qui emploie 2 300 collaborateurs pour un budget de 175 millions d'euros, entre dans l'âge adulte. ■



BOUTEILLE EN VERRE D'ÉPOQUE ROMAINE MISE AU JOUR À NARBONNE.

MUSÉOLOGIE

Gaza : 400 m² de mosaïques

Le riche patrimoine archéologique de la bande de Gaza est aussi l'un des plus menacés. Mais l'inauguration de nouveaux sites, tel celui de l'église de Jabaliya, redonne de l'espoir.



MOSAÏQUES DE JABALIYA. VUE D'UNE DES SALLES DU SITE LORS DE SON INAUGURATION EN JANVIER 2022.

MAHMUD HAMS / AFP

La bande de Gaza, ce territoire coincé entre la Méditerranée, Israël et l'Égypte, et où 2,3 millions d'habitants vivent sous blocus israélien depuis que le Hamas a pris le pouvoir en 2007, tente tant bien que mal de mettre en valeur son riche patrimoine archéologique. Le 24 janvier dernier, le site de l'ancienne église byzantine de Jabaliya, inauguré par l'archevêque grec orthodoxe Alexios, a ouvert au public, qui peut y admirer ses superbes mosaïques. Ce monument datant du Vᵉ siècle a été découvert en 1997 à 3 km au nord de la ville de Gaza. Les 800 m² de ruines ont été surmontés d'un bâtiment qui les protège. Il a fallu quatre ans de travail pour restaurer les 400 m² de mosaïques, qui représentent des scènes de chasse, des animaux (lions, gazelles, chevaux), des arbres fruitiers et des grappes de raisin, associés à des inscriptions en grec ancien.

Présence chrétienne

Le travail a été effectué par l'ONG « Première Urgence internationale » avec l'aide de l'École biblique et archéologique française de Jérusalem (Ebaf) et du British Council. L'ONG a également lancé une opération pour restaurer, plus au sud, le monastère byzantin Saint-Hilarion, du nom d'un moine ermite du IVᵉ siècle, originaire de Gaza et fondateur du monachisme palestinien. Ce site est également accessible au public. Première Urgence internationale y ajoute une formation de personnel local (artisans, archéologues, guides, etc.), toujours avec l'aide de l'Ebaf. L'église de Jabaliya comme le monastère reflètent la présence chrétienne ancienne à Gaza.

Mais le patrimoine archéologique très riche de Gaza, qui contient les vestiges de 5 000 ans d'histoire, souffre des conflits. En 2006, lors de l'opération « Pluies d'été », les chars israéliens avaient roulé sur les mosaïques de Jabaliya. En novembre dernier, les abords de l'ancienne église byzantine ont été touchés par un bombardement israélien. Autant de violences qui contrastent avec l'harmonie des scènes figurées sur les mosaïques, montrant que, par le passé, Gaza fut un endroit où il faisait bon vivre. ■

Baudelaire, le prince des poètes maudits

Figure de proue de la bohème parisienne du milieu du XIXe siècle, l'outrageux auteur des *Fleurs du mal* et chantre du spleen est l'incarnation parfaite du génie incompris.

Poésie, amour et révolution

1821

Charles voit le jour dans le **Quartier latin.** Son père meurt six ans plus tard, et sa mère se remarie avec le colonel Aupick.

1842

À sa majorité, après avoir reçu l'héritage de son père, il est placé sous **tutelle judiciaire** par sa mère.

1848

Charles participe à la **révolution** de février, allant jusqu'à prendre les armes dans les rues de Paris.

1857

À la publication des *Fleurs du mal*, il est **condamné** pour outrage à la morale publique et aux bonnes mœurs.

1867

À demi-paralysé et aphasique après une **attaque cérébrale,** il meurt à Paris, rongé par la syphilis.

« Fourmillante cité, cité pleine de rêves, / Où le spectre en plein jour raccroche le passant ! / Les mystères partout coulent comme des sèves / Dans les canaux étroits du colosse puissant. » Dans ce quatrain comme dans nombre d'autres poèmes, Charles Baudelaire célèbre la ville qui le vit naître en 1821, passer l'essentiel de son existence et s'éteindre 46 ans plus tard. Le poète aimait en effet à flâner dans les sordides ruelles de la capitale préhaussmanienne, qui n'était pas encore la Ville Lumière où l'urbaniste de Napoléon III fit percer de vastes artères et installer une foule de lampadaires. Les faubourgs du vieux Paris constituèrent le terreau d'une bohème impécunieuse, opposée à l'ordre bourgeois et avide de plaisirs, dont Baudelaire fut la figure de proue.

Charles Baudelaire devint orphelin de père alors qu'il n'avait que 6 ans. Peu après la mort de François Baudelaire, un affable fonctionnaire d'une soixantaine d'années, sa mère se remaria avec Jacques Aupick, un militaire de carrière. Son beau-père s'évertua à mettre Charles sur le droit chemin, mais en vain : il refusait de se plier aux règles et débordait d'imagination. Sur ses bulletins scolaires, on pouvait lire : « fort distrait », « peu d'ordre », ou encore « beaucoup de légèreté ; manque d'énergie pour corriger ses défauts ».

Interne au lycée Louis-le-Grand, il en fut exclu pour avoir choisi d'avaler un billet glissé par un camarade plutôt que de le remettre au proviseur. Devenu externe au lycée Saint-Louis, il eut le champ libre pour s'initier aux cabarets et aux maisons closes, tout en préparant son baccalauréat. Son beau-père, soucieux de l'arracher « au pavé glissant de Paris », imagina un voyage de formation et le mit sur un bateau en partance pour Calcutta. Arrivé à Maurice, le jeune Charles saborda toutefois cette expédition montée contre son gré en ordonnant au capitaine de remettre le cap sur la France.

Une vie de débauche

À sa majorité, alors fixée à 21 ans, le jeune Parisien commença à dilapider l'héritage paternel en élégants habits, tableaux, livres, alcool et prostituées. Sa mère, inquiète de le voir crouler sous les dettes, le plaça sous la tutelle d'un notaire. Malgré la maigre pension

Baudelaire chante « l'enfer [du] lit » de Jeanne Duval, qu'il compare à « un serpent qui danse ».

JEANNE DUVAL. PORTRAIT DESSINÉ PAR CHARLES BAUDELAIRE.
RUE DES ARCHIVES / ALBUM



PORTRAIT DU POÈTE EN DANDY

BAUDELAIRE attirait tous les regards. Son ami le poète Théophile Gautier écrit : « [Son] front [était] d'une éclatante blancheur [...] [et ses] yeux, couleur de tabac d'Espagne, avaient un regard spirituel, profond, et d'une pénétration peut-être un peu trop insistante. » Jeune dandy, il arborait un chapeau haut de forme, un gilet et un pantalon en cachemire, ainsi qu'une cravate noire soigneusement nouée autour du cou. Il adopta même l'habitude féminine de se poudrer le visage et de se faire les ongles. Dans une lettre de 1853, il dit à sa mère avoir « toujours consacré deux heures à [sa] toilette ».

CHARLES BAUDELAIRE. PHOTOGRAPHIE COLORISÉE D'ÉTIENNE CARJAT. 1862.

mensuelle qui lui fut allouée, Baudelaire ne se résolut jamais à réduire son train de vie et ne cessa de déménager pour échapper aux huissiers.

Dans cette vie de débauche, qu'il menait pour apaiser son tempérament inquiet et sa soif d'euphorie et d'exaltation, il s'intéressa aux drogues. En 1843, il goûta pour la première fois le haschisch dans le grenier d'un ancien camarade de classe, sous la forme d'une confiture verte de chanvre. En 1847, il fit la connaissance de celle qu'il surnommera plus tard sa « vieille et terrible amie » : le laudanum, une préparation médicamenteuse à base d'opium qu'on lui prescrivit pour soulager les affres de la dépression et les maux d'estomac causés par une syphilis contractée auprès d'une prostituée.

C'est à cette époque qu'il rencontra sa plus célèbre maîtresse : Jeanne Duval, une mulâtresse née en Haïti. Cette comédienne d'une grande beauté, qui partageait son mépris des règles, de la monogamie et de la modération, représenta autant une source d'inspiration que de perdition pour Baudelaire, qui chanta « l'enfer de [son] lit » et la compara à « un serpent qui danse ». Interminable succession d'embrasements, de déchirures et de réconciliations, leur liaison fut aussi tumultueuse qu'indestructible : le poète ne cessa jamais de fréquenter sa muse, même frappée d'hémiplégie à un âge plus avancé.

Ni les excès ni les privations n'écartèrent toutefois Baudelaire de sa vocation littéraire. L'écrivain publia en effet de nombreux écrits qui lui permirent de se faire un nom dans la critique d'art et d'affirmer son esthétique. Il rencontra par ailleurs le succès en traduisant les poèmes et nouvelles de

LA BOHÈME PARISIENNE. Sur cette eau-forte de Léopold Flameng, un poète parisien reçoit des amis dans sa chambre misérable pour fumer et discuter de ses créations.

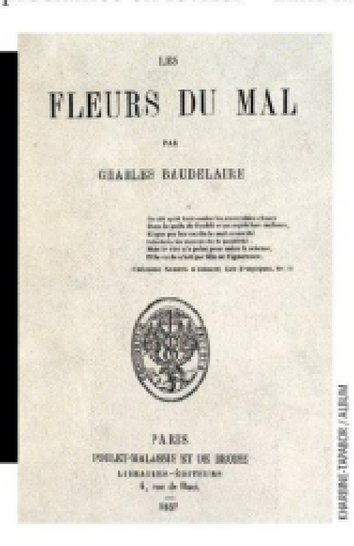
KHARBINE-TAPABOR / ALBUM

l'Américain Edgar Allan Poe, en qui il reconnut une sensibilité proche de la sienne. Mais c'est presque en secret qu'il compose les poèmes de son chef-d'œuvre, rassemblés plus tard sous le titre des *Fleurs du mal*. Il y exalte l'écartèlement entre l'horreur et l'extase de vivre, l'emprise des drogues, l'attrait de la luxure, les tourments de l'amour et le spectre de la mort. « Dans ce livre atroce, écrivit-il, j'ai mis tout mon cœur, ma tendresse et ma haine. » Baudelaire n'ignorait pas qu'il s'attirerait les foudres des pouvoirs publics en publiant un ouvrage ainsi inspiré. Depuis 1851, la France vivait en effet sous le régime autoritaire et conservateur de Napoléon III, qui, à la faveur d'un coup d'État, avait renversé la IIe République proclamée en février 1848. Le Second Empire, qui s'appuyait sur l'Église et veillait à l'ordre moral, avait d'ailleurs instruit des procès en immoralité contre plusieurs écrivains, comme le romancier Gustave Flaubert, qui fut toutefois acquitté.

Soucieux d'écarter ce risque, Baudelaire prit quelques précautions : en 1855, il publia 18 poèmes dans la prestigieuse *Revue des Deux Mondes*, exclut les textes les plus audacieux de la première édition des *Fleurs du mal* et adressa un exemplaire de son recueil à différents ministres ainsi qu'au préfet de police de Paris. Mais rien n'y fit : deux semaines après la publication de l'ouvrage, le 7 juillet 1857, un cinglant article du *Figaro* fut immédiatement suivi d'un rapport du ministère de l'Intérieur affirmant que « le livre de M. Baudelaire [était]

UN SIÈCLE DE CENSURE

LA CENSURE des six poèmes condamnés pour outrage à la morale dura près d'un siècle. En 1946, une loi permettant de faire appel de ce type de décision fut expressément votée pour que les poèmes en question puissent figurer de nouveau dans le recueil. Le 31 mai 1949, la Cour de cassation annula ainsi la condamnation prononcée en 1857.


LES
FLEURS DU MAL
PAR
CHARLES BAUDELAIRE

PARIS
POULET-MALASSIS ET DE BROISE
LIBRAIRES-ÉDITEURS
4, rue de Buci.
1857

COUVERTURE DE LA PREMIÈRE ÉDITION DES *FLEURS DU MAL* DE BAUDELAIRE.

KHARBINE-TAPABOR / ALBUM

SES PARADIS ARTIFICIELS

BAUDELAIRE fréquente le Club des haschischins, qui se réunit entre 1844 et 1849 à l'hôtel Pimodan autour du docteur Moreau de Tours, mais il ne fut jamais un grand consommateur de haschisch, qu'il jugeait « inutile et dangereux ». Il développa en revanche une dépendance à l'opium et plus encore à l'alcool. Maxime Du Camp raconte qu'à peine arrivé chez lui, le poète lui demande de lui servir un verre : « Je lui offris de la bière, du thé, un grog. Il me répondit : "Monsieur, je vous remercie, je ne bois que du vin." Je lui proposai à son choix du vin de Bordeaux ou du vin de Bourgogne. "Monsieur, si vous me le permettez, je boirai l'un et l'autre". »



L'HÔTEL PIMODAN, ACTUEL HÔTEL DE LAUZUN, OÙ SE RÉUNISSAIT LE CLUB DES HASCHISCHINS.

VOLGI ARCHIVE / ALAMY / ACI

une de ces publications malsaines, profondément immorales qui sont appelées à un succès de scandale ». Le procureur général ordonna la saisie des exemplaires mis en vente et fit instruire un procès contre Baudelaire pour outrage à la morale publique et à la morale religieuse.

La condamnation tombe

Le prévenu tenta d'infléchir le cours de la justice en faisant jouer ses contacts et en leur demandant de plaider sa cause dans la presse, mais la machine était en marche. Il comparut le 20 août dans la 6e chambre du tribunal correctionnel de la Seine, où le procureur général Ernest Pinard, qui avait déjà requis contre Flaubert, écarta dans son réquisitoire l'offense à la morale religieuse pour ne retenir que le délit d'offense à la morale publique. À l'obligation de payer une amende s'ajouta celle de mutiler le recueil. Parmi les six poèmes incriminés, dont aucun n'était à proprement parler pornographique, certains contenaient un érotisme teinté de sadisme (comme *À celle qui est trop gaie*, où le poète exprime son désir de « châtier [la] chair » de sa maîtresse et de lui « infuser [son venin] », la syphilis), tandis que d'autres évoquaient ouvertement l'amour entre femmes.

La sanction prononcée n'affecta guère les finances de Baudelaire, puisque l'impératrice accepta de ramener son amende de 300 à 50 francs et que le scandale n'empêcha pas l'État de lui accorder deux aides, de 250 et 200 francs, l'année suivante. Il ressentit toutefois cette condamnation comme une profonde humiliation, qui ne fit qu'exacerber le ressentiment qu'il nourrissait à l'endroit de ses contemporains. Le poète retravailla son œuvre et publia une deuxième édition des *Fleurs du mal*, enrichie d'une section intitulée *Tableaux parisiens*, mais n'obtint pas la reconnaissance escomptée. Déçu par le public français, il partit donner des conférences en Belgique, où la chance ne lui sourit pas davantage.

Âgé d'une quarantaine d'années seulement, mais affaibli par une vie de débauche et la syphilis contractée dans sa jeunesse, il fut victime d'une attaque cérébrale qui le paralysa et l'emporta au bout de quelques mois. Incompris de son vivant, Baudelaire fut progressivement reconnu par des générations d'artistes qui s'inspirèrent de son œuvre novatrice. ■

GIORGIO PIRAZZINI
HISTORIEN

Pour en savoir plus

ESSAI
Baudelaire. L'irréductible
A. Compagnon, Flammarion, 2021.

TEXTE
Les Fleurs du mal
C. Baudelaire, Le Livre de poche, 2021.



PHOTOS : AKG / ALBUM

Tango : une langoureuse et irrésistible ascension

Né dans les quartiers interlopes de Buenos Aires, le tango n'a été revendiqué avec fierté par l'Argentine qu'après avoir séduit les hautes sphères du Vieux Continent.

En 2009, lorsque le tango fut inscrit sur la Liste du patrimoine culturel immatériel de l'humanité, Buenos Aires laissa éclater sa joie, et son directeur des Affaires culturelles fit sienne la définition de ce genre musical, reconnu par l'Unesco réunie en plénière à Abu Dhabi comme « l'une des principales manifestations de l'identité des habitants de la région du Río de la Plata ».

Un siècle plus tôt, en 1913, les élites de la capitale argentine avaient pourtant adopté une position bien différente en réprouvant l'hommage rendu à cette même tradition par les cinq Académies de l'Institut de France réunies au Louvre. Le quotidien *La Nación* avait en effet désavoué le tango : « Cette danse n'a rien d'une pratique nationale, pas plus que la prostitution qui l'a mise au monde. Nous tomberions dans la plus vile servitude en concédant le contraire aux institutions parisiennes. » Du même avis, l'ambassadeur d'Argentine en France avait enchéri que « le tango, jusqu'alors confiné aux lupanars, n'en était sorti que pour aguicher le continent européen ». Et de s'enorgueillir que « Paris [comptait] au moins un salon où l'on ne [dansât] point le tango : celui de la représentation argentine ».

Des origines métisses

Le tango est né à la fin du XIXe siècle sur les rives du Río de la Plata, l'estuaire des fleuves qui sépare l'Uruguay de l'Argentine, où s'établirent entre 1869 et 1940 plus de

◀ **DEUX COUPLES** dansent le tango. Cartes postales de 1910.

huit millions d'immigrants aux langues, cultures et musiques les plus diverses. Importée de Cuba après la défaite de l'Empire espagnol en 1898, la *habanera* espagnole y rencontra ainsi la valse viennoise, le tango andalou, la mazurka polonaise et la polka hongroise. Tous ces genres vinrent moduler les traditions déjà implantées dans la région : des rythmes transmis depuis l'époque coloniale par des descendants d'esclaves africains ou apportés des campagnes par d'anciens paysans, comme les *milongas camperas* qui se développèrent autour de chansons improvisées à la guitare par un troubadour itinérant (le *payador*) sur des thèmes de la vie quotidienne dans la pampa.

Mais l'élite de Buenos Aires rêvait alors de bâtir un pays de classe moyenne, laïc et éclairé. Elle vit donc d'un mauvais œil ce brassage culturel, principalement alimenté par des familles pauvres venues tenter leur chance dans ce nouvel eldorado argentin, et la musique intrinsèquement nomade et métisse à laquelle il donna naissance.



LEBRECHT / BRIDGEMAN / AO

LES FAUBOURGS POUR BERCEAU

TRADITIONNELLEMENT ASSOCIÉ à Buenos Aires (photographiée ci-dessus au début du XXe siècle), le tango plonge également ses racines dans les faubourgs argentins de Rosario et uruguayens de Montevideo. Le berceau du tango « argentin » correspond donc plus largement à la région du Río de la Plata.

Une danse jugée obscène

Le tango fit ses premiers pas dans les carnavals d'origine africaine qui animaient les anciens quartiers de Buenos Aires, de Rosario et de Montevideo. Jugées « obscènes », ces manifestations publiques furent bientôt reléguées aux *conventillos*, des logements populaires où s'entassaient des familles entières autour d'une cour intérieure. Le tango était également pratiqué dans des écoles de danse *(academias de baile)*, où les danseuses expérimentées étaient souvent rémunérées par leur partenaire masculin, et dans des bouges, où les hommes des classes ouvrières se rendaient pour consommer de l'alcool et fréquenter des prostituées sans en être inquiétés. Considéré avec dédain comme un « reptile de lupanar » par le célèbre intellectuel et poète argentin Leopoldo Lugones, cette danse se développa donc à mesure que s'étendirent les faubourgs des principales villes portuaires du Río de la Plata.

On vit ainsi fusionner des pas de danse originaires d'Europe et d'Afrique, comme les figures de *corte y quebrada* du *candombe* afro-uruguayen (qui consiste à interrompre l'enchaînement des pas et à renverser sa partenaire), exécutés par un couple de danseurs entrelacés. Sur le plan musical, les premiers morceaux consistèrent essentiellement en des compositions instrumentales dont la mélodie était exécutée par une guitare, un violon ou une flûte. Le bandonéon, instrument diatonique à vent et à soufflet, vit le jour en Allemagne vers 1835 et détrôna la flûte au début du XXe siècle pour devenir emblématique du tango. Les titres de ces morceaux avaient généralement un double sens et des connotations souvent érotiques.

Au début du XXe siècle, le destin du tango changea. Des musiciens ayant rarement suivi une formation académique traversèrent l'Atlantique et



AKG / ALBUM

Les élites argentines méprisaient le tango pour ses origines populaires.

BANDONÉON FABRIQUÉ À BERLIN EN 1914.

LES FUREURS DU TANGO, Georges Barbier. Dessin du début du XXe siècle, à l'époque où le tango faisait danser le Tout-Paris.

BRIDGEMAN / ACI

l'introduisirent d'abord à Paris, d'où il rayonna à travers le Vieux Continent. Ce tango différait toutefois de celui que l'on connaît aujourd'hui : pour l'adapter aux goûts et aux préjugés du public européen, on demanda parfois à ces musiciens de se produire en tenue de gauchos, ces gardiens de troupeaux de la pampa, voire presque nus, enchaînés à un piano et surmontés d'une pancarte les présentant comme des « Indiens argentins des pampas ». Toute l'Europe fut bientôt prise d'une fièvre du tango qui circulait depuis Paris, où furent enregistrés les premiers albums et fondées les premières écoles.

Fort de son succès auprès de la haute société européenne, et américaine dans une moindre mesure, le tango se lança pendant l'entre-deux-guerres à la conquête de sa propre capitale. L'intransigeance se mua alors en une relation plus ambivalente : les classes privilégiées, qui continuaient d'afficher un mépris ouvert pour cette danse populaire, s'initiaient toutefois à sa pratique dans les salons les plus huppés.

Engagés par de riches hommes d'affaires dès les années 1920 pour faire danser l'aristocratie de Buenos Aires, les orchestres en smoking de Julio de Caro, Roberto Firpo, Osvaldo Fresedo et Francisco Canaro se produisaient dans de prestigieuses salles comme le Palais de Glace, le Montmartre, le Royal Pigalle, le Chanteclair et l'Armenonville.

Le tango, dont la forme musicale se doubla alors

RUPTURES DE RYTHME

LES FIGURES CARACTÉRISTIQUES du tango comprennent notamment le *corte y quebrada*, où le meneur interrompt brusquement l'enchaînement des pas et renverse le corps de sa partenaire, dont il suit le mouvement pour y rester plaqué. Jugés indécents, ces mouvements suggestifs suscitèrent de vives critiques.

DEUX HOMMES DANSENT LE TANGO AU DÉBUT DU XXe SIÈCLE.



BIBLIOTHÈQUE NATIONALE D'ESPAGNE

GARDEL, ROI DU TANGO

FIGURE EMBLÉMATIQUE de l'Argentine, comme Evita ou Maradona, Carlos Gardel a reçu de nombreux surnoms : *el Mago* (« le Magicien »), *el Zorzal criollo* (« la Grive », oiseau désignant aussi le troubadour ou *payador*), *el Rey* (« le Roi ») ou *el Morocho del Abasto* (« le brun du quartier de l'Abasto »). Sa biographie est nimbée de mystère. Quelle était sa véritable nationalité ? À quel âge est-il mort ? Quelle est la cause de son accident d'avion en Colombie ? – Le musicien et un pilote se sont-ils querellés pour une femme ? Les pilotes ont-ils joué à la roulette russe ? Des narcotrafiquants se sont-ils entre-tués à bord ? – Tout a été imaginé…

CARLOS GARDEL JOUE DE LA GUITARE EN TENUE DE GAUCHO.



AKG / ALBUM

d'une forme poétique, devint également un art de la chanson. Aux instruments vinrent en effet se superposer des voix pour lesquelles les poètes de la région composèrent des paroles empreintes tantôt d'humour, tantôt de mélancolie ; l'un des poètes les plus prolifiques de l'époque, Enrique Santos Discépolo, définit d'ailleurs le tango comme une « pensée triste qui se danse ». En plein essor, la radio fit connaître la voix de grands interprètes comme Azucena Maizani, Mercedes Simone, Tita Merello, Libertad Lamarque, Ada Falcón, Agustín Magaldi, Ignacio Corsini et surtout Carlos Gardel. À l'affiche d'une multitude de concerts, de tournées et de films dans le monde entier, ce premier auteur-compositeur et interprète de tangos fut victime d'un accident d'avion qui le faucha au faîte de sa gloire et contribua encore à sa mythification.

La tragique disparition de Carlos Gardel en 1935 n'empêcha pas le tango de renaître de ses cendres et de fleurir sous la présidence de Juan Perón (1946-1955), marquée par la nationalisation de plusieurs industries, le retour à la stabilité monétaire, le recul du chômage et la hausse des salaires.

Un symbole national

À la faveur de cette embellie nationale et d'une prise de conscience collective, la classe ouvrière se réappropria le tango. Jadis méprisé pour ses origines africaines, il connut alors son âge d'or à Buenos Aires, où plus d'une centaine d'orchestres interprétaient chaque soir ses plus grands succès.

Devancé les années suivantes par les rythmes anglo-saxons, ce genre musical n'en poursuivit pas moins sa conquête de l'Argentine pour en devenir un symbole national : une journée du tango fut instituée en 1977, sous la dictature militaire (1976-1983), puis une loi fut votée en 1996, après le retour à l'ordre démocratique, pour l'inscrire au « patrimoine culturel » du pays. Originaire des bas-fonds et regardé de haut par la bonne société du siècle dernier, le tango fait désormais partie intégrante de l'identité nationale de l'Argentine, mais également de l'industrie musicale et du tourisme, auxquels il rapporte chaque année d'immenses recettes. ■

DIMITRI PAPANIKAS
JOURNALISTE ET HISTORIEN

Pour en savoir plus

ESSAIS

Petit Éloge de l'embrassement
B. Cannone, Folio, 2021.

Le Tango
H. Salas, Actes Sud (Babel), 2004.

La monstrueuse époque des zoos humains

Au XIXe siècle, l'exhibition et la mise en scène d'indigènes venus de pays colonisés attirent des millions de visiteurs.

D'un côté de la clôture, il y a l'Afrique, l'Asie, l'Amérique et l'Océanie, et tout ce que ces continents peuvent offrir d'authentique, de primitif et de pittoresque ; de l'autre côté se trouve l'homme blanc, le spectateur occidental nimbé de sa supériorité. D'un côté, des hommes, des femmes, des enfants à demi nus, arrachés par la force à leurs pays d'origine et exposés à un public goguenard ; de l'autre, des familles au complet, bourgeoises et aristocratiques, qui paient un billet pour assister à une exhibition ethnique à grand spectacle.

C'est ce que l'on pouvait voir au cours des dernières décennies du XIXe siècle dans les principales villes d'Europe et des États-Unis. Lorsque les parcs zoologiques et leurs animaux rares et féroces n'impressionnent plus assez un public avide de nouvelles émotions, certains entrepreneurs associent aux animaux des êtres humains en chair et en os, un concept qui rencontre un succès extraordinaire jusque dans les années 1930.

Un nouveau business

L'idée de ce type de spectacles revient à Carl Hagenbeck, un Allemand spécialisé dans la vente d'animaux exotiques à des cirques et à des zoos, qui s'aperçoit dans les années 1870 que l'exhibition d'indigènes suscite un vif intérêt du public. Entre 1874 et 1878, il monte environ 70 « spectacles ethnographiques » qu'il présente dans des villes en Europe, montrant des individus issus des contrées les plus lointaines : Samoans, Massaïs, Aborigènes d'Australie, Lapons, Patagons…

Sa formule prospère rapidement. En 1877, Hagenbeck présente à Paris un groupe de Nubiens qui fait sensation, ce qui incite Geoffroy Saint-Hilaire, directeur du Jardin d'acclimatation, le grand parc zoologique situé au bois de Boulogne, à Paris, à organiser presque chaque année des spectacles similaires, qui attirent des centaines de milliers de visiteurs. Aux États-Unis, à New York, le cirque Barnum exhibe en 1883 un groupe d'Aborigènes australiens présentés stupidement comme des cannibales.

Les indigènes étaient recrutés dans leurs pays d'origine. D'abord quasiment prisonniers, une fois leur affectation décidée, ils étaient enfermés dans le zoo, dormaient dans des baraquements et étaient déplacés dans des trains de marchandises.

DES ANGOLAIS sont exhibés à Paris, avec d'autres Africains, lors de l'Exposition universelle de 1889.

BRIDGEMAN / ACI

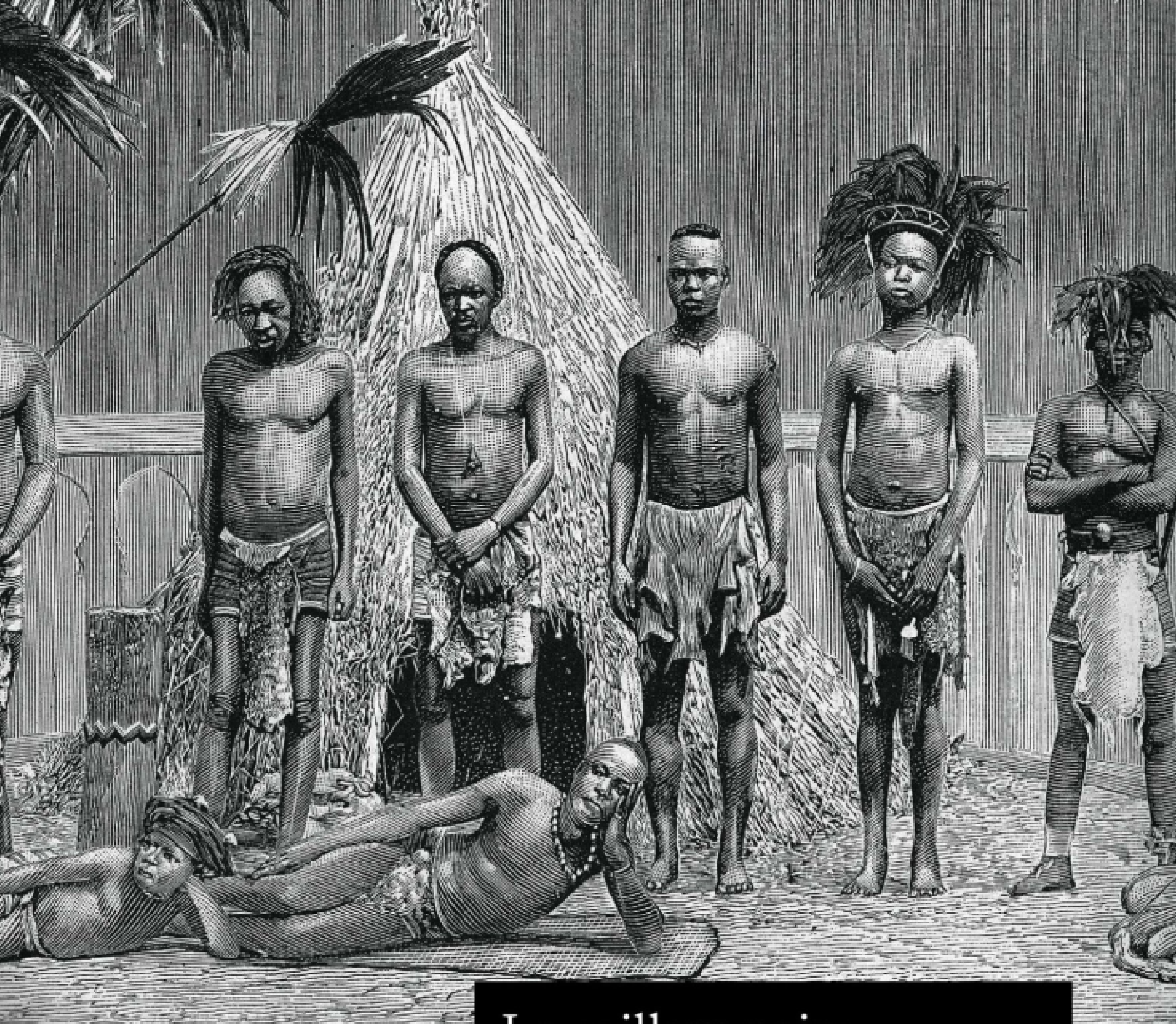


BRIDGEMAN / ACI

LE PHILIPPIN TATOUÉ

LES EXHIBITIONS D'AUTOCHTONES coïncident avec les voyages des Européens en outre-mer. En 1691, William Dampier, qui a ramené à Londres un esclave philippin acheté lors d'une expédition dans le Pacifique, fait payer une entrée pour montrer les tatouages dont le corps du jeune homme est couvert.

LE PRINCE GIOLO DES PHILIPPINES. GRAVURE. XVIIe SIÈCLE



Mais les exploitants constatent qu'exposer des autochtones au regard vide et à l'attitude passive ennuie les spectateurs. Ils essaient donc d'améliorer leurs conditions de vie et ont l'idée de « mises en scène », où les indigènes doivent reconstituer leur mode de vie en simulant des parties de chasse, de pêche, en travaillant avec leurs outils ou en mangeant avec leur famille. En échange, ils reçoivent un salaire et doivent même signer un contrat.

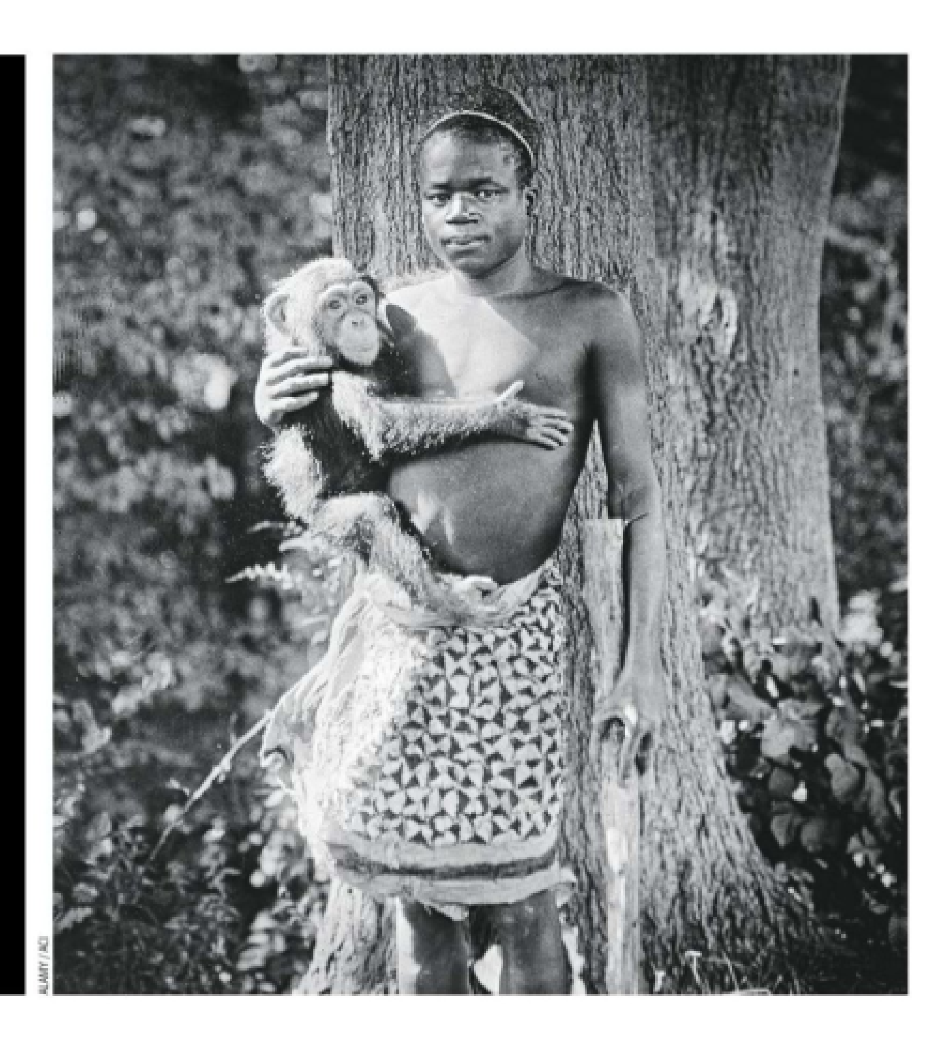
Dans les spectacles de Hagenbeck, les « journées de travail » durent de huit à dix heures, pendant lesquelles

Le « village noir » de l'Exposition de 1889

LORS DE L'EXPOSITION universelle de Paris de 1889, un « village noir » est reconstitué pour la première fois. Il se compose de 400 Africains, incluant des Angolais, des Ghanéens, des Sénégalais et des Guinéens, ces derniers étant accompagnés de Dinah Salifou, leur roi. Le groupe d'Angolais était constitué de 18 personnes, présentées comme **DE « VRAIS SAUVAGES »** posant avec leurs habits, leurs coiffures et leurs ornements caractéristiques dans un décor composé d'une cabane et de quelques palmiers. Paradoxalement, l'exposition de Paris a lieu pour commémorer le **CENTENAIRE DE LA RÉVOLUTION** de 1789 et de la Déclaration des droits de l'homme, et célèbre une invention récente, l'éclairage électrique, qui permet de « profiter » du spectacle la nuit aussi.

UN PYGMÉE À NEW YORK

« LE PYGMÉE AFRICAIN. Âge : 23 ans – Taille : 1,50 m – Poids : 46,7 kg – Rapporté de Kasaï, dans l'État indépendant du Congo, au sud de l'Afrique centrale, par le docteur Samuel P. Verner. Exposé tous les après-midi de septembre. » Ce cartel est posé le 9 septembre 1906 dans l'enclos de la maison des singes du parc zoologique de New York. Le premier jour de l'exposition, 40 000 personnes viennent voir « quelque chose de jamais vu sous le soleil », malgré les protestations de religieux luttant pour les droits des Noirs. En 1916, Ota Benga, le Pygmée, sombre dans la dépression et se suicide en se tirant une balle dans la poitrine.



OTA BENGA. PHOTOGRAPHIE DU PYGMÉE MBUTI DU CONGO. DÉBUT DU XXe SIÈCLE.

ALAMY / ACI

les indigènes donnent une dizaine de représentations d'une demi-heure.

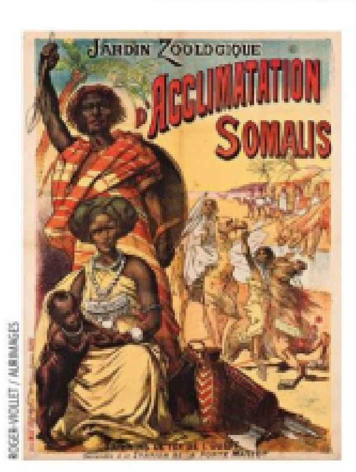
Quant aux scientifiques, ils exploitaient la présence des indigènes pour effectuer des études anatomiques et médicales, le plus souvent dans le but de confirmer les théories raciales alors en vogue. Ce qui d'ailleurs n'empêchait pas de nombreux indigènes de contracter des maladies infectieuses, contre lesquelles ils n'avaient pas de défenses naturelles, et dont beaucoup mouraient. Seuls quatre des onze Indiens alakalufs du Chili, qui furent exposés par Hagenbeck en 1881, survécurent.

Le succès que remportent les spectacles ethnographiques de Hagenbeck suscite l'intérêt des gouvernements, qui comprennent que les zoos humains peuvent servir à justifier leur politique coloniale. Ils profitent alors des expositions internationales, ces foires périodiques destinées à présenter les progrès en matière d'économie et de civilisation. En 1886, lors de l'Exposition coloniale de Londres, aux côtés des Amérindiens et des aborigènes de Nouvelle-Guinée, sont exposés une trentaine de prétendus tisseurs de tapis de la ville indienne d'Agra ; il s'agissait en réalité de prisonniers participant à un programme de « réhabilitation sociale de délinquants ».

Ne leur donnez pas à manger

En 1897, en même temps que l'Exposition universelle qui se déroule à Bruxelles, une « section coloniale » est organisée à Tervuren, une localité voisine. Le roi Léopold II de Belgique, qui gouverne le Congo avec des méthodes brutales, fait les choses en grand : avec les sculptures en ivoire et les plantations de cacao, de café, de tabac et de caoutchouc, il fait venir 267 Congolais qui doivent reconstituer leur habitat naturel à 6 000 km de distance. Des écriteaux avertissent les spectateurs : « Ne pas donner à manger aux Congolais, ils sont nourris », pour éviter d'éventuelles

> Le roi Léopold II de Belgique fait venir 267 Congolais pour l'Exposition de Bruxelles de 1897.



ROGER-VIOLLET / ALBUM

AFFICHE D'UNE EXPOSITION HUMAINE AU JARDIN D'ACCLIMATATION DE PARIS EN 1890.

Le zoo humain du parc du Retiro

EN 1887, LE GOUVERNEMENT ESPAGNOL organise à Madrid l'Exposition des Philippines, au cours de laquelle sont exhibés des autochtones : 40 personnes appartenant, entre autres peuples, aux Igorot et aux Itneg (Tinguian) sont exposées dans un village reconstitué dans le parc du Retiro.



LES PHILIPPINS DANS LE PARC DU RETIRO EN 1887. PHOTOGRAPHIE DE J. LAURENT *MUSÉE NATIONAL D'ANTHROPOLOGIE, MADRID.*

MUSÉE NATIONAL D'ANTHROPOLOGIE. PHOTO ORIGINALE : J. LAURENT. REPRODUCTION ACTUELLE : JAVIER RODRÍGUEZ BARRERA

indigestions dues à la nourriture qui leur serait jetée.

Dans *Emporium*, une revue italienne, un journaliste écrit que « quand ces Nègres arrivèrent à Tervuren, ils se mirent à danser de joie, tant ils étaient contents de se trouver près de l'eau et à l'ombre de grands arbres. Dans leur ignorance, ils croyaient qu'en Europe, il n'y avait ni fleuves, ni forêts. » On apprit par la suite que certains d'entre eux n'avaient pas survécu au voyage, et que d'autres étaient morts de pneumonie et avaient été enterrés dans une fosse commune. Néanmoins, pour le journaliste italien aveuglé, le parc colonial du roi Léopold et ses habitants « restaient l'une des attractions les plus intéressantes de Bruxelles ».

Aux États-Unis, en 1904, lors de l'Exposition universelle de Saint Louis, un groupe d'Igorots des Philippines est présenté. Pendant que les spectateurs ingurgitent barbe à papa, frites et hot-dogs, les Igorots doivent manger chaque jour de la viande de chien devant des photojournalistes abasourdis. L'objectif de ces images était de renforcer la légitimité de la « mission civilisatrice » américaine envers les habitants des nouveaux territoires annexés après la guerre de 1899-1902 entre les Philippines et les États-Unis d'Amérique.

Quand le monde dit stop

Lors de l'Exposition coloniale de Paris de 1931, installée dans le parc de Vincennes, quelque 1 500 figurants sont enrôlés pour donner vie à plusieurs villages des colonies françaises des Caraïbes, de l'Afrique noire et de l'Extrême-Orient. On espère ainsi susciter l'intérêt de plus de huit millions de visiteurs pour les mœurs primitives du monde non européen.

Cependant, cette fois, les réactions ne sont pas unanimes. Des voix s'élèvent dans la presse pour dénoncer « la plus spectaculaire extravagance coloniale jamais conçue en Occident ». Le scandale suscité par les Kanaks contraints de jouer les cannibales entraîne la fermeture de l'attraction et précipite la fin de ce genre de spectacle. L'idéologie se transmet néanmoins par d'autres canaux, notamment par le cinéma, qui se fera longtemps l'écho d'une propagande colonialiste présentant les peuples non européens quasiment de la même façon que les zoos humains du XIXe siècle. ■

MATTEO DALENA
HISTORIEN

Pour en savoir plus

TEXTE
Cannibale
D. Daeninckx, Verdier (poche), 2015.

ESSAIS
Vénus Hottentote. Sarah Bartman
C. Sandrel, Perrin, 2010.

L'Exposition coloniale de 1931
C. Hodeir, M. Pierre, Archipoche, 2021.



BAR-KOKHBA CONTRE ROME

LA DERNIÈRE RÉVOLTE JUIVE



LE MUR DES LAMENTATIONS Des dévots prient devant les vestiges du temple d'Hérode à Jérusalem, détruit par Titus en 70 apr. J.-C. Ci-dessous, un aureus représente la silhouette d'un Juif captif attaché à un palmier, symbolisant la chute de la Judée aux mains des Romains.

BRIDGEMAN / ACI

En 132, l'empereur Hadrien annonce son intention de convertir Jérusalem en une colonie romaine : Aelia Capitolina. La colère s'empare alors de la communauté juive, qui, sous l'impulsion de Simon Bar-Kokhba, se lance dans une insurrection désespérée contre le pouvoir romain.

ELENA CASTILLO
PHILOLOGUE ET DOCTEURE EN ARCHÉOLOGIE

Depuis que la Judée est passée sous l'autorité romaine, en 63 av. J.-C., les Juifs ont entrepris pas loin d'une soixantaine de tentatives d'insurrection pour récupérer leur souveraineté, et près de 2 000 personnes ont été crucifiées pour avoir contesté l'ordre établi par Rome. La cruauté, la corruption et la maladresse des procurateurs romains provoquent un malaise constant parmi la population juivwe, auquel il faut ajouter un désir profond de libération allant souvent de pair avec une « espérance messianique », c'est-à-dire la croyance en l'apparition d'un libérateur « oint » (*mashiah*, « messie »), descendant de la lignée de David, qui rétablirait la splendeur de l'ancien royaume d'Israël.

L'une des révoltes les plus importantes éclate en 66 apr. J.-C. à Jérusalem. Celle-ci s'étend très rapidement à toute la province, jusqu'à ce qu'elle soit violemment réprimée par le général Vespasien et – lorsqu'il est fait empereur – par son fils Titus. En 70, après cinq mois de siège, l'armée romaine conquiert Jérusalem et détruit le temple érigé par Hérode le Grand. Trois ans plus tard, le dernier groupe de rebelles juifs est écrasé lors d'un autre long siège sanglant, celui de la forteresse de Massada. Selon Flavius Josèphe, 1 100 000 Juifs sont morts pendant la guerre et 97 000 ont été vendus comme esclaves.

Selon toute vraisemblance, au cours des années suivantes, la longue résistance des Juifs contre la domination romaine s'éteint, et la *pax romana* s'impose en Palestine. Mais après quelques décennies, le malaise se réinstalle. En Judée et dans d'autres régions de l'Empire où sont présentes des communautés juives, se propage l'idée de l'arrivée imminente d'un chef rédempteur ou messie. Ainsi, en 115 et 116, sous le gouvernement de Trajan, une série de révoltes messianiques connue sous le nom de « deuxième révolte juive » éclate, d'abord en Cyrénaïque (Libye), puis à Chypre, en Mésopotamie et en Égypte, au cours desquelles, selon Dion Cassius, périront des dizaines de milliers de personnes.

Premiers foyers révolutionnaires

En Judée, le conflit éclate quelques années plus tard et se transforme en une guerre sainte totale. Toujours selon Dion Cassius – la seule source païenne qui nous soit parvenue sur la « troisième révolte juive » –, l'empereur Hadrien, lors de sa visite dans la province en 130, annonce son désir de convertir Jérusalem en une colonie romaine. Cela implique la reconstruction de toute la ville à l'image de Rome, dont l'édification d'un temple consacré à Jupiter Capitolin sur les fondations du temple d'Hérode.



CHRONOLOGIE

LES JUIFS CONTRE ROME

70
Le général Titus, fils de l'empereur Vespasien, conquiert Jérusalem après un long siège et détruit le temple d'Hérode.

73
Massada, dernier bastion de la résistance juive, tombe face au général Flavius Silva. Les retranchés préfèrent se suicider plutôt que de se rendre.

TRAJAN. BUSTE EN MARBRE DE L'EMPEREUR. *BRITISH MUSEUM, LONDRES.* SCALA, FLORENCE



MASSADA
Ce palais fortifié a été érigé dans le désert de Judée par le roi Hérode le Grand dans un lieu imprenable. C'est là que se sont réfugiés les derniers rebelles de la première révolte juive, qui ont préféré le suicide à la reddition.

115-117
À la fin du règne de Trajan, des révoltes messianiques éclatent en Cyrénaïque, à Chypre, en Égypte et en Mésopotamie.

130
L'empereur Hadrien visite la province romaine de Judée et annonce l'imminente construction de la colonie d'Aelia Capitolina.

132-135
Simon bar Koziba se pose en leader messianique et fait souffler un vent de rébellion dans la province romaine de Judée.

1953-1963
Les archéologues Yohanan Aharoni et Yigael Yadin explorent les grottes de Nahal Hever et retrouvent 15 lettres de Bar-Kokhba.

La « libération » de Jérusalem

LES MONNAIES QUI CIRCULENT lors de la rébellion de Simon Bar-Kokhba sont frappées avec trois légendes célébrant le succès de cette révolte et la création de l'État indépendant d'Israël : « An I de la rédemption [d'Israël] », « An deux de la rédemption d'Israël » et « [An] de la liberté de Jérusalem ». Cette dernière légende est quelque peu déconcertante car, au vu des sources archéologiques, il semble impossible que Jérusalem ait été reprise aux Romains et que la révolte juive ait dépassé au nord les limites de la forteresse de Bethar. Quoi qu'il en soit, des années après la guerre, Jérusalem devient la nouvelle colonie Aelia Capitolina, et les temples païens remplacent les ruines des temples juifs.





SCALA, FLORENCE

SHEKEL EN ARGENT DE LA DEUXIÈME RÉVOLTE JUIVE. SUR L'AVERS SE TROUVE UNE REPRÉSENTATION DU TEMPLE DE JÉRUSALEM. *BRITISH MUSEUM, LONDRES.*

▼LE CHEF DE GUERRE JUIF
En 1927, Arthur Szyk représente sur cette gravure Simon Bar-Kokhba aux côtés de ses hommes lors de la rébellion contre Rome.

AKG / ALBUM

Du point de vue romain, le changement de statut de Jérusalem n'est pas une punition, bien au contraire. Il va de pair avec la concession de privilèges importants comme l'exonération d'impôts, l'octroi de la citoyenneté et la construction d'importantes infrastructures telles que des voies romaines. Pour les Juifs, en revanche, la création d'Aelia Capitolina, où seront cantonnés les vétérans de la Legio X Fretensis, représente un affront intolérable, car elle vient piétiner tous les espoirs qu'ils nourrissent de reconstruire le Temple, détruit il y a 62 ans, et implique l'introduction de cultes païens au cœur du lieu le plus sacré du judaïsme.

À cela s'ajoute, deux ans plus tard, un second affront contre l'identité religieuse juive : un décret interdisant toute forme de mutilation des organes génitaux masculins, mesure que les Juifs interprètent comme une attaque directe à la pratique de la circoncision des garçons, exigée par la loi de Moïse.

C'est dans ce contexte mouvementé qu'un jeune homme charismatique appelé Simon Bar Koziba commence à acquérir une certaine popularité. Nous connaissons très peu de choses sur ce personnage. Ce qui est certain, c'est qu'il est appuyé par un groupe de rabbins, les docteurs de la Loi : celui représenté par Akiva ben Yosseph, rabbin qui préside le Sanhédrin de Yavné, principal centre judaïque de l'époque. Ce sont eux qui le convertissent rapidement en leader de la révolte.

Un nouveau messie

Afin de persuader le peuple d'Israël que Koziba est envoyé par Dieu pour le libérer de sa souffrance, l'accent est mis sur la ressemblance entre son nom et le terme araméen *kokhba*, « étoile », permettant également d'associer Simon à un passage du Livre des Nombres (24, 17) interprété comme l'annonce de la venue du Messie : « Un astre se lève, issu de Jacob, un sceptre se dresse, issu d'Israël. Il brise les flancs de Moab, il décime tous les fils de Seth. » Lorsque la révolte contre Rome se déclenche, le leader rebelle adopte le nom de Simon Bar-Kokhba. Pour renforcer son autorité, il fait refrapper les monnaies romaines avec des symboles et emblèmes juifs, et associe son nom au titre de *nassi*, fonction uniquement détenue par le patriarche, dirigeant du Sanhédrin et plus haute autorité politique, morale et religieuse du judaïsme.

Dion Cassius explique que Simon Bar-Kokhba commence à rassembler autour de sa personne tous ceux qui sont « irrités de voir des étrangers habiter leur ville et y établir des sacrifices contraires aux leurs », et ordonne de garder la sédition secrète tandis que l'empereur Hadrien visite les provinces proches de la Judée. Pendant ce temps, les Juifs fabriquent « mal à dessein les armes qu'on leur avait commandées, afin de pouvoir s'en servir comme d'armes refusées par les Romains ».

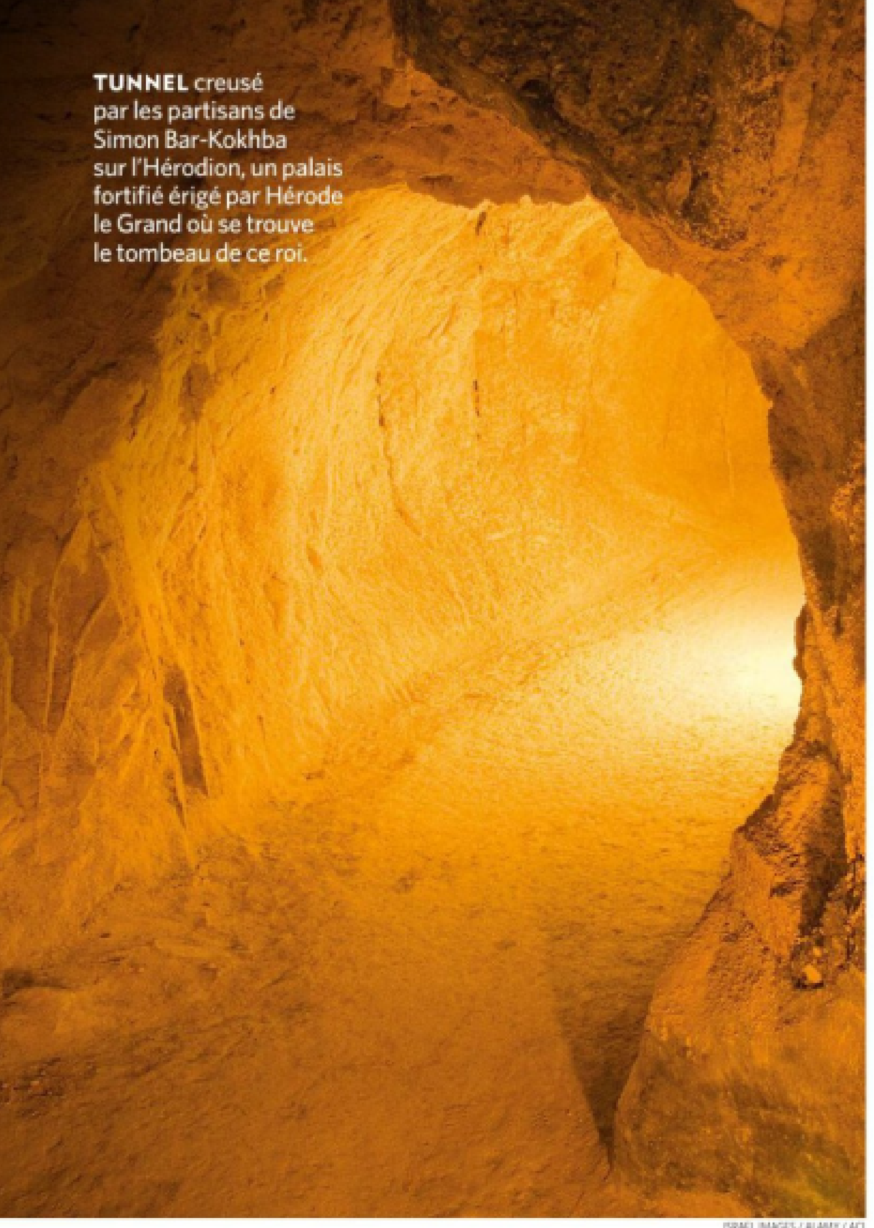
Une fois que les Juifs furent armés et que l'empereur se fut éloigné de Judée, un événement inespéré se produisit, qui est interprété comme le présage divin marquant le début de

CARTE : EOSGIS.COM

RÉVOLTE ET GUERRE EN ISRAËL

LA PRÉSENCE RENFORCÉE des troupes romaines en Samarie pousse Simon Bar-Kokhba à choisir le sud de la Judée pour lancer son insurrection en 132. Les Juifs déploient une tactique de guérilla contre les troupes romaines en utilisant des tours fortifiées pour observer l'ennemi, et des dizaines de grottes et de tunnels pour se cacher. La résistance juive dure trois ans, jusqu'à la prise sanglante de Bethar. Certains vaincus trouvent refuge dans différentes grottes à proximité de la mer Morte.





TUNNEL creusé par les partisans de Simon Bar-Kokhba sur l'Hérodion, un palais fortifié érigé par Hérode le Grand où se trouve le tombeau de ce roi.

ISRAEL IMAGES / ALAMY / ACI

▼UNE NOUVELLE CAPITALE
Hadrien (buste ci-dessous) planifie la construction d'Aelia Capitolina à Jérusalem. *Galerie des Offices, Florence.*

SCALA, FLORENCE

la guerre apocalyptique prédite par les prophètes Daniel et Zacharie : le tombeau de Salomon, situé près des murailles de la vieille ville, s'effondre de manière inopinée, probablement en raison de travaux d'urbanisation effectués à Jérusalem. L'inquiétude gagne la population juive, mais le gouverneur de Judée, Tinneius Rufus, n'y prête guère attention.

Le 3 avril 132, le premier jour du mois hébraïque d'Iyar (entre avril et mai), Simon Bar-Kokhba, le « fils de l'étoile », prend la tête de la révolte. Des Juifs de toute la province y participent, ainsi que des personnes d'origine non-juive mues par le désir de profiter d'une possible libération du joug romain.

La tactique des rebelles consiste à éviter les affrontements à découvert contre les Romains et à opérer en petits groupes depuis des lieux bien protégés. De fait, ils creusent des tunnels avec des trous d'aération verticaux afin de pouvoir communiquer entre leurs bases stratégiques, qui sont dotées de murs et de tranchées. Quelques mois après le début de cette guérilla, Simon Bar-Kokhba réussit à établir un État juif indépendant, qu'il célèbre en frappant sur les monnaies la devise « An I de la rédemption d'Israël ».

La réponse de Rome

Face au succès de la révolte et des graves dommages infligés aux troupes romaines, Hadrien envoie en Judée son commandant le plus valeureux, Sextus Julius Severus, ainsi que le gouverneur de Syrie, Publius Marcellus, et celui d'Arabie, Haterius Nepos. Dès lors, la supériorité stratégique et des armes des forces romaines bouleversent la campagne, qui se transforme en un massacre systématique.

Dans son *Histoire romaine*, Dion Cassius explique comment, au lieu d'affronter ouvertement ses ennemis, Julius Severus « les attaquant séparément, grâce au nombre de ses soldats et de ses lieutenants, parvint, en leur coupant les vivres et en les enserrant, il parvint, dis-je, lentement, il est vrai, mais sans hasarder ses troupes, à écraser, à étouffer, à anéantir leur sédition ». Le bilan, toujours selon Dion Cassius, est terrifiant : « Il y en eut peu qui échappèrent à ce désastre. Cinquante de leurs places les plus importantes, 955 de leurs bourgs les plus renommés, furent ruinés ; 180 000 hommes furent tués dans les incursions et dans les batailles (on ne saurait calculer le nombre de ceux qui périrent par la faim et par le feu). »

Les Romains, quant à eux, perdent deux légions : la Legio IX Hispana et la Legio XXII Deiotariana, même s'il est vrai que toutes deux sont arrivées en Judée diminuées, la première en raison de l'invasion de la Bretagne au cours de la tyrannie de Domitien et la seconde en raison de son intervention lors de la deuxième révolte juive, commencée 15 ans plus tôt et dont les derniers tisons n'étaient pas encore éteints.

À la fin de 135, la chute de Bethar, une forteresse de Jérusalem, marque la fin de la guerre. La majorité de ses habitants sont morts de faim et de soif après plusieurs mois de siège, et les survivants sont assassinés impitoyablement par l'armée romaine. Personne n'est

BRIDGEMAN / ACI



UN TEMPLE SUR LE GOLGOTHA
Cette gravure du XIX[e] siècle représente le temple dédié à Aphrodite, érigé à l'époque d'Hadrien dans la cité d'Aelia Capitolina, sur le mont du Calvaire (Golgotha), où le Christ aurait été crucifié.

Les archives de Simon Bar-Kokhba

EN 1951, la tribu des Bédouins jordaniens de Ta'amireh, qui a découvert et vendu les célèbres manuscrits de la mer Morte, offre au Musée archéologique de Jérusalem et au directeur des Antiquités de Jordanie des lettres écrites par Simon bar Koziba à un certain Yeshua ben Galgoula et aux habitants de sa forteresse. Cette découverte incite à l'exploration d'un ensemble de grottes proches de la mer Morte dans les canyons de Wadi Murabba'at et de Nahal Hever, où apparaissent de nouveaux documents sur la révolte de Bar-Kokhba, des objets et des effets personnels, ainsi que les ossements de dizaines de personnes.



SAC DÉCOUVERT DANS LA GROTTE AUX LETTRES PAR L'ARCHÉOLOGUE YIGAEL YADIN. ALBUM

▼ **CASQUE DE LÉGIONNAIRE**
En fer et en bronze, il appartenait à un soldat romain servant en Judée à l'époque de Trajan (98-117). *Musée d'Israël, Jérusalem.*

BRIDGEMAN / ACI

épargné, même pas les enfants qui, selon certains *midrashim* (textes exégétiques de la Torah et du Talmud), sont écrasés contre des rochers ou jetés dans le feu, enveloppés dans les livres sacrés du judaïsme.

À la fin de la guerre, la moitié de la population de Judée a été massacrée, et, pendant de nombreuses années, les Romains interdisent de donner une sépulture aux morts. La pratique de la religion juive est censurée, et les survivants sont capturés et vendus à Hébron ou Gaza au prix d'un cheval. Les portes de Jérusalem se ferment aux Juifs, et l'enseignement de la loi de Moïse est interdit, excepté aux Juifs de Galilée, qui n'ont pas appuyé la deuxième révolte. La province de Judée disparaît en tant que telle, et son territoire est englobé dans la nouvelle province de Syrie-Palestine. Quant à Simon Bar-Kokhba, il meurt assassiné à Bethar, et sa tête est livrée à l'empereur. Celui qui avait été présenté comme le Messie et appelé le « fils de l'étoile », est surnommé après la défaite Simon Bar-Koziba, c'est-à-dire, le « fils du mensonge » ou le « fils de la déception ».

La grotte aux Lettres

En 1960, une découverte archéologique exceptionnelle attire à nouveau l'attention sur la troisième révolte juive. Dans une grotte située à proximité de l'oasis d'Ein Gedi, près de la mer Morte, l'archéologue Yigael Yadin localise un ensemble de 15 lettres écrites par Simon Bar-Kokhba aux deux commandants de l'oasis. Dans les missives, Bar-Kokhba demande qu'on lui envoie des vivres, évoque la confiscation de terres et menace même ceux qui ont accueilli les Juifs n'ayant pas soutenu sa révolte.

Cette grotte, ainsi que d'autres de la zone, a servi de refuge à des groupes de Juifs lors de la révolte de Bar-Kokhba. Ces personnes y ont apporté leurs biens les plus précieux, dont les clés de leur maison ou leurs actes de propriété, avec l'espoir de pouvoir rentrer rapidement dans leur foyer. Néanmoins, la plupart d'entre eux n'y parviennent pas et meurent de faim et de soif, après que les soldats romains, campant à 100 m à peine de la grotte, eurent barré l'accès à la seule source d'eau proche des lieux. Avant de mourir, les assiégés ont caché dans des cavités de la grotte tous leurs biens, les scellant avec des tas de pierre. Des années plus tard, une personne est retournée dans la grotte pour enterrer les corps. Il a rassemblé les crânes dans des paniers, entassé les ossements dans une niche et couvert avec soin le corps de l'un des enfants, préservant ainsi le témoignage émouvant de ce qui fut le dernier acte de résistance juive face à la domination romaine. ■

Pour en savoir plus

ESSAIS

Le judaïsme ancien du VIe siècle avant notre ère au IIIe siècle de notre ère. Des prêtres aux rabbins
S. C. Mimouni, Puf, 2012.

L'Affirmation de la puissance romaine en Judée
G. Labbé, Les Belles Lettres, 2012.

YAGIL HENKIN / ALAMY / ACI



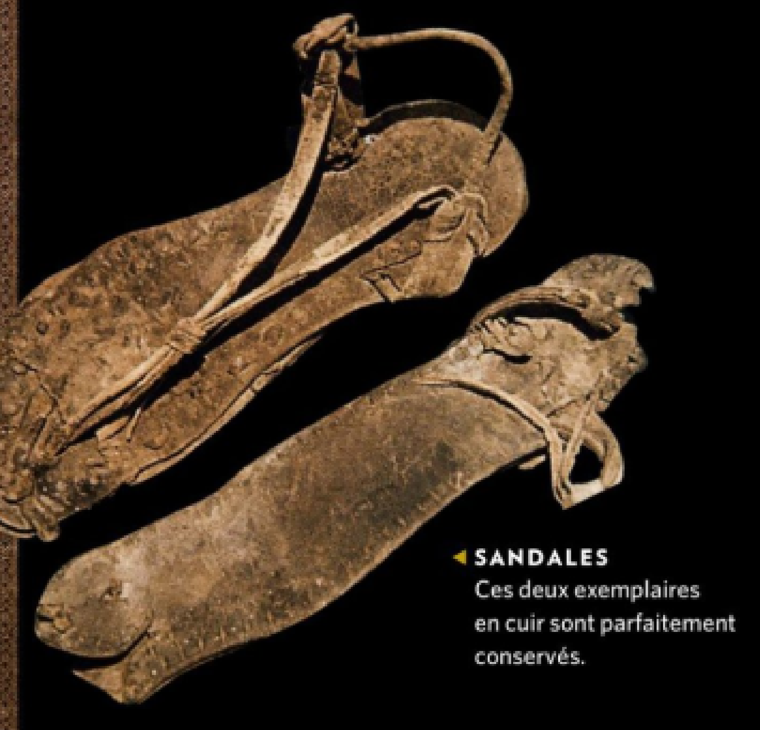
NAHAL HEVER
Dans le désert de Judée s'ouvre ce canyon profond, abritant de nombreuses grottes. Des lettres de Bar-Kokhba ont été découvertes dans l'une d'elles, près de l'oasis d'Ein Gedi, à proximité de la mer Morte.

DES REBELLES CACHÉS DANS LES GROTTES

Dans la grotte aux Lettres, les archéologues ont découvert les missives de Bar-Kokhba cachées à l'intérieur d'une outre, des objets d'un trousseau féminin et divers documents privés d'une femme appelée Babata.



COFFRE ▶
Caisse en bois et pyxide appartenant probablement à une femme.



◀ SANDALES
Ces deux exemplaires en cuir sont parfaitement conservés.



OUTRE EN CUIR
Fabriquée en peau de chèvre, cette outre conservait les papyrus et les tablettes de
◀ Simon Bar-Kokhba.

SANDALES : ORONOZ / ALBUM ; **COFFRE & MIROIR :** BRIDGEMAN / ACI ; **OUTRE & CLÉS :** ALAMY / ACI ; **LETTRE :** D. NAUSBAUM / AGE FOTOSTOCK



LETTRE ▸
L'une des missives de Bar-Kokhba contenant quatre signatures.

◂ MIROIR
Fabriqué en cuivre, en bois, en peau et en parchemin, il est accompagné de sa boîte.

◂ CLÉS
Ce sont probablement les clés des maisons des personnes réfugiées dans la grotte.



Variole, rougeole, coqueluche, oreillons…

LE VIRUS DE LA

Les Européens qui se lancèrent à la conquête de l'Amérique y exportèrent des maladies

ISABEL BUENO
DOCTEURE EN HISTOIRE DES AMÉRIQUES

CONQUÊTE

qui, plus encore que les armes, frappèrent les Indiens.



DES INDIGÈNES PROSTRÉS
Cette gravure de 1591 du Néerlandais Théodore de Bry montre des Indiens de Floride souffrant de maladies venues d'Europe. Leurs proches les soignent en trépanant l'un d'eux et en soumettant l'autre à une fumigation.



MICHAEL ROBINSON / GETTY IMAGES

LES ANIMAUX ET LES GÈNES INCRIMINÉS

POUR EXPLIQUER que la variole et d'autres maladies infectieuses se soient abattues sur la population amérindienne avec une telle virulence, on a invoqué le fait que cette population était dépourvue de l'**immunité** qu'avaient acquise les Européens et les Africains grâce à leur cohabitation millénaire avec des animaux familiers porteurs de germes. En effet, le **bétail** et les animaux domestiques qui, en Europe, étaient les vecteurs de transmission du virus, n'existaient pas dans l'Amérique préhispanique. De plus, on a relevé que la population amérindienne, isolée des autres continents, présentait une forte **uniformité génétique** contrastant avec la diversité du reste du monde, ce qui facilita la propagation massive de virus ne rencontrant aucune difficulté pour s'adapter à des hôtes distincts.

▲ **DES CITÉS ABANDONNÉES** Il est possible que les épidémies soient en partie responsables de l'effondrement de la civilisation maya classique. Ci-dessus, la grande place de Tikal.

Au XVII[e] siècle, les Mayas regrettaient le temps où « ils étaient en bonne santé. Alors, il n'y avait pas de maladies ; il n'y avait pas de douleurs dans les os ; il n'y avait pas de fièvre pour eux, il n'y avait pas de variole, il n'y avait pas le feu dans la poitrine, il n'y avait pas de douleur dans le ventre, il n'y avait pas de consomption. Alors, leur corps se tenait bien droit. » D'après le *Livre de Chilam Balam* de Chumayel, tout change avec l'arrivée des Espagnols. Ces derniers ne se contentent pas d'imposer aux Indiens une religion étrange et de leur faire payer des tributs ; ils leur transmettent aussi des maladies mortelles jusque-là inconnues.

Il ne faudrait cependant pas imaginer que l'Amérique était un paradis terrestre avant l'arrivée de Christophe Colomb aux Antilles. Les indigènes souffraient de nombreuses maladies infectieuses : herpès, hépatites, tuberculose ou salmonelloses. L'histoire mentionne des vagues d'épidémies affectant durement les populations, jusqu'à provoquer l'abandon ou le déclin de grandes cités (comme les villes mayas de Tikal, Palenque ou Copán), voire de civilisations entières. Mais lors de ces

CHRONOLOGIE

VOYAGE D'UN VIRUS

1493

Colomb part de Cadix pour son deuxième voyage en Amérique. Il transportait probablement dans ses navires les **virus** à l'origine de la première épidémie dans le Nouveau Monde.

SCALA, FLORENCE

1518

À la fin de cette année, une épidémie de variole éclate à **Hispaniola** (Haïti). Selon le témoignage de deux frères hiéronymites, la variole tue « quasiment le tiers des Indiens » de l'île.

CHRISTOPHE COLOMB, PAR RIDOLFO GHIRLANDAIO.

BRIDGEMAN / ACI

épisodes, les maladies étaient les éléments subsidiaires d'un processus dont les origines étaient politiques, économiques ou climatiques. L'historien mexicain du XVIe siècle Alva Ixtlilxóchitl relate ainsi qu'une vague de froid provoque en 1450 à Mexico un « catarrhe pestilentiel » qui tue de nombreuses personnes.

L'ampleur de ces infections n'est pourtant pas comparable à celle déclenchée par l'arrivée des Espagnols, car il s'agit de maladies nouvelles — variole, rougeole, coqueluche, oreillons — contre lesquelles les indigènes n'ont pas de défenses immunitaires. L'épidémie de variole, notamment, qui frappe les Caraïbes, l'Amérique centrale et le Mexique entre 1518 et 1521 se révèle « aussi dramatique pour l'Amérique que la peste noire de 1348 le fut pour l'Europe », souligne le professeur Alfred Crosby.

La variole était présente en Eurasie depuis le Ier millénaire av. J.-C. Les symptômes en sont de fortes fièvres, des nausées et des vomissements, suivis d'une éruption de pustules caractéristiques sur le visage, le cou, le tronc et les extrémités, laissant des cicatrices aux survivants. Elle

▲ LE NOUVEAU MONDE
Détail d'une carte de l'Amérique réalisée par André Thevet en 1575.

1520

Les troupes de Pánfilo de Narváez arrivent à Veracruz dans le but d'arrêter Cortés. Au moins l'un des hommes est infecté par la **variole** et importe cette maladie sur le continent.

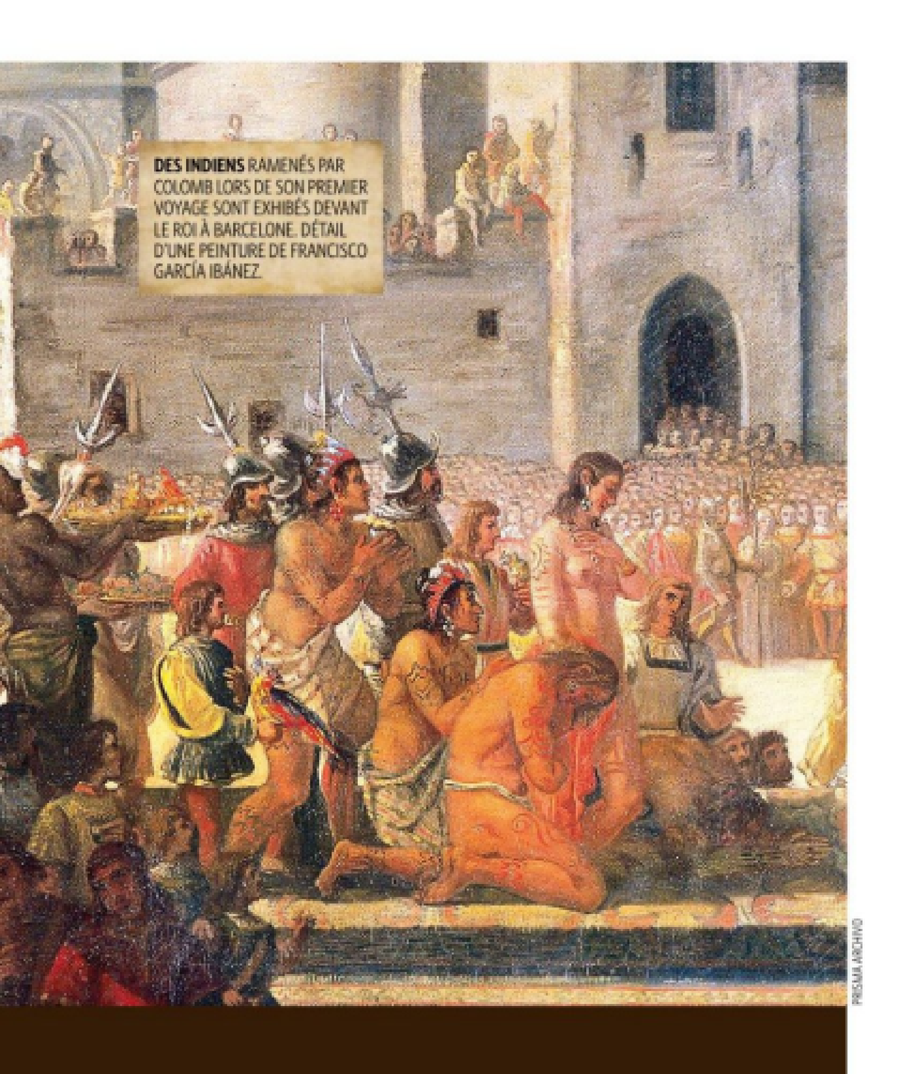
1525

L'épidémie de variole se transmet par l'isthme de Panamá et arrive en 1524 ou 1525 sur les terres de l'**Empire inca,** provoquant la mort du souverain Huayna Cápac, le père d'Atahualpa.



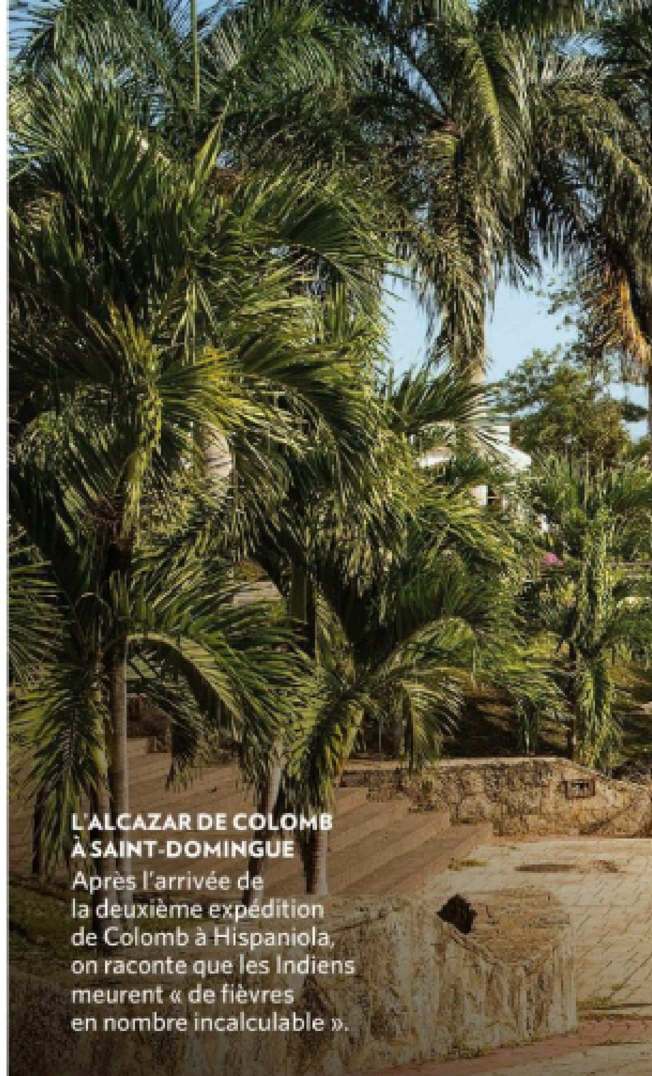
LE DIEU MIXTÈQUE ASSOCIÉ À LA MÉDECINE. ILLUSTRATION D'UN CODEX.

DEA / ALBUM



DES INDIENS RAMENÉS PAR COLOMB LORS DE SON PREMIER VOYAGE SONT EXHIBÉS DEVANT LE ROI À BARCELONE. DÉTAIL D'UNE PEINTURE DE FRANCISCO GARCÍA IBÁÑEZ.

PRISMA ARCHIVO



L'ALCAZAR DE COLOMB À SAINT-DOMINGUE
Après l'arrivée de la deuxième expédition de Colomb à Hispaniola, on raconte que les Indiens meurent « de fièvres en nombre incalculable ».

SHUTTERSTOCK



COLOMB ET LES PREMIERS VIRUS

EN 1985, L'HISTORIEN Francisco Guerra estime que la première flambée épidémique dans le Nouveau Monde a lieu aux Antilles à la suite du deuxième voyage de Christophe Colomb. Huit porcs auraient transmis la **grippe porcine** – celle-là même qui provoquera la terrible épidémie de grippe de 1918 – d'abord à l'équipage, puis aux indigènes de l'île d'Hispaniola. Noble Cook et Elsa Malvido, eux, estimaient que le virus de la **variole** avait été importé lors de ce deuxième voyage dans les Caraïbes. Selon ces deux experts, les indigènes ramenés en Espagne par Colomb après son premier voyage auraient été contaminés à Séville. Certains meurent en Espagne, mais les trois qui reviennent en Amérique pourraient être à l'origine de la première vague épidémique. Mais à l'instar de Massimo Livi Bacci, d'autres chercheurs estiment que rien n'atteste d'une épidémie désastreuse lors de l'occupation d'Hispaniola avant l'épidémie de variole de 1518, et ils pensent que l'anéantissement des communautés indigènes est dû aux agissements des **conquistadors** et à leur politique esclavagiste, ainsi qu'au déplacement forcé de la population.

se transmet par voie respiratoire par l'intermédiaire de malades présentant des symptômes après une phase d'incubation variant de 12 à 14 jours. Cette maladie très contagieuse se propage facilement dans des environnements à forte densité de population tels que les villes. Le taux de mortalité est très élevé, plus de 50 % des très jeunes contaminés peuvent en mourir, un chiffre qui diminue quasiment de moitié chez les adultes. Les personnes infectées qui se sont rétablies acquièrent une immunité permanente et forment des groupes immunisés qui freinent la propagation du virus au sein de la communauté sans pour autant empêcher des flambées périodiques.

Des médecins européens du XIVe et du XVe siècle, comme Juan de Aviñón et Alonso Chirino, écrivaient des traités décrivant les symptômes de la variole et préconisaient des mesures pour éviter la contagion, comme mettre à l'écart les personnes infectées et ne pas utiliser leurs affaires. Aviñón consigne les trois épidémies de variole qui frappe Séville en 1393, 1407 et 1420, et note qu'elles se répètent tous

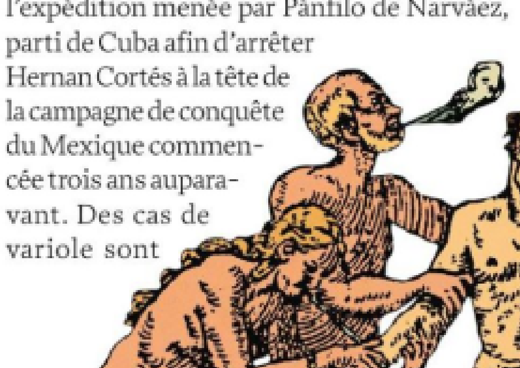
les 13 ans, touchant notamment les enfants, qui meurent en grand nombre. On estime que, jusqu'au XVIIIe siècle, la variole est à l'origine de 10 % des décès dans les grandes villes européennes. La situation ne s'inverse qu'avec la diffusion de la variolisation et de la vaccination, grâce notamment aux travaux menés par le Britannique Edward Jenner à partir de 1796.

« Une pestilence qui ne cesse point »

Si la variole était redoutée en Europe, elle se révèle dévastatrice en Amérique. Les Indiens n'avaient pas de défenses immunitaires face à une maladie qui leur était totalement inconnue et qui touchait donc aussi bien les enfants que les adultes. Par conséquent, une épidémie de variole pouvait tuer le tiers d'une communauté — parfois plus — en quelques semaines ; en cas de flambées successives, les conséquences pouvaient être encore plus dramatiques.

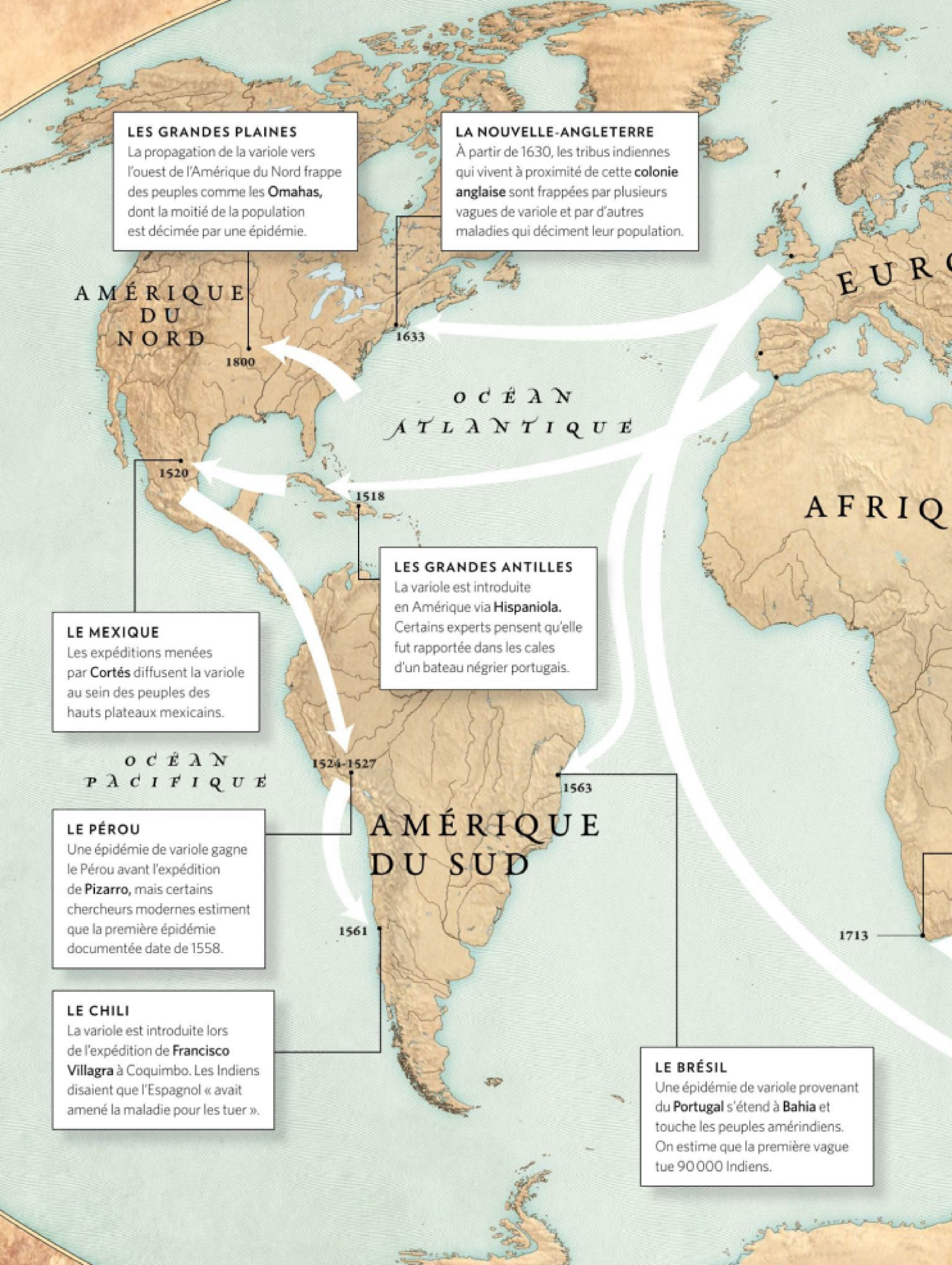
La première information relative à cette épidémie est fournie par une lettre rédigée par deux frères hiéronymites à Hispaniola, en janvier 1519, informant Charles Quint qu'en décembre de l'année précédente « il a plu à Notre Seigneur de donner une pestilence de variole aux Indiens qui ne cesse point et par laquelle sont morts, et meurent jusqu'à maintenant, presque le tiers desdits Indiens ». D'autres témoignages confirment, en l'alourdissant même, le nombre des victimes.

La contagion se diffuse rapidement dans les îles des Caraïbes, comme Cuba et Puerto Rico, et arrive sur le continent par le biais de l'expédition menée par Pánfilo de Narváez, parti de Cuba afin d'arrêter Hernan Cortés à la tête de la campagne de conquête du Mexique commencée trois ans auparavant. Des cas de variole sont



▼ TROC DE VIRUS
Tandis que la variole, qui s'est propagée dans le Nouveau Monde en un temps record, est venue d'Europe, il semblerait que la syphilis ait été importée des Amériques. Ci-dessous, un Indien est soigné avec du tabac.

ALBUM


LES GRANDES PLAINES
La propagation de la variole vers l'ouest de l'Amérique du Nord frappe des peuples comme les **Omahas,** dont la moitié de la population est décimée par une épidémie.
LA NOUVELLE-ANGLETERRE
À partir de 1630, les tribus indiennes qui vivent à proximité de cette **colonie anglaise** sont frappées par plusieurs vagues de variole et par d'autres maladies qui déciment leur population.
AMÉRIQUE DU NORD
1800
1633
EURO
OCÉAN ATLANTIQUE
1520
1518
AFRIQ
LES GRANDES ANTILLES
La variole est introduite en Amérique via **Hispaniola.** Certains experts pensent qu'elle fut rapportée dans les cales d'un bateau négrier portugais.
LE MEXIQUE
Les expéditions menées par **Cortés** diffusent la variole au sein des peuples des hauts plateaux mexicains.
OCÉAN PACIFIQUE
1524-1527
1563
AMÉRIQUE DU SUD
LE PÉROU
Une épidémie de variole gagne le Pérou avant l'expédition de **Pizarro,** mais certains chercheurs modernes estiment que la première épidémie documentée date de 1558.
1561
1713
LE CHILI
La variole est introduite lors de l'expédition de **Francisco Villagra** à Coquimbo. Les Indiens disaient que l'Espagnol « avait amené la maladie pour les tuer ».
LE BRÉSIL
Une épidémie de variole provenant du **Portugal** s'étend à **Bahia** et touche les peuples amérindiens. On estime que la première vague tue 90 000 Indiens.

PROPAGATION DE LA VARIOLE

La variole, l'une des maladies les plus mortifères de l'Histoire, était connue en Europe depuis le Moyen Âge, et avait reçu ce nom en raison des pustules (*variola*, en latin) caractéristiques. Elle devient endémique et se manifeste par vagues périodiques, provoquant la mort d'un nombre important d'enfants. L'expansion des Européens à travers le monde à partir du XVIe siècle a libéré un virus qui décime les communautés démunies de toutes défenses naturelles contre ce fléau.



DES INDIENS TUPINAMBAS DU BRÉSIL SOUFFRANT DE MALADIES TRANSMISES PAR LES EUROPÉENS SONT SOIGNÉS PAR LEURS CHAMANS. GRAVURE DE THÉODORE DE BRY.

L'AFRIQUE DU SUD
La variole est introduite par un bateau arrivant des **Indes** qui ancre dans le port du **Cap.** Il frappe plus particulièrement le peuple **khoi-khoi.**

L'AUSTRALIE
Un an après l'arrivée des Anglais, la variole touche les **Aborigènes** vivant dans le Sud-Est, qui doivent faire face à une nouvelle flambée en 1829.



DES MEXICAS MALADES DE LA VARIOLE. ILLUSTRATION DU *CODEX DE FLORENCE.*

GRANGER / ALBUM



SCALA, FLORENCE



GRANGER / ALBUM

CHRONIQUE DE L'HÉCATOMBE

Les sources pictographiques méso-américaines qui nous sont parvenues comportent de nombreuses références aux fléaux affectant les populations indigènes après l'arrivée des Espagnols. Certains dessins illustrent les symptômes caractéristiques de chaque maladie.

constatés peu de temps avant le débarquement à Veracruz, le 30 mai 1520. Plusieurs chroniqueurs indiquent comme agent propagateur du virus un esclave noir du nom de Francisco Eguía. Bernal Díaz del Castillo écrit qu'il y avait au sein de l'équipage « un nègre plein de variole qui fut la cause que la maladie enfla et se répandit dans tout le pays ». Et Motolinía, un franciscain, lui fait écho : « Dans l'un de ses navires [de Narváez] vint un nègre souffrant de variole dont la maladie ne s'était jamais vue en ces terres, et il se trouve qu'il y avait alors beaucoup de gens en Nouvelle-Espagne ; et comme la variole commença à se répandre chez les Indiens, ce fut pour eux si grande maladie et pestilence dans tout le pays, que dans les provinces plus de la moitié des gens mourut et dans d'autres un peu moins. »

Le franciscain Bernardino de Sahagún fait une description éloquente du fléau de la variole au sein de la population indigène : « Une épidémie, une maladie de pustules, éclata. De grandes protubérances qui se développèrent sur les gens ; certains en étaient complètement couverts. Elle apporta une grande désolation ; beaucoup de gens moururent, d'autres ne pouvaient plus marcher, et ils gisaient dans leurs chambres et autres lieux de repos, car ils ne pouvaient plus bouger sans crier de douleur. Chez certaines personnes où les pustules étaient très espacées, leurs visages et leurs nez devinrent granuleux. Certains perdirent un œil ou devinrent aveugles. Au bout de 60 jours, la maladie faiblit et prit fin. Tandis qu'ils étaient convalescents, la maladie des pustules se déplaça vers Chalco. » La variole circule rapidement, d'abord dans les sites indigènes comme Cempoala, puis vers l'intérieur en passant par Tepeaca, Tlaxcala, Cholula et Chalco, avant de faire son entrée à Tenochtitlán à la fin du mois d'octobre 1520. Dans chaque cité, Cortés laisse un ennemi silencieux qui décime



▼ **LE TÉMOIGNAGE DE CORTÉS**
Quand il arrive à Cholula, Cortés sait que « à cause des varioles beaucoup de seigneurs de là-bas étaient morts ». Portrait de Cortés. *Archives générales des Indes.*

ORONOZ / ALBUM



1520
Le *Codex Aubin* mentionne le décès soudain de Cuitláhuac, successeur de Moctezuma, en l'an 2 Silex. Son enveloppe funéraire, à droite, est entourée d'ampoules qui représentent les pustules de la variole.

1538
Le *Codex Telleriano-Remensis* montre un homme portant un *tilma* et une femme un huipil. Les yeux fermés indiquent qu'ils sont morts, et les taches sur la peau évoquent la variole. La date donnée est l'an 7 Lapin (glyphe supérieur).

1545
Dans le *Codex Telleriano-Remensis,* une pile de fardeaux funéraires associée aux glyphes des années 13 Roseaux (1544) et 1 Maison (1545) représente la forte mortalité provoquée par l'épidémie de cette année-là.

1545
Dans le *Codex Aubin*, une annotation en nahuatl mentionne l'épidémie de *cocoliztli* de 1545. Sur le côté est représenté un malade souffrant d'hémorragie nasale.

nombre des meilleurs guerriers et quelques-uns de leurs chefs, comme Cuitláhuac et son fils à Tenochtitlán, Maxixcatzin Tlaxcala, les seigneurs de Chalco, les gouverneurs du Michoacán et bien d'autres avant eux.

Un châtiment divin

Les autochtones et les Espagnols avaient des interprétations différentes de cette mortalité. Par sa mobilité, la maladie déconcertait les Mexicas, qui ne lui trouvaient aucun équivalent dans le passé, à tel point qu'il n'existait pas de mot dans leur vocabulaire pour la désigner. Ils l'appelèrent d'abord *cocoliztli* (maladie ou pestilence), mais la rebaptisèrent très vite *huey zahuatl* (grande pestilence ou grande lèpre) afin de la distinguer de maladies semblables, mais moins mortelles, comme la rougeole.

Les Espagnols étaient perplexes, car leur expérience en Espagne montrait que la variole était moins mortelle et ne touchait pas les adultes. Certains y voyaient un châtiment divin envoyé aux Indiens pour les punir de leur idolâtrie. D'autres en revanche avaient conscience que la densité de population des Indiens et leur mode de vie collectif étaient à l'origine de la contamination.

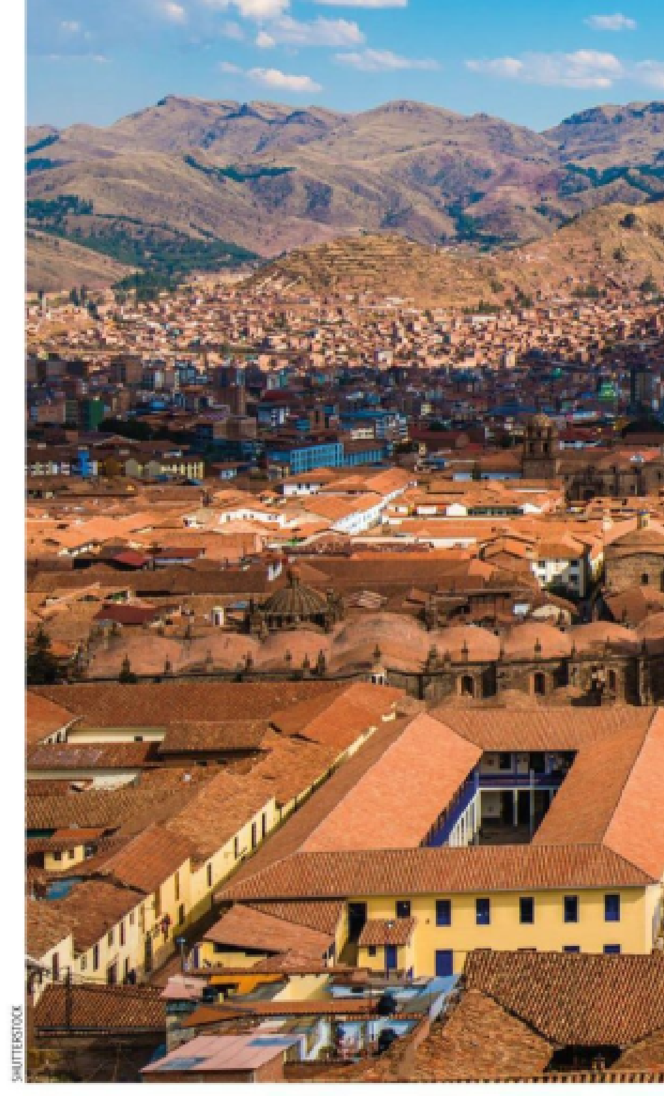
Sur ce point, les chroniqueurs espagnols semblaient être bien informés. Ils expliquaient que les indigènes vivaient dans des maisons communes et que les familles dormaient, mangeaient et se lavaient ensemble, alternant l'eau froide et la chaleur. Leur médecine traditionnelle jusqu'alors efficace restait sans effet. Médecins et chamans ignoraient les soins élémentaires auxquels les Espagnols recouraient contre la variole : une bonne alimentation, des vêtements propres et chauds, éviter de se gratter « pour ne pas effrayer les autres avec les nombreux et grands trous qu'ils avaient sur le visage, les mains et le corps » (Gómara). Le nombre élevé de malades et de morts dans les foyers eut pour effet que plus personne n'était assez sain pour s'occuper des malades. De plus, en raison du grand nombre de victimes, les champs n'étaient plus cultivés, les récoltes étaient négligées, entraînant une autre cause de mortalité : la faim.

▲ **LES MINIATURES INDIGÈNES**
Ces dessins, précieuses sources d'information sur les épidémies, sont tirés de deux codex du XVIᵉ siècle : le *Codex Aubin* (British Museum, Londres) et le *Codex Telleriano-Remensis* (Bibliothèque nationale de France, Paris).



UN INDIEN ATTEINT DE VARIOLE. DESSIN DU *CODEX TRUJILLO* DU PÉROU, XVIII[E] SIÈCLE.

ORONOZ / ALBUM



SHUTTERSTOCK

PLUS RAPIDE QUE LES ENVAHISSEURS

LES VIRUS avançaient parfois en Amérique plus vite que les conquistadors tout en leur ouvrant la voie. **Hernán Cortés** explique que les Mexicas ont transmis, sans le savoir, la variole aux Tarasques avant l'arrivée des Espagnols au Michoacán. Lucas Vásquez de Ayllón, membre de l'expédition de Narváez, relate qu'avant d'arriver à Veracruz, ils ont fait escale à Cozumel, une île en face du **Yucatán**, qu'ils ont trouvé dépeuplée parce que ses habitants avaient contracté la variole transmise par des indigènes venant de **Cuba.** Il semblerait aussi que la variole se soit diffusée vers le sud en passant par **Panamá** pour arriver en territoire inca avant le début de la campagne de conquête définitive du Pérou par Pizarro en 1529. En effet, en 1524 ou 1525 le souverain inca **Huayna Cápac** meurt de la variole, ainsi que son fils, son épouse, et des membres de son entourage. Sa mort soudaine loin de **Cuzco** entraîne une guerre fratricide entre ses fils, laquelle, associée à la variole, mine les fondements de l'Empire et facilite la tâche des Espagnols. Cela étant, des spécialistes estiment que rien ne prouve qu'il s'agissait d'épidémies de variole.

L'épidémie de variole eut des répercussions indéniables sur la conquête espagnole. Face à une maladie qui les affectait plus que les Espagnols et les privait de leurs chefs et de leurs guerriers, beaucoup d'indigènes se résignaient. Après la mort de Moctezuma, son successeur, Cuitláhuac, décède de la variole en quelques jours, et les Mexicas, ou Aztèques, sont incapables de se réorganiser en conformité avec leurs traditions pour élire un nouveau chef en mesure de garantir la loyauté des autres peuples. Quand Cortés fuit Tenochtitlán après la *Noche Triste* (la « Triste Nuit »), les Mexicas, plutôt que de poursuivre les Espagnols affaiblis par la bataille d'Otumba, préfèrent rester dans leur capitale pour que leurs guerriers se reposent. Lorsque les troupes de Cortés reviennent pour s'emparer définitivement de Tenochtitlán, la maladie a fait des ravages chez les Mexicas et la plupart des peuples qui les appuyaient.

Les Espagnols admettront le rôle de l'épidémie dans leur victoire. Bernardino Vázquez de Tapia, conquistador qui s'était battu aux côtés de Cortés, confirmait que les maladies avaient



décimé leurs adversaires, car « il vint une pestilence de rougeole et de variole si violente et si cruelle que je crois que plus du quart des Indiens qu'il y avait dans tout le pays mourut, ce qui nous aida beaucoup pour faire la guerre et fut cause qu'elle se termina bien vite, car une grande quantité d'hommes et de gens de guerre moururent, ainsi que beaucoup de seigneurs et de capitaines, et d'hommes valeureux avec lesquels nous devions nous battre et avoir comme ennemis, et miraculeusement Notre Seigneur les tua et nous en débarrassa ».

Des épidémies dévastatrices

L'épidémie de 1520 n'était que la première d'une série de calamités qui s'abattront sur les hauts plateaux mexicains au cours du XVIe siècle. Deux épidémies en particulier, en 1545 et en 1576, auront des conséquences dévastatrices. Lors de la première, les victimes présentaient « un tel épanchement de sang et beaucoup de température, et le sang était si abondant qui leur jaillissait des narines ». Il est difficile d'identifier un tel mal, si ce n'est qu'il s'agissait de fièvre hémorragique. Les épidémies cycliques observées à partir de 1576 se révèlent aussi très virulentes. Il s'agissait probablement d'une succession de plusieurs maladies, dont la variole.

Tout au long du XVIe siècle, les épidémies apportées par les Européens sillonnent le continent américain du nord au sud, anéantissant des communautés entières et bouleversant leur culture et leur mode de vie. Cependant, en raison des conséquences inégales selon les territoires, il est difficile de déterminer le rôle exacte de ces épidémies sur le déclin démographique des indigènes d'Amérique. Cela étant, on peut conclure sans se fourvoyer qu'à cette époque les Amérindiens furent anéantis par les virus plus que par les armes.

Pour en savoir plus

ESSAIS

La Conquête du Mexique
H. Thomas, Robert Laffont, 2011.

Les Conquistadors. La découverte et la conquête de l'Amérique latine
J. Descola, Tallandier (Texto), 2020.

▲ **CUZCO, FOYER DE L'ÉPIDÉMIE**
Le chroniqueur Cieza de León raconte qu'en 1546 « éclate une peste générale au Pérou qui commence à Cuzco et frappe toute la terre ». Ci-dessus, la ville aujourd'hui.



ANNE D'AUTRICHE Portrait par Paul Rubens. Vers 1620-1625. *Musée du Louvre, Paris.*

MÉDAILLON. Anne d'Autriche et son fils, le futur roi Louis XIV.



Anne d'Autriche

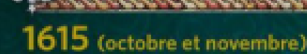
Elle surprend son monde et sauve la monarchie

Nommée régente à la mort de Louis XIII en 1643, cette reine gouverne le royaume d'une main de maître avec le concours de Mazarin. Elle affronte la tourmente de la Fronde et prépare le grand règne de son fils, Louis XIV, l'enfant du miracle.

JEAN-FRANÇOIS SOLNON
PROFESSEUR ÉMÉRITE D'HISTOIRE MODERNE, UNIVERSITÉ DE BESANÇON, SPÉCIALISTE DE L'ANCIEN RÉGIME

CHRONOLOGIE

UNE GRANDE FEMME D'ÉTAT



1615 (octobre et novembre)
Mariage à Burgos, confirmé à Bordeaux, entre Anne d'Autriche, fille du roi d'Espagne Philippe III, et Louis XIII. La sœur du roi de France, Élisabeth, épouse quant à elle le prince des Asturies, futur Philippe IV.

5 septembre 1638
Naissance tant attendue, après 23 années de mariage, du dauphin Louis, futur Louis XIV. En 1640 naît un second fils du couple royal, Philippe d'Orléans, appelé Monsieur.

18 mai 1643
Quatre jours après la mort de Louis XIII, un lit de justice au parlement de Paris casse le testament du roi défunt et confie à Anne d'Autriche la régence « pleine et entière », contre la restitution à la cour souveraine du droit de remontrance.

5-6 janvier 1649
Pour échapper à une ville chaque jour plus menaçante pour sa liberté et peut-être pour sa vie, Anne d'Autriche, ses enfants et ses proches s'enfuient de Paris pendant la nuit des Rois pour se mettre à l'abri au château de Saint-Germain.

7 septembre 1651
Louis XIV, 13 ans accomplis, est proclamé majeur par le parlement de Paris. La régence prend donc fin, et Anne d'Autriche devient alors chef du Conseil.

7 octobre 1659
Le traité des Pyrénées met un terme à la guerre franco-espagnole. Le royaume s'agrandit de plusieurs provinces, et le traité prévoit le mariage du roi de France avec l'infante Marie-Thérèse, nièce d'Anne d'Autriche.

▼**PORTRAIT DE LOUIS XIII** par Philippe de Champaigne. Vers 1640. *Musée Carnavalet, Paris.*

AKG-IMAGES

Dans l'histoire de France, les régences, exercées par la veuve, ou un parent proche, du souverain défunt, sont souvent synonymes de troubles, de crises, voire de révoltes contre un pouvoir affaibli par le jeune âge du nouveau monarque. Car, en droit monarchique, une régence n'est pas considérée comme un régime de pleine souveraineté, elle réveille au contraire les contestations politiques.

Régente depuis mai 1643, à la mort de son mari le roi Louis XIII, Anne d'Autriche n'échappe pas à ce climat de contestation, d'autant plus âpre qu'elle apparaît comme novice en politique, complaisante, faible et donc docile aux coteries. Durant son règne, Louis XIII ne l'avait-il pas écartée des affaires, tant le souverain était soupçonneux envers celle qui s'était montrée assez imprudente pour prêter son nom à des complots vite éventés et coupable d'avoir échangé avec l'Espagne, son pays natal mais aussi ennemi de la France, une correspondance jugée compromettante ? La cause paraît entendue : Anne est inexpérimentée et influençable. Il lui est même arrivé d'avouer qu'elle est incapable de gouverner par elle-même.

Pourtant, sa première décision surprend ceux qui pensaient la diriger et espéraient rompre avec la politique suivie jusque-là. Anne d'Autriche choisit en effet Mazarin comme principal ministre. Richelieu, au seuil de la mort, avait recommandé le *Monsignore* à Louis XIII – « Employez-le » –, et le roi avait lui-même vanté à sa femme les mérites du cardinal italien. À la surprise générale, la reine s'apprête ainsi à poursuivre avec Mazarin, fils spirituel de Richelieu, la



BRIDGEMAN IMAGES

▲**LE MARIAGE**
En 1615, Louis XIII, roi de France et de Navarre, épouse d'Anne d'Autriche, infante d'Espagne. Détail d'un tableau de Jean Chalette. Vers 1616. *Musée des Augustins, Toulouse.*

politique du Grand Cardinal, alors qu'elle n'avait cessé en son temps de redouter le ministre de Louis XIII.

Une « personne souveraine »

Confrontée aux contestations qui ne tardent pas à naître, Anne d'Autriche démontre sa volonté farouche de préserver la couronne de son fils, le jeune Louis XIV, contre ses ennemis. La fin de l'année 1643, qui devait voir naître une régente débonnaire, accouche au contraire d'une femme d'État.

Ainsi triomphe-t-elle de la cabale des Importants, coalition hétérogène dont seule la haine de Mazarin fait l'unité et qui ne visait pas moins que d'assassiner le principal ministre — la tentative fut renouvelée quatre fois — pour le remplacer par le bravache et maladroit François de Bourbon-Vendôme, duc de Beaufort, petit-fils légitimé d'Henri IV, et donc cousin de Louis XIV. Anne n'hésite pas à le faire arrêter et enfermer à Vincennes le 2 septembre 1643. La cabale ne tarde pas alors à se dissoudre, et l'on crédite la reine d'avoir assuré la « tranquillité de l'État » et préservé la paix civile. Celle qui était jugée inapte s'est au contraire révélée une « personne souveraine », venant de donner la preuve qu'elle pouvait être maîtresse du jeu politique. La hauteur des grands ne l'intimide plus, et elle blâme désormais les intrigues renouvelées de la duchesse de Chevreuse, ancienne complice de sa jeunesse. Anne d'Autriche a pris conscience de la gravité des affaires de l'État et n'a désormais rien plus à cœur que la grandeur du roi son fils.

De même surprend-elle ceux qui la pensaient complice du parti dévot, dont les membres condamnaient la guerre, jugée contre-nature, du Très-Chrétien contre la monarchie catholique des Habsbourg et

La fin de l'année 1643, qui devait voir naître une régente débonnaire, accouche au contraire d'une femme d'État.

PARIS DEPUIS LE PONT ROYAL On distingue à gauche le Louvre, résidence parisienne des rois, le Pont-Neuf au centre, et à droite le collège des Quatre-Nations, actuel Institut de France. Peinture de Nicolas-Jean-Baptiste Raguenet. 1755. *Musée Carnavalet, Paris.*

AKG IMAGES

DES RÉGENTES ENTRÉES DANS L'HISTOIRE

Au temps d'Anne d'Autriche, le royaume de France a déjà connu au moins trois régences. Celle qui est parée de toutes les vertus, parce qu'elle concerne le seul roi de France devenu saint, est celle de **Blanche de Castille,** veuve de Louis VIII en 1226, et mère de Louis IX ou Saint Louis, dont elle a assuré avec fermeté la régence de minorité jusqu'en 1235 et qu'elle a initié à son métier de roi sans négliger son éducation spirituelle. En luttant contre les grands vassaux, elle a sauvé la couronne de son fils, comme elle a gouverné une nouvelle fois le royaume en 1248 (trois ans avant de mourir), lorsque Saint Louis est parti en croisade. Au cœur des guerres de Religion, **Catherine de Médicis** a exercé la régence en raison de la minorité de son second fils, Charles IX, jusqu'à son avènement en 1560, et a assuré l'intérim du pouvoir entre la mort de Charles IX, le 30 mai 1574, et le retour d'Henri III de Pologne, en septembre de la même année. À la mort d'Henri IV (1610), sa veuve, **Marie de Médicis,** exerça la régence au nom de son fils Louis XIII, alors âgé de 9 ans, avant d'être reconnue comme chef du Conseil (1614). Louis XIII disparu, en mai 1643, **Anne d'Autriche** obtint, contrairement au testament de son défunt mari, la régence « pleine et entière », assurée jusqu'à la majorité de Louis XIV, en septembre 1651.

blâmaient les alliances impies de la France avec les puissances protestantes, Angleterre et Provinces-Unies. Or, Anne d'Autriche, pourtant fervente catholique, refuse de voir l'État soumis à l'Église, conformément aux leçons de Richelieu comme aux recommandations de Mazarin, deux cardinaux ! À leur suite, elle entend bien, malgré sa naissance outre-Pyrénées, poursuivre la guerre contre Vienne et Madrid, contre l'empereur et son cousin le roi d'Espagne. La guerre continue donc.

Soucieuse de l'ordre monarchique

Certes, Anne souhaite la fin d'un conflit qui coûte cher à l'État et cher aux Français (à l'artisan comme au bourgeois, au paysan surtout) soumis à une forte pression fiscale. Mais pas à n'importe quel prix. Jamais elle ne consentira à rendre les provinces ou les villes récemment conquises ou occupées. L'héritage que Louis XIII a laissé à son fils sera préservé. Elle en est convaincue : elle sauvera le royaume.

JOSSE / BRIDGEMAN IMAGES



LE CARDINAL JULES MAZARIN (1602-1661). PAR PIERRE MIGNARD. ENTRE 1658 ET 1660. *MUSÉE CONDÉ, CHANTILLY.*



ROGER-VIOLLET

▲ **LES BARRICADES** sont dressée à la porte Saint-Antoine, en août 1643. Cet épisode de la Fronde est illustré pour l'*Histoire de France populaire* d'Henri Martin. Gravure de Soligny, d'après Philippoteaux. XIXe siècle.

Le choix de la poursuite d'une guerre coûteuse n'est pas étranger au déclenchement de la révolte ouverte en 1648 et à laquelle on a donné le nom d'un jeu d'enfant : la Fronde. Comme Louis XIII et Richelieu, Anne considère que lever l'impôt sur les peuples, même sans leur consentement, est l'expression même de la souveraineté des rois. Aussi, voir le parlement de Paris protester contre une crue d'impôts, une taxe nouvelle, ou contre un emprunt forcé, le voir refuser d'enregistrer les édits fiscaux pour financer la guerre est assimilé à une sorte de trahison. La régente n'est pas insensible aux misères du temps, que reflètent les nombreuses révoltes populaires, des « croquants » comme des nu-pieds, mais elle est soucieuse de l'ordre monarchique et tient à remettre, le moment venu, un royaume apaisé à son fils.

Quand les magistrats du Parlement – propriétaires de leurs charges et sans aucun mandat – veulent s'élever à devenir une assemblée délibérante et créer, selon ses mots, « une espèce de république dans la monarchie », Anne, aidée de Mazarin, s'oppose aux ambitions des juges, qui entendent rogner un peu plus le pouvoir royal, jusqu'à prétendre choisir les ministres. Elle enrage devant les insultes infligées au pouvoir de son fils, « cet assassinat commis contre l'autorité royale ». Puis, prenant la mesure de la gravité des événements lorsque Paris se


LEONARD DE SELVA / BRIDGEMAN IMAGES

L'ENFANT-ROI DORT
Le 10 février 1651, Anne d'Autriche, accusée de vouloir emmener le roi hors de Paris, montre aux frondeurs le jeune Louis XIV endormi. Un épisode qui marquera la psychologie du futur monarque.

couvre de barricades en août 1648 après l'arrestation de l'impétueux conseiller Pierre Broussel, qui animait la « révolte des juges », elle finit par abandonner la sévérité face aux émeutiers et fait libérer le magistrat. Anne d'Autriche a alors compris que les moyens lui faisaient défaut — le Palais royal qui l'abrite n'est pas défendable — pour rétablir son autorité.

Un sens politique remarquable

C'est aussi par habileté politique et par crainte de voir ses enfants, Louis et Philippe, devenir la proie des émeutiers, que, dans la nuit des Rois, du 5 au 6 janvier 1649, elle s'échappe avec eux de Paris, capitale chaque jour plus menaçante pour sa liberté et peut-

UN TESTAMENT ALIÉNANT

LORSQUE LOUIS XIII, moribond, organise sa succession, il est contraint par la tradition de confier la régence à la mère de ses enfants. Mais, soupçonneux envers Anne d'Autriche, qu'il juge inexpérimentée, il rogne ses pouvoirs de régente, restreint sa liberté de manœuvre, en l'assistant d'un Conseil. Le testament politique du roi du 20 avril 1643 est formel : Anne doit s'accommoder de la tutelle de ce Conseil, de ses sept membres dont la composition lui est imposée et qui décidera à la pluralité des voix. Mais, Louis mort le 14 mai, sa veuve fait casser le 18 mai ses dernières volontés politiques par le parlement de Paris, qui supprime le conseil de régence et confie à Anne la régence « pleine et entière ».



LES TROIS MOUSQUETAIRES (1953) d'André Hunebelle, sur un scénario de Michel Audiard, d'après Alexandre Dumas. Avec Marie Sabouret dans le rôle d'Anne d'Autriche (à gauche).

AKG-IMAGES

UNE PARFAITE HÉROÏNE DE FICTIONS

La vie d'Anne d'Autriche est tant frappée au coin du romanesque qu'elle est un sujet privilégié des romanciers et des réalisateurs de cinéma et de téléfilms. Alexandre Dumas ne s'y est pas trompé lorsqu'il choisit d'en faire l'une des héroïnes de sa célèbre trilogie : ***Les Trois Mousquetaires*** (1844), ***Vingt Ans après*** (1845) et ***Le Vicomte de Bragelonne*** (1847), romans que nombre de réalisateurs, français et étrangers, ont portés à l'écran ou à la télévision, avec plus ou moins de fidélité, de Georges Méliès (1903) à l'Américain Paul Anderson (2011), d'André Hunebelle (1953) à Claude Barma (1959) et Josée Dayan (2004). Les adaptations en films d'animation, bandes dessinées, au théâtre, en ballet, en comédies musicales, voire en jeux de société, ne se comptent plus. Toutes témoignent du **succès persistant de l'œuvre de Dumas** et de la vie riche en couleurs de la reine. Un épisode, peu évoqué par les contemporains, est très souvent présent, celui des ferrets de diamants, piège tendu par Richelieu qui, aidé par Milady de Winter, espérait compromettre la reine dans sa liaison supposée avec le duc de Buckingham. Attentifs au goût du public, les créateurs de fiction ne s'en tiennent pas là et vont, **contre toute vraisemblance,** jusqu'à faire d'Anne d'Autriche la maîtresse, parfois l'épouse, de Mazarin, voire de d'Artagnan ou d'Aramis.

être pour sa vie, et gagne Saint-Germain, convaincue que menace le spectre de la guerre civile.

En bien des occasions, Anne d'Autriche a fait montre d'un sens politique remarquable, digne des grands chefs d'État. Maîtrise de soi à l'occasion de la fuite réussie à Saint-Germain, qui contraste tant avec la piteuse fuite à Varennes de Louis XVI en juin 1791. Sens politique et maîtrise de la communication quand elle parcourt le royaume pour éteindre tour à tour les foyers de révolte en Normandie, en Bourgogne, en Poitou et en Guyenne, conséquence de l'arrestation le 18 janvier 1650 des princes rebelles — Condé, premier prince du sang et auréolé de sa victoire à Rocroi, Conti et Longueville — qui avaient pris dans leur soulèvement (la Fronde des princes) le relais des magistrats. Elle fait alors preuve d'une intrépidité et d'une résistance qu'on ne lui soupçonnait pas à l'approche de la cinquantaine.



AKG-IMAGES / CATHERINE BIBOLLET

De ce tour de France imposé, elle sait tirer bénéfice pour son fils. À ses sujets, elle montre le roi et encourage ainsi la ferveur pour ce jeune monarque. Louis XIV en tire une précieuse leçon : il découvre par lui-même son royaume, comprend la nécessité de travailler à (re)cimenter l'union nationale et se familiarise avec la noblesse de province. Grâce à ce périple où le roi est en contact personnel avec ses sujets, Anne d'Autriche raffermit l'autorité souveraine. La régente a compris cette exigence : le roi doit voir et être vu.

Une régente habile et déterminée

Force de caractère encore pour ne pas donner l'alarme et rester impassible au moment du départ de Mazarin pour son premier exil en février 1651. Maîtrise de soi toujours lorsque, au long du mois de février de la même année, elle autorise le peuple de Paris de nouveau menaçant à contempler le jeune Louis XIV endormi (ou feignant de l'être) pour s'assurer de sa présence dans la capitale. Seule face au danger, elle fait alors preuve d'un grand courage et d'un sens aigu des réalités, se montrant accessible et bienveillante envers le menu peuple. Maîtrise de soi enfin lorsqu'elle refuse d'employer la force et laisse ouvertes les portes du Palais royal, alors que les émeutiers menacent la résidence royale. Elle eût fait alors dégager le palais par ses gardes que Paris tout entier se serait soulevé et couvert à nouveau de barricades.

Une fois encore, au service de son fils, la régente, par son intelligence politique, a incontestablement sauvé la Couronne. Courageuse, maîtresse d'elle-même, dotée d'un sang-froid insoupçonné, Anne d'Autriche s'est affirmée comme une régente habile et déterminée. Devenu adulte, jamais son fils, Louis XIV, n'en oublia les leçons. ■

Pour en savoir plus

ESSAI
Anne d'Autriche. Reine de France « au rang des plus grands rois »
J.-F. Solnon, Perrin, 2022.

▲ **SAINT-GERMAIN-EN-LAYE**
C'est dans ce château des Yvelines qu'Anne d'Autriche se réfugie avec ses fils pendant la nuit des Rois, épisode dramatique de la Fronde, du 5 au 6 janvier 1649.



Avec Louis XIII
UN MARIAGE DIFFICILE

Arrachée à son Espagne natale à l'âge de 14 ans, la jeune reine est très vite délaissée par son mari. Sa frivolité l'agace, sa beauté l'intimide, et Louis XIII craint qu'elle ne lui donne jamais d'héritier. Entre eux deux, le fiasco est complet.

JEAN-FRANÇOIS SOLNON
PROFESSEUR ÉMÉRITE D'HISTOIRE MODERNE, UNIVERSITÉ DE BESANÇON, SPÉCIALISTE DE L'ANCIEN RÉGIME


MG-IMAGES

▲ **COUPLE ROYAL** Louis XIII et Anne d'Autriche sont représentés sur cette gravure de Cornelis Van Dalen, datée de 1629. *National Gallery of Art, Washington.*

Promise depuis l'enfance au roi de France, Anne d'Autriche épouse Louis XIII en 1615. Les jeunes époux n'ont que 14 ans. Parce que la consommation du mariage garantit la pérennité de celui-ci et augure de la naissance d'un héritier, leur nuit de noces est épiée par les courtisans et les ambassadeurs étrangers. Or, elle est un fiasco. Longtemps, les jeunes gens donnent à leurs peuples l'illusion de leur bonheur. Le roi respecte les convenances, répond aux usages, mais ne témoigne aucune attirance pour sa femme, préférant la compagnie masculine. Sa tiédeur fait que Louis et Anne vivent comme frère et sœur, non comme mari et femme.

Une brève lune de miel

La naissance d'un enfant reste donc une longue attente. Avant celle-ci, les jeunes mariés connaissent une réelle mais brève lune de miel. En septembre 1619, Louis XIII est en effet poussé dans le lit de sa femme. Après bientôt quatre années d'union officielle, les jeunes mariés paraissent satisfaits l'un de l'autre. Le mariage est consommé. Mais les espérances de grossesse se sont évanouies avec plusieurs fausses couches. Et, en mars 1622, un stupide accident (une glissade improvisée sur le parquet dans la grande salle du Louvre) provoque la perte de l'enfant que portait la reine enceinte. Louis XIII ne le pardonnera pas à son épouse. Sa frivolité supposée l'agace, sa beauté l'intimide, et Louis ne supporte plus son entourage – nid d'espions – venu d'Espagne, terre natale de la reine. Sa défiance est aussi culturelle, le roi ayant été élevé dans la haine constante des Habsbourg de Madrid, ennemis traditionnels du royaume de France.

À la cour, l'insouciance d'Anne se transforme trop souvent en imprudences. Les hommages, reçus avec complaisance, du séduisant duc de Buckingham, envoyé spécial du roi d'Angleterre en mai-juin 1625, la compromettent aux yeux de Louis XIII, qui n'avait, dit-on, « rien d'un amoureux, que la jalousie ». La complicité de la reine avec la duchesse de Chevreuse, redoutable intrigante, achève de rendre le roi soupçonneux. Délaissée par son mari, dont elle se rit des interdits, en proie à la suspicion constante du cardinal de Richelieu, qui croit voir en elle une complice du parti dévot hostile à sa politique, Anne s'est en outre inconsidérément compromise dans des conjurations dirigées contre le principal ministre. Durant l'été 1626, ses ennemis l'accusent d'être mêlée à la cabale qui s'opposait au mariage de Gaston d'Orléans, frère du roi, avant même que cette intrigue de cour ne se transforme en conjuration. Deux ans plus tard, elle aurait appartenu au complot de la duchesse de Chevreuse et du duc de Lorraine, qui visait à obtenir le renvoi de Richelieu.

Chaque fois, on lui prête le projet, en cas de mort ou de destitution du roi, d'épouser son frère. En 1637, la correspondance chiffrée et rédigée au Val-de-Grâce qu'elle a échangée avec l'ennemi espagnol, sa famille, lui vaut un interrogatoire serré et humiliant de la part du cardinal et le blâme de Louis XIII. En 1642 encore, elle est informée du complot dirigé contre Richelieu par le beau favori du roi, le marquis de Cinq-Mars. Saisie à nouveau par la fièvre conspiratrice, elle commet alors l'imprudence de l'approuver, mais sans toutefois y participer, en en révélant même le contenu au cardinal, contre la garantie de n'être pas séparée de ses enfants comme l'en avait menacé le roi.

La méfiance du roi ne désarme pas

Au long de ces années, le couple royal semble ne plus exister. Louis XIII, qui ne lui adresse presque jamais la parole, ne laissant transparaître que de la froideur, la prive de toutes responsabilités, lui refusant l'entrée du Conseil (alors que la reine mère, Marie de Médicis, en est membre), la jugeant indigne de confiance. Entre Richelieu et le monarque, il n'y a pas de place pour elle. D'Anne, on



AGRA ART, VARSOVIE, POLOGNE / BRIDGEMAN IMAGES

L'AFFAIRE BUCKINGHAM

ANNE D'AUTRICHE OFFRE DES FERRETS DE DIAMANTS AU DUC DE BUCKINGHAM AVANT LE DÉPART DE CE DERNIER POUR L'ANGLETERRE. PAR WŁADYSŁAW BAKAŁOWICZ. VERS 1886.

Dans la vie d'Anne d'Autriche, la romance croise l'Histoire. Épouse d'un roi qui la néglige, la malheureuse vit dans un environnement de plus en plus hostile. Aucun enfant ne naît des nuits où son mari la rejoint au lit, et l'opinion la juge responsable de sa stérilité. Le monarque fuit sa compagnie et s'évade en s'épuisant à la chasse. Anne souffre du **désert affectif** qui l'oppresse. Sa vertu est solide, mais la reine n'est pas indifférente à l'honnête galanterie. « Elle aime être aimée », confie une de ses proches. L'arrivée en France en mai 1625 – elle a 24 ans – du flamboyant George Villiers, duc de Buckingham, favori du roi d'Angleterre, la met à l'épreuve.

Hostile aux Habsbourg, le bel Anglais a suggéré à son maître de marier le prince de Galles, Charles Stuart, bientôt Charles Ier, à une princesse française, la jeune Henriette-Marie, sœur de Louis XIII. Le royaume du Très-Chrétien est à ses yeux le seul à pouvoir tenir tête à l'Espagne. À Paris, la reine mère, Marie de Médicis, comme Richelieu cherchent eux aussi à briser la superbe des Habsbourg en nouant des alliances contre l'Espagne. Buckingham se rend lui-même en France, à la tête d'une fastueuse ambassade, chercher la princesse promise au nouveau roi d'Angleterre. Son séjour le retient à Paris un petit mois, entre mai et juin 1625. Au milieu des fêtes, sa rencontre avec Anne d'Autriche s'apparente à **un coup de foudre réciproque,** savamment entretenu par des experts en intrigues de cour.

À trois reprises, le duc multiplie les incidents pour avouer sa passion et tenir à la reine des propos galants, qu'Anne a l'imprudence d'écouter. La reine, qui sait que chacune de ses paroles fera le tour de la cour et sera rapportée au roi, reproche sa hardiesse au bouillant gentilhomme, mais « sans peut-être être trop en colère ». Le départ de Buckingham pour l'Angleterre met un terme à la galanterie, mais **ces incidents éloigneront encore le roi de sa femme**, toujours sans enfant.



RMN-GRAND PALAIS (CHÂTEAU DE VERSAILLES) / GÉRARD BLOT

L'ÉDUCATION SEXUELLE DES PRINCES

Comme la finalité d'un mariage royal est d'engendrer un héritier mâle, on veille à ce que le dauphin ou le jeune roi – cas de Louis XIII – soit en mesure de procréer. Il est alors courant d'éveiller les princes à la sexualité en les faisant déniaiser par une experte. Louis XIII, marié à 14 ans et peu empressé à accomplir l'acte charnel avec sa jolie femme, s'y refuse, à la différence de son fils Louis XIV, qui, à 16 ans, est initié à l'amour physique par la première femme de chambre de sa mère, la galante Catherine Bellier, surnommée Cateau la Borgnesse. Ardent, Henri IV, père de Louis XIII, n'avait pas attendu la bénédiction nuptiale pour faire de Marie de Médicis sa femme, et Louis XIV consomma son mariage dès la première nuit passée avec Marie-Thérèse d'Autriche, à la grande satisfaction d'Anne d'Autriche, qui avait dû patienter quatre années avant que Louis XIII partage à nouveau avec elle le même lit.

▲ **LA REINE POSE AVEC SES FILS,** Louis XIV à gauche (né en 1638) et Philippe de France à droite (né en 1640). Ce dernier prendra le titre de Monsieur à l'avènement de son frère en 1643. Tableau anonyme. XVII[e] siècle. *Château de Versailles.*

n'espère qu'un dauphin. À l'automne 1637, Louis partage la couche de sa femme.

Après 23 ans d'union, divine surprise, le futur Louis XIV naît le 1[er] septembre 1638, écartant ainsi pour sa mère la menace de la répudiation. Pourtant, la méfiance de Louis XIII ne désarme pas. La concorde ne revient pas pour autant dans le couple. Louis XIII est jaloux du bonheur de sa femme, heureuse mère qui enfante en 1640 un autre fils, Philippe, duc d'Orléans. Maussade, le souverain, pourtant assuré de la pérennité de la Couronne, trouve toujours un motif pour la tourmenter, et la menace, des années durant, de lui enlever ses fils pour en assurer lui-même l'éducation.

Anne pieds et poings liés

La défiance de Louis XIII envers la reine trouve son apogée dans le testament politique que le roi mourant rend public le 20 avril 1643. La régence qui va s'ouvrir et revenir à Anne est verrouillée. La régente doit s'accommoder de la tutelle d'un Conseil de régence de sept membres, dont la composition lui est imposée et dont les décisions seront prises à la pluralité des voix.

À quelques jours de la fin de son couple (Louis XIII meurt le 14 mai), Anne est pieds et poings liés. Le roi, jaloux de son pouvoir pendant son règne, refuse encore de le lui transmettre après sa mort, la considérant toujours comme une mineure sous tutelle. Est-elle condamnée à être constamment surveillée, encadrée, dirigée ?

Pour en savoir plus

ESSAIS

Les Couples royaux dans l'histoire.
J.-F. Solnon, Perrin, 2016.

Louis XIII
J.-C. Petitfils, Perrin (Tempus), 2021.

Avec Mazarin

UN COUPLE DE POUVOIR

La relation qu'Anne d'Autriche entretint avec le cardinal italien, qu'elle choisit contre toute attente comme principal ministre, a beaucoup fait jaser ses détracteurs, comme les historiens.

JEAN-FRANÇOIS SOLNON
PROFESSEUR ÉMÉRITE D'HISTOIRE MODERNE, UNIVERSITÉ DE BESANÇON, SPÉCIALISTE DE L'ANCIEN RÉGIME

Dans la mémoire collective, le nom d'Anne d'Autriche appelle celui de Mazarin. Une Espagnole et un Italien – les pamphlets leur ont si souvent reproché leur origine – gouvernent ensemble le royaume pendant la minorité de Louis XIV, et même au-delà. À la cour comme à la ville, complète est la surprise en apprenant que la régente, après la mort de Louis XIII en 1643, a fait le choix de Mazarin comme principal ministre. Peu imaginaient que le cardinal italien, fils spirituel de Richelieu qui, mourant, l'avait recommandé à Louis XIII, lequel l'avait appelé au Conseil dès la mort du grand cardinal, serait choisi par Anne d'Autriche, qui n'avait cessé en son temps de craindre le redoutable ministre.

Mais la régente a pris conscience de la gravité des affaires de l'État : la guerre coûteuse contre les Habsbourg, les révoltes populaires dans le royaume, les grands toujours prêts à fronder. Il faut à Anne un ministre travailleur, compétent, averti. Mazarin est tout cela et il a, en outre, le mérite d'être un homme libre de toute sujétion, lié à aucune coterie, ne dépendant ni de Gaston d'Orléans, frère du roi défunt, ni de l'orgueilleux prince de Condé, cousin du roi et auréolé de sa victoire à Rocroi. Enfin, l'homme connaît mieux que quiconque l'Europe politique de son temps. Un homme neuf pour une régente sans expérience ! Il promet d'être loyal, est affable, enjoué, charmeur. Comme Anne, il soigne son apparence ; comme elle amateur d'art, il aime à vivre dans un somptueux décor ; comme elle, enfin, il parle castillan.

Deux tempéraments contraires

Ensemble, ils font face à la révolte de la Fronde, d'abord de nature parlementaire, puis princière. Sans doute divergent-ils sur les méthodes à employer pour en triompher. Face à ses adversaires, Anne volontiers se cabre, est prompte aux actes d'autorité, refuse toute négociation. Mazarin est, lui, prêt au compromis, conscient de la faiblesse des moyens du gouvernement, disposé à partir (à deux reprises) pour l'exil afin de se faire oublier de ses ennemis qui le brûlent en effigie, pillent son palais et ont essayé d'attenter à sa vie.

Les ennemis de Mazarin, et nombre d'historiens après eux, ont jugé Anne (parce que femme ?) trop dépendante du cardinal, comme les ennemis de Richelieu


ROGER-VIOLLET

dénonçaient naguère la prétendue soumission de Louis XIII à son principal ministre. Il n'en est rien. Anne et Mazarin partagent le même objectif, mais leurs voies, il est vrai, pour y parvenir sont différentes et tiennent à leur tempérament. Elle est prompte, il est patient ; elle est impulsive, il est maître de lui ; elle est cassante, il est toute souplesse. Finalement est née une sorte de répartition des tâches. Mais cette complicité a un revers.

L'amant de la reine ?

Comment comprendre la faveur du cardinal, s'interrogent les contemporains, autrement que par une intimité amoureuse ? Aux accusations, Anne ne répond qu'avec l'ingénuité de l'innocence. Que craindre, assure-t-elle, quand on ne fait rien de mal ? Mazarin aussi se défend d'une liaison, assurant que la souveraine ne partage avec lui que des préoccupations politiques. Les pamphlets, souvent orduriers — les trop célèbres mazarinades —, se plaisent à faire du cardinal l'amant de la reine. Le cardinal sait la charmer, la rassure, la calme. Il a toute sa confiance. Anne, qui l'a installé près d'elle au Palais royal et le consulte régulièrement, ne peut se passer de lui.

Malgré cette proximité, en dépit de la correspondance chiffrée qu'ils échangent, il est permis de douter d'une relation physique. Le passé conjugal de la reine lui interdirait une nouvelle expérience charnelle, et sa dévotion, très formaliste, est un interdit encore plus convaincant. Un mariage secret est une invention romantique. Même s'il n'a pas reçu les ordres, Mazarin aurait dû renoncer à la pourpre, et le jeune Louis XIV n'aurait jamais accepté le remariage de sa mère. Il y a entre Anne d'Autriche et Mazarin une incontestable amitié amoureuse, servie par une tendresse constante, « une liaison intime d'esprit ». Rien de plus.

▲ **L'ITALIEN ET L'ESPAGNOLE**
En 1826, Richard Bonington représente le « couple » formé par le cardinal et la régente. *Musée du Louvre, Paris.*

Pour en savoir plus

ESSAIS

Mazarin. L'art de gouverner
O. Poncet, Perrin/BnF, 2021.

Mazarin. Le maître du jeu
Simone Bertière, Éditions De Fallois, 2007.

Avec Louis XIV

AU SERVICE DE SON FILS

À la naissance du dauphin, en 1638, Anne se dévoue entièrement à l'éducation de cet « enfant du miracle » et se révèle une mère extrêmement attentive et aimante. Elle sera elle-même adorée de ses enfants.

JEAN-FRANÇOIS SOLNON
PROFESSEUR ÉMÉRITE D'HISTOIRE MODERNE, UNIVERSITÉ DE BESANÇON, SPÉCIALISTE DE L'ANCIEN RÉGIME

Pour le peuple de France, la naissance en 1638 du dauphin est un miracle. L'attente d'un héritier a été si longue : 23 ans. Les parents avaient dépassé 36 ans, la santé du roi restait fragile, et Anne avait subi plusieurs fausses couches. Mais l'enfant, Dieudonné, était né, et cette naissance était pour sa mère la garantie contre toute répudiation.

La naissance du futur Louis XIV métamorphose Anne. Elle paraissait frivole ; elle est tout entière occupée de son fils. Elle avait imprudemment prêté son nom à des complots vite découverts ; elle ne songe qu'à défendre les intérêts du futur roi de France. Anne est une mère extrêmement attentive et aimante. Elle ne bouge pas des appartements du dauphin, joue avec lui, élève ses fils — Louis et Philippe — avec une tendresse peu commune chez une souveraine. Adorée de ses enfants, elle vit dans la crainte d'en être séparée, menace qu'agite le roi, qui prétend vouloir se charger de leur éducation.

Une reine mère heureuse

Pendant la tourmente de la Fronde, elle redouble d'attention. Pour échapper à la foule hostile, elle fuit Paris avec ses fils pour Saint-Germain pendant la nuit du 5 au 6 janvier 1649. Pour se prémunir contre des actes de rébellion, elle accepte que la foule défile devant le lit de Louis XIV, feignant de



AKG-IMAGES / CDA / GUILLOT

BUSTE DE LOUIS XIV À 5 ANS. SCULPTURE ATTRIBUÉE À JACQUES SARAZIN. *MUSÉE DU LOUVRE, PARIS.*



LE DAUPHIN SE TIENT DEBOUT Âgé de 1 ou 2 ans, Louis tient affectueusement la main de sa mère. Ce tableau anonyme semble commémorer la première station debout du futur Louis XIV ou ses premiers pas.

RMN-GRAND PALAIS (CHÂTEAU DE VERSAILLES)

PRIORITÉ À LOUIS, FUTUR SOUVERAIN

La naissance, le 21 septembre 1640, de Philippe, son second et dernier enfant, comble Anne d'Autriche. Sauf décès en chaîne des petits princes, la succession au trône est désormais doublement assurée. Anne élève Philippe d'Orléans avec la même tendresse que Louis, mais l'encourage à respecter son aîné et à s'effacer devant lui. La reine qui a gardé le souvenir des humiliations imposées par Marie de Médicis et par Gaston d'Orléans, frère de Louis XIII, entend que Philippe ne devienne jamais une menace pour l'autorité de son frère. Connu pour ses préférences homosexuelles, Monsieur n'en est pas moins marié, le 31 mars 1661 en premières noces, à Henriette d'Angleterre qui, malgré la désunion du couple, lui donnera cinq enfants, dont deux seulement survivront.

PORTRAIT DE LOUIS XIV AU DÉBUT DE SON RÈGNE, PEINT PAR CHARLES LE BRUN VERS 1662. *CHÂTEAU DE VERSAILLES.*

dormir, en février 1651. Son courage et son sang-froid sont mis au service de la défense de ses enfants.

Louis devenu majeur, la régence s'achève en septembre 1651, mais Anne, à la demande du roi, reste chef du Conseil. Elle aura à cœur de continuer à guider ses pas, mais sans être en première ligne. En 1659, craignant que la passion amoureuse de Louis pour une nièce de Mazarin, Marie Mancini, ne fasse échouer les négociations de la paix des Pyrénées, elle réussit non sans mal à écarter la jeune fille à l'issue d'un rude et franc entretien avec son fils le 21 juin 1659. Anne défend contre son enfant adoré la raison d'État, la gloire du roi et du royaume.

« Il faut se presser de marier convenablement cet homme », recommande une dame de la cour. Anne tente de canaliser les pulsions amoureuses répétées du roi pour d'autres « Mazarinettes » comme pour sa belle-sœur Henriette d'Angleterre. Louis offre à sa mère bien des raisons de s'inquiéter. Il ne se marie pas moins le 9 juin 1660 avec l'infante Marie-Thérèse d'Autriche, nièce d'Anne. Désormais reine mère, celle-ci est heureuse. Marier son fils était sa mission. Elle a su lui imposer le renoncement à l'amour et le primat de la raison d'État, le devoir monarchique plus que le bonheur personnel.

Des frasques qui peinent sa mère

Pourtant, Louis n'écoute pas ses conseils avec la même docilité qu'autrefois. Alors qu'il cherche son divertissement, elle souhaiterait le voir vivre en bon chrétien, préoccupé de son salut. Anne incarne la « vieille cour », plutôt dévote, défenseur des bonnes manières, tandis que la cohorte de courtisans jeunes et turbulents forme derrière le souverain un cortège agité et souvent impertinent. Les frasques amoureuses de Louis peinent sa mère, la cour galante et son mépris des bienséances l'irritent. Après la représentation des trois premiers actes de *Tartuffe*, au cours de la somptueuse fête champêtre de Versailles nommée *Les Plaisirs de l'île enchantée* en mai 1664, pièce de Molière que Louis avait trouvée



RMN-GRAND PALAIS (CHÂTEAU DE VERSAILLES) / GÉRARD BLOT

LE VŒU DU ROI ENFIN EXAUCÉ

Entre 1632 et 1638, Louis XIII, animé d'une foi ardente, multiplie les actes de dévotion en s'engageant, depuis Toulouse, Abbeville et le sanctuaire de Notre-Dame-de-Grâces, dans la petite ville provençale de Cotignac, à **consacrer le royaume de France à la Vierge Marie** si elle lui accordait la grâce d'avoir un héritier mâle. Depuis plus de 20 ans, le couple royal attend un dauphin. La fréquentation des villes d'eaux susceptibles de **vaincre la stérilité supposée** de la reine comme les visites des sanctuaires mariaux, les prières et les neuvaines étaient restées sans effet. Au début de 1638, la grossesse si longtemps attendue d'Anne d'Autriche est interprétée comme la réponse divine à ce vœu, qui est officiellement rendu public par un édit le 10 février 1638. Une cérémonie en l'honneur de la Vierge est fixée au 15 août de chaque année, fête de l'Assomption, et tous les évêques de France sont priés de commémorer le vœu du roi. **Vœu exaucé** avec la naissance du futur Louis XIV, le 5 septembre suivant. L'acte de dévotion de Louis XIII ajoute à la demande d'un héritier les remerciements à la Vierge pour avoir, le 14 novembre 1636, repris à l'ennemi la place forte picarde de Corbie, avoir arrêté en conséquence la progression des Espagnols vers Paris et avoir ainsi sauvé la France. Les plus célèbres artistes du temps, de Simon Vouet à Philippe de Champaigne, ont consacré des toiles au « vœu de Louis XIII » qui, au XIXe siècle encore, inspira Ingres.

▲ **LOUIS XIII S'EN REMET À LA VIERGE** Le roi lui-même commande à Philippe de Champaigne ce tableau pour orner le maître-autel de la cathédrale Notre-Dame de Paris en 1638. *Musée des Beaux-Arts, Caen.*

divertissante, elle travaille, en soutien à la compagnie catholique du Saint-Sacrement, à sa suppression.

Mazarin s'éteint le 9 mars 1661, veillé par Anne. Le jour même et le lendemain, Louis XIV annonce qu'il entend désormais gouverner par lui-même et ne pas remplacer le cardinal. Point de Premier ministre, plus de ministériat. Anne, comme les membres de la famille royale, est écartée du Conseil. Aucune place n'est prévue pour elle. Elle le vit mal, mais elle doit se contenter de ravaler son dépit.

À Pâques 1663 apparaissent les premiers symptômes du mal qui va l'emporter le 20 janvier 1666. Louis pleure sa mère, puis la vie de cour reprend ses droits. Chacun peut alors méditer le bel hommage que lui rend Louis XIV. « Elle n'était pas seulement une grande reine, mais elle méritait d'être mise au rang des plus grands rois. » ■

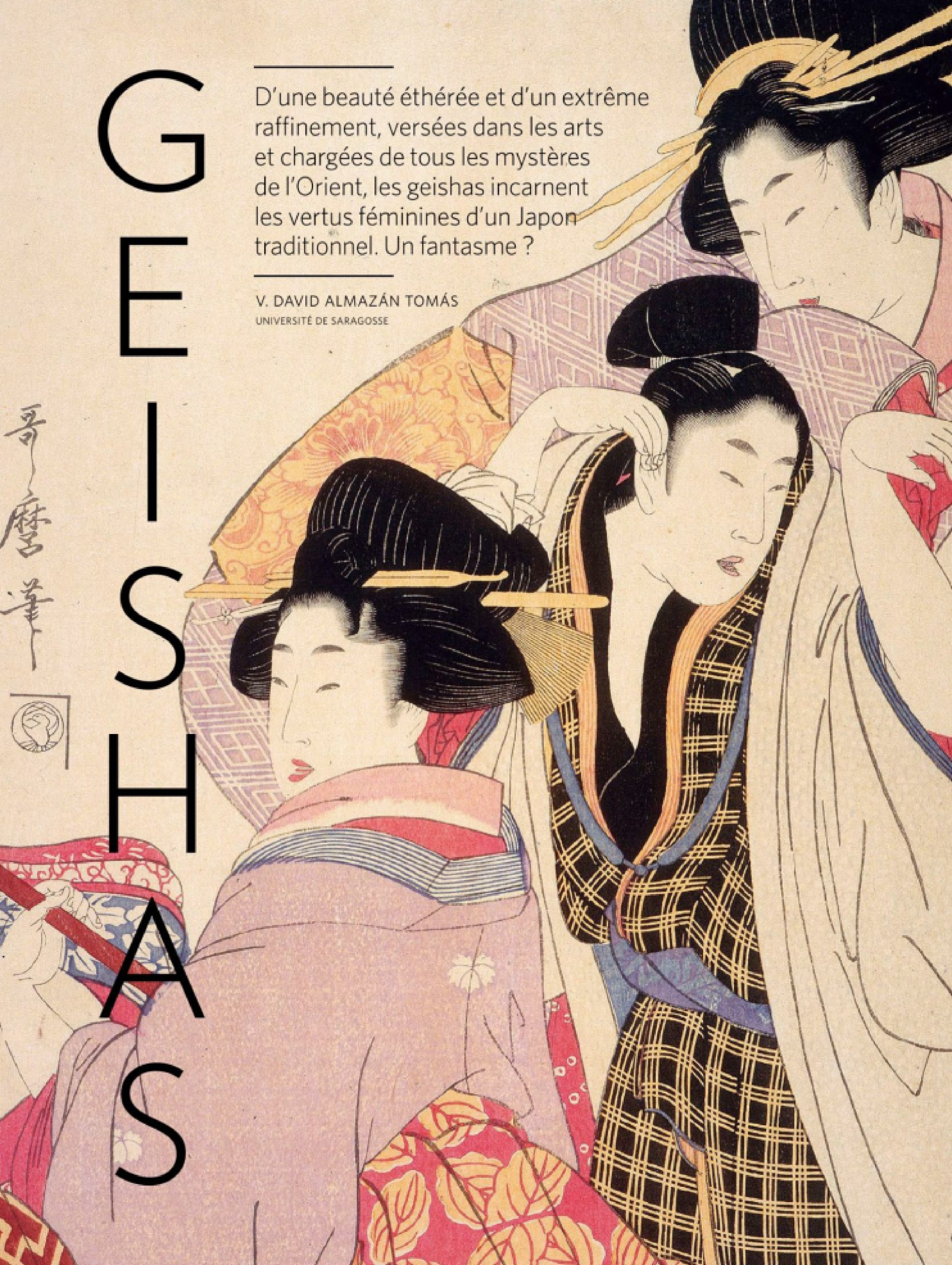
Pour en savoir plus

ESSAI
Pour mon fils, pour mon roi. La reine Anne, mère de Louis XIV
P. Alexandre, B. de L'Aulnoït, Pocket, 2010.



SCÈNES DU QUOTIDIEN
Kitagawa Utamaro a illustré dans ses estampes diverses scènes de la vie quotidienne. Sur celle de droite, deux geishas reçoivent un client ivre ; sur celle de gauche, une geisha agenouillée arbore une coiffure sophistiquée. XVIII[e] siècle. *Museum of Art, Philadelphie.*

PHOTOS : BRIDGEMAN / ACI



GEISHAS

D'une beauté éthérée et d'un extrême raffinement, versées dans les arts et chargées de tous les mystères de l'Orient, les geishas incarnent les vertus féminines d'un Japon traditionnel. Un fantasme ?

V. DAVID ALMAZÁN TOMÁS
UNIVERSITÉ DE SARAGOSSE

◀ **DISTRACTION EXOTIQUE**
Des Occidentaux passent une soirée animée par des geishas. Gravure du XIXe siècle. *British Library, Londres.*

BRITISH LIBRARY / AURIMAGES

▶ **UN QUARTIER RÉSERVÉ**
Gion, à Kyoto, est l'un des quartiers de geishas les plus célèbres du Japon. En arrière-plan, la pagode Yasaka.

▼ **EXPERTES EN MUSIQUE**
Une geisha joue du *shamisen*, un instrument à cordes japonais populaire. La musique était un élément essentiel de l'éducation d'une geisha. Gravure, XIXe siècle.

AGE FOTOSTOCK

La geisha et le samouraï sont les figures emblématiques qui représentent pour nous le Japon traditionnel. Peut-être en est-il ainsi parce que nous avons besoin d'une référence visuelle qui personnifie les mondes masculin et féminin d'une culture aussi lointaine qu'attrayante pour les Occidentaux. C'est une simplification, car la vie de la majorité des femmes ne ressemblait en rien à celle des geishas, et la plupart des hommes n'avaient rien de samouraïs. De plus, des hommes ont été geishas, et il y a eu des femmes samouraïs.

Pourquoi ces personnages ont-ils donc connu un tel succès en tant qu'incarnations du Japon traditionnel ? Une explication a été l'ouverture commerciale qui s'est produite dans le pays au milieu du XIXe siècle et qui a conduit à la restauration Meiji de 1868. Dès lors, l'archipel japonais, qui avait été isolé pendant deux siècles et demi par décision du gouvernement militaire du clan Tokugawa (1615-1868), s'est mis à attirer l'attention de l'Occident en raison de la rapidité de sa modernisation et de la richesse de ses traditions. Cela a été rendu possible grâce aux descriptions des voyageurs qui ont visité l'archipel, mais surtout grâce au « japonisme », c'est-à-dire à la mode de collectionner et d'admirer l'art japonais qui s'est développée depuis cette « découverte » du Japon.

L'art quotidien des gravures

Une analyse de l'art japonais connu dans le monde à cette époque indique que les premiers collectionneurs et les musées n'ont pas acquis les grandes œuvres d'art savant, mais plutôt des objets qui commençaient à tomber en désuétude en raison de l'occidentalisation du pays, ainsi que des œuvres d'art populaire comme les gravures sur bois colorées *ukiyo-e*.

Ce genre d'art était typique des classes moyennes urbaines, qui occupaient une position sociale inférieure dans l'échelle du gouvernement Tokugawa, dominée par les





1590
On voit apparaître les *taikomochi*, des hommes geishas, qui divertissent les convives par leurs histoires.

1750
Les geishas deviennent des professionnelles. Kikuya de Fukagawa est la première connue.

1779
À Edo (Tokyo) dans le quartier de Yoshiwara, premier *kenban*, ou bureau d'enregistrement des geishas.

1813
À Kyoto, les clients raffinés préfèrent désormais les geishas avec patente aux *tayû* (ou prostituées).

1872
Certaines geishas ont une double patente de geisha et de courtisane. Leurs clients paient double tarif.



▲ LA VOIE DU THÉ, HÉRITAGE ZEN
La cérémonie du thé fait partie des rituels que doit maîtriser une geisha. Son objectif est d'atteindre le bien-être spirituel. Ci-dessus, théière avec un paysage. XVIII[e] siècle. *Musée du Louvre, Paris.*
JEAN-GILLES BERIZZI / RMN-GRAND PALAIS

samouraïs. L'*ukiyo-e* était un art commercial entre les mains d'imprimeurs de livres et d'images qui cherchaient la rentabilité économique ; à cette fin, ils choisissaient les thèmes qui se vendaient le mieux et recrutaient les artistes les plus appréciés du public. Certaines images exaltaient les faits d'armes des samouraïs, leurs valeureux combats ou leurs implacables vengeances d'honneur.

On représentait également ces histoires dans le théâtre kabuki, un autre thème vendeur de l'*ukiyo-e*. Le genre des belles femmes, *bijinga* en japonais, était un autre des thèmes habituels de la gravure japonaise *ukiyo-e*. Ces images mettaient en scène des femmes de toutes conditions sociales, mais celles qui étaient le plus représentées étaient les travailleuses des quartiers de plaisir, notamment celles de Yoshiwara, à Edo (ancien nom de Tokyo).

Un fantasme d'Européens

À la fin du XIX[e] siècle, des milliers de ces estampes des quartiers de plaisir circulaient en Europe et aux États-Unis. Elles ont contribué à forger une image de la femme japonaise aussi tendancieuse qu'envoûtante, car les auteurs de ces estampes avaient su créer un idéal sophistiqué de beauté. Les femmes étaient des courtisanes de haut rang, des assistantes, des chanteuses, des dames de compagnie et d'autres qui exerçaient des métiers typiques du monde de la nuit. Mais en Occident elles ont fini par s'appeler geishas, ce qui était une généralisation peu précise.

Les scènes d'*ukiyo-e* ont projeté en Occident une certaine image de la femme japonaise, et chez certains Occidentaux s'est répandue l'idée que les Japonaises étaient les femmes les plus merveilleuses au monde, selon une appréciation non exempte de machisme, mettant l'accent non seulement sur leur délicatesse, mais aussi sur leur soumission. L'image de la geisha popularisée en Occident était celle que diffusaient ces estampes japonaises.



FEMMES DANS UNE CHAMBRE
Un groupe de geishas s'amuse en préparant la pièce pour recevoir les clients. La fenêtre s'ouvre sur une vue du mont Fuji enneigé. Par Utamaro. 1798. *Musée Guimet, Paris.*
HARRY BRÉJAT / RMN-GRAND PALAIS

Avec les estampes japonaises s'est répandue l'image de la geisha aussi délicate que soumise.



AFFICHE DE *MADAME BUTTERFLY*, LE CÉLÈBRE OPÉRA DE PUCCINI, CRÉÉ EN 1904. ALBUM



La littérature a aussi abondamment nourri les stéréotypes sur les geishas. Le plus bel exemple est sans doute le roman de Pierre Loti, *Madame Chrysanthème* (1887), qui a inspiré à Giacomo Puccini l'opéra *Madame Butterfly* (1904), et de nombreuses versions et adaptations pour le théâtre et le cinéma. Dès lors, les différents médias n'ont diffusé qu'une image déformée de la geisha, définie par sa délicatesse maniérée, ses gestes maîtrisés et son exquise apparence, notamment caractérisée par une coiffure soignée et une garde-robe exubérante.

Même le conflit avec le Japon pendant la Seconde Guerre mondiale n'a pas érodé cette aimable image. Dans l'un des « films de réconciliation » réalisés pour restituer

UTAMARO, MAÎTRE DE LA BEAUTÉ FÉMININE

AUCUN ARTISTE n'a comme Kitagawa Utamaro (1753-1806) représenté avec plus d'élégance la beauté de l'univers féminin de son temps. Utamaro a vécu à Edo (aujourd'hui Tokyo) alors que cette ville développait une culture urbaine autour des coutumes et des spectacles populaires. Utamaro était un artiste de l'*ukiyo-e*, la gravure japonaise populaire dédiée au monde du divertissement, et il s'est spécialisé dans le genre des beautés féminines ou *bijinga*. Outre la préciosité avec laquelle il représentait les kimonos et les coiffures, cet artiste a toujours eu un don particulier pour capter les sentiments de ses modèles, qui étaient principalement des geishas et des courtisanes du quartier de Yoshiwara. Son œuvre a eu une grande influence sur la façon dont l'Occident a idéalisé l'image de la femme japonaise.

UN CLIENT FUME LA PIPE EN COMPAGNIE D'UNE GEISHA DANS UNE MAISON DE THÉ. XVIIIE SIÈCLE.

BRIDGEMAN / ACI

▼ UN MAQUILLAGE DANGEREUX
Les geishas se maquillaient le visage en blanc, avec des huiles essentielles mêlées à des fientes de rossignol et à un dérivé très toxique du plomb. Coffret de maquillage, XVIIIe siècle. *Musée Guimet, Paris.*

une image positive du pays du Soleil-Levant, John Huston fait succomber John Wayne lui-même au charme exotique d'une Japonaise dans *Le Barbare et la Geisha* (1958).

Un métier d'artiste

Les geishas incarnent donc l'art de la séduction au moyen d'une courtoisie extrême et d'une exaltation du bon goût, se consacrant davantage au commerce de l'esprit qu'à celui de la chair. Cette dernière distinction est d'ailleurs à mettre au compte de la mentalité occidentale, où le sexe reste entaché de péché, à la différence du Japon de cette époque.

L'assimilation d'une geisha à une prostituée n'est pas exacte, car la geisha offrait des services que nous qualifierions d'artistiques et non des arts simplement amoureux. C'est ce que confirme l'étymologie du mot geisha, composé de deux idéogrammes qui signifient littéralement « art » *(gei)* et « métier » *(sha)*, c'est-à-dire professionnel des arts ou artiste. Ce n'est pas un terme utilisé pour les beaux-arts, mais plutôt pour ce que nous appellerions les arts de la scène.

Le métier de geisha trouve son origine dans un contexte historique et social particulier : la période Edo ou Tokugawa (1615-1868), caractérisée par une série de circonstances. D'une part, l'isolement international du Japon, qui permet le développement d'une culture propre, authentique, dont les geishas sont une expression. D'autre part, l'inflexible gouvernement militaire du clan Tokugawa, qui établit un système social pyramidal rigide, au sommet duquel se trouvent les samouraïs ; au milieu, les paysans ; et, tout en bas, les marchands et les artisans qui vivent dans les centres urbains.

Sans mobilité sociale, les habitants aisés des villes créent leur propre échelle de valeurs, orientée vers le monde des distractions et des divertissements que l'argent peut offrir. Tant que les règles étaient respectées et que la politique restait à l'écart, les Tokugawa ne voyaient pas d'inconvénients à l'apparition de toutes sortes



THIERRY OLLIVIER / RMN-GRAND PALAIS

MUSEUM OF FINE ARTS, BOSTON / SCALA, FLORENCE



KAMEKICHI DE SODEGAURA, CÉLÈBRE GEISHA, PEINTE PAR UTAMARO. 1794. *MUSEUM OF FINE ARTS, BOSTON.*

DES COIFFURES ÉLABORÉES

L'un des styles de coiffure typiques d'une geisha est le *shimada*, qui consiste à relever les cheveux au sommet de la tête en formant un chignon avec une sorte de peigne appelé *kushi* [1] que l'on maintenait aussi avec des épingles décoratives appelées *kanzashi* [2]. Comme les motifs des kimonos, ces accessoires s'adaptaient par leurs matières et leurs motifs ornementaux aux différentes saisons de l'année. Les coiffures ont toujours été soumises à la mode, et leur structure a changé au fil du temps. En période de crise, on en est venu à limiter l'utilisation d'accessoires luxueux dans la chevelure.



▲ **LE RAFFINEMENT DES KIMONOS**
Les geishas portaient des kimonos faits de tissus luxueux. Leurs imprimés comprenaient des motifs stylisés tirés de la nature, qui variaient selon les saisons. Ci-dessus, kimono en soie, XIXe siècle. *Museum of Art, Philadelphie.*
BRIDGEMAN / ACI

d'établissements destinés aux divertissements populaires.

Edo avait été choisie comme capitale au début du XVIIe siècle, et très rapidement peuplée, mais au cours des premières décennies la population féminine était rare. À partir de 1617, on a réglementé les quartiers de plaisir, *yûkaku* en japonais, où le commerce charnel était une activité légale. Bien que rien n'empêche de voir les *yûkaku* comme un fléau social et une exploitation de la femme, il faut préciser que ces quartiers de plaisir n'étaient pas de simples maisons closes, mais aussi des lieux bohèmes fréquentés par des artistes et des écrivains, ainsi qu'une vitrine où l'on exhibait élégance et savoir-vivre.

Des nuits vouées aux plaisirs

Les établissements rivalisaient de bon goût et de mode, offrant une oasis de liberté face à la rigueur sociale de l'époque. La plupart des clients de ces établissements étaient mariés, mais à l'époque aucun homme doté d'une bonne situation sociale ou économique ne se mariait par amour. Les vertus de discrétion imposées aux épouses patientes et diligentes étaient très éloignées de l'ostentation d'esprit et de talents recherchée dans le monde du divertissement.



THE CHICAGO ART INSTITUTE / ALBUM

Les courtisanes de haut rang, désignées sous le nom d'*oiran*, étaient aussi admirées et célèbres que peuvent l'être aujourd'hui les actrices d'Hollywood, les chanteuses pop ou les mannequins. Leurs tarifs n'étaient à la portée que des clients les plus riches, qu'elles pouvaient par ailleurs refuser. Il y avait aussi des prostituées de diverses catégories, des assistantes et une foule de gens qui gagnaient leur vie lors de ces nuits vouées aux plaisirs. La nourriture, la boisson et les divertissements étaient essentiels dans ces soirées au cours desquelles travaillaient aussi des hommes. En fait, au XVIIe siècle, le terme de geisha s'appliquait à des musiciens, des chanteurs et des humoristes masculins, également connus sous les noms de *hôkan* et *taikomochi*, tandis qu'*onna geisha* (littéralement « femme artiste ») était

Les *yûkaku*, les quartiers de plaisir, étaient aussi une vitrine pour exhiber élégance et savoir-vivre.



RMN-GRAND PALAIS

LES *GETAS* (SANDALES TRADITIONNELLES) DES GEISHAS POSSÉDAIENT UNE SEMELLE HAUTE TYPIQUE. *MUSÉE DU QUAI BRANLY, PARIS.*



PROMENADE SOUS LES CERISIERS
Cette estampe montre la beauté des cerisiers en fleurs à Nakanocho, dans Yoshiwara, le quartier de plaisir de Tokyo. On y voit des gens de toutes sortes et de toutes conditions s'y promener. Milieu du XIXe siècle. *Art Institute, Chicago.*

le terme qui spécifiait que la personne engagée était une femme.

Les geishas sont devenues des figures d'une grande importance dans les quartiers de plaisir dès le milieu du XVIIIe siècle, lorsque leur élégance et leurs compétences ont commencé à rivaliser avec le prestige des inaccessibles *oiran*. Au début, les geishas accompagnaient les clients dans les restaurants et les maisons de thé. On les engageait pour animer les banquets dans les quartiers de plaisir et se divertir de chants, de danses, d'amusements, de devinettes, de jeux pleins d'esprit… La clientèle la plus fortunée prolongeait les séances de ces divertissements.

Naturellement, les geishas suscitaient aussi des passions, et les clients payaient

LES QUARTIERS DE PLAISIR, DE YOSHIWARA À GION

LE MONDE DES GEISHAS a évolué au cours de l'Histoire. Dans un premier temps, au début de la période Edo, le gouvernement réglemente les quartiers de plaisir dans les grandes villes. Le plus important était celui de Yoshiwara à Edo (Tokyo), la capitale du pays. À Yoshiwara, il y avait un grand nombre de maisons de thé qui offraient des banquets et toutes sortes de divertissements, les *oiran* étant les courtisanes de plus haut rang, aux tarifs les plus élevés. Les geishas étaient des artistes spécialisées dans le chant, la danse, la conversation spirituelle et les jeux qui animaient les soirées. À l'heure actuelle, le quartier de Gion, à Kyoto, est incontournable pour découvrir le monde des geishas, appelées là-bas *geiko*, dont l'art est considéré comme un héritage culturel, un symbole du Japon traditionnel et une attraction touristique.



▲ **UN *KAGAMI* POUR SE MIRER**
Ce type de miroir en métal muni d'un manche était posé sur un chevalet pliant, lui-même appuyé sur une commode à tiroirs destinée à ranger les produits de maquillage. Miroir laqué, XIXᵉ siècle. *Musée du Quai Branly, Paris.*
RMN-GRAND PALAIS

pour leurs charmes, mais en aucun cas cet aspect ne prenait le pas sur leur métier d'artiste ; la profession ne dépendait pas uniquement de la beauté physique et pouvait durer de nombreuses années. Les geishas entretenaient une clientèle régulière triée sur le volet ; faire appel à leurs services était compliqué : il s'agissait davantage d'une conquête que d'une simple opération monétaire. Certaines avaient aussi un client principal ou un mécène, appelé *danna*, auquel elles se réservaient normalement. La fin de la carrière d'une geisha pouvait être le mariage avec l'un de ces clients de premier plan, sans que l'origine de l'épouse n'entraîne une stigmatisation sociale.

Un long apprentissage

Pour atteindre le rang de geisha, il fallait suivre un long apprentissage, qui exigeait au moins de maîtriser la danse classique japonaise, dans laquelle les pieds se soulevaient à peine du sol et où l'on utilisait un éventail, et le chant, qu'accompagnaient divers instruments de musique, le plus populaire étant le *shamisen*, une sorte de luth à trois cordes qui marque les mélodies et a en outre un son très rythmique.

Les apprenties geishas étaient des fillettes qui suivaient des leçons sur ces arts en échange de leur travail de servantes dans les *okiya*, les maisons où vivaient les geishas. Dès leur puberté, elles accédaient au rang d'assistantes. Actuellement, la formation de geisha commence après la fin des études secondaires. Les noms qui désignent ces professionnelles varient selon les régions du Japon.

En Occident, nous sommes familiarisés avec les termes geisha et *maiko* (utilisé pour les apprenties), qui sont ceux employés dans la région de Tokyo ; c'est là qu'ont été réalisées les fameuses estampes *ukiyo-e* et que se trouvait le port de Yokohama, porte d'entrée des étrangers à partir de la seconde moitié du XIXᵉ siècle. Dans la région du Kansaï, c'est-à-dire à Kyoto et Osaka, les geishas sont appelées *geiko* et leurs apprenties, *hangyoku*, terme qui signifie « demi-bijou ».

Un patrimoine culturel immatériel

La geisha qui a terminé sa formation atteint une grande confiance en elle et une sophistication exquise dans chaque mot et geste, raison pour laquelle ses costumes et ornements s'adoucissent et se font plus discrets. Il n'est pas nécessaire de distraire l'attention par une enveloppe enivrante, car le goût japonais élégant, ou *iki*, se manifeste dans la simplicité, avec des couleurs brunes et grises. Au contraire, les *maiko* portent des kimonos aux couleurs et aux motifs plus voyants, ainsi que des manches longues. Et les épingles à cheveux qui ornent leurs coiffures sont bien plus brillantes et plus bigarrées que celles d'une geisha. Ce sont des recours dont une jeune femme a besoin jusqu'à ce qu'elle puisse atteindre le raffinement d'une geisha.

D'une certaine façon, les nouvelles générations préfèrent l'informatique aux anciennes traditions, et les geishas sont un patrimoine culturel immatériel en danger. Aujourd'hui, Kyoto est l'endroit où cet héritage est le mieux conservé. On estime que dans cette ville il y a environ 200 *geiko* et plus de 100 aspirantes. Une façon de se familiariser avec l'art séculaire des geishas est de se rendre dans le quartier de Gion et d'assister aux spectacles organisés dans l'auditorium du Gion Corner. ■

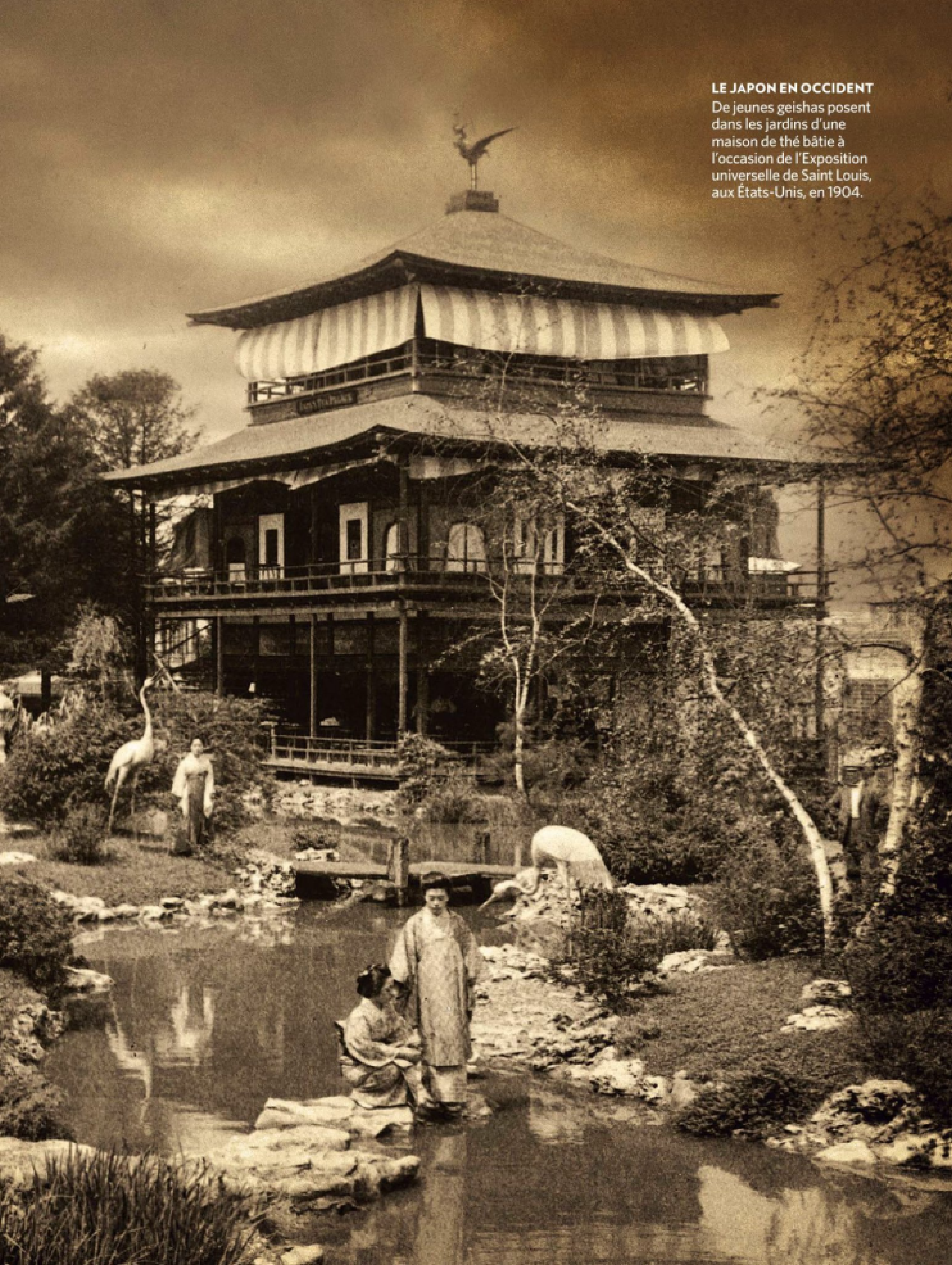
Pour en savoir plus

TEXTES
Geisha
A. Golden, Le Livre de poche, 2008.
Maiko. Journal d'une apprentie geisha
Koyoshi de Kyoto, Picquier Poche, 2018.

ESSAI
Les Geishas. Le monde des fleurs et des saules
R. Guillain, Arléa, 2022.

CINÉMA
Mémoires d'une geisha
R. Marshall, 2005.

GRANGER / AURIMAGES



LE JAPON EN OCCIDENT
De jeunes geishas posent dans les jardins d'une maison de thé bâtie à l'occasion de l'Exposition universelle de Saint Louis, aux États-Unis, en 1904.

SADA YACCO, LA STAR DES GEISHAS



GEISHA, DANSEUSE ET COMÉDIENNE, la Japonaise Sada Yacco a voyagé dans le monde entier avec la compagnie théâtrale de son mari, Otojiro Kawakami, également acteur. En 1900, à l'occasion de l'Exposition universelle de Paris, ils font halte dans la capitale française, où ils fascinent le public avec leur drames inspirés du Japon traditionnel. Yacco atteint rapidement la célébrité, dépassant de loin la popularité de son mari. Elle devient l'étoile de la compagnie et l'une des actrices les plus emblématiques de son temps.

SADA YACCO DANS LA PIÈCE *LA GEISHA ET LE CHEVALIER*. PHOTOGRAPHIE PUBLIÉE DANS LE JOURNAL *LE THÉÂTRE*, EN OCTOBRE 1900.



UNE DANSE EXOTIQUE

La renommée de Sada Yacco est telle que de nombreux artistes veulent l'immortaliser dans leurs œuvres. En 1902, Yacco et son mari visitent Barcelone, où ils sont peints par Ramon Casas. Rodin aussi veut faire une sculpture de l'actrice, mais elle refuse de poser pour lui. Cependant, elle accepte de le faire pour le jeune Picasso, qui, en 1901, réalise cette affiche de l'artiste exécutant la danse serpentine de Loïe Fuller.

AFFICHE DE SADA YACCO DANSANT, PAR PABLO PICASSO. 1901.

Où est passé le corps de la reine Hétephérès ?

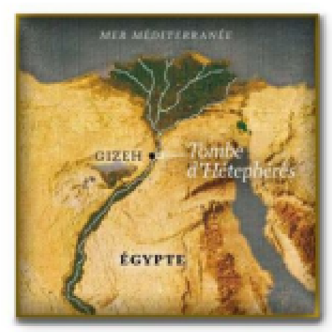
En 1925, l'archéologue américain George Reisner découvre au pied de la pyramide de Kheops la tombe intacte de la mère du roi.



MUSTAPHA ABU EL-HAMD / MUSEUM OF FINE ARTS, BOSTON

INTÉRIEUR de la tombe d'Hétephérès à Gizeh telle qu'elle a été découverte par George Reisner en 1926. Ci-dessous, à droite, détails du sarcophage avec les pièces de l'auvent posées par-dessus.

Au début du XXe siècle, les monuments égyptiens sont gravement menacés de disparition ou de dégradation, notamment à cause des chasseurs d'antiquités. Le plateau de Gizeh est l'une des zones les plus sensibles. Le but de ces chasseurs de trésors est de trouver des papyrus, des momies ou des sarcophages qu'ils pourraient vendre aux touristes et à des collectionneurs prêts à débourser des sommes astronomiques pour les acquérir. Si aucun artefact n'est trouvé, les fouilles archéologiques sont tout bonnement abandonnées. Il est donc primordial de prendre des mesures.



Gaston Maspero, directeur du service des Antiquités égyptiennes, évoquera plus tard sa frustration : « Il était révoltant de voir la vitesse avec laquelle tout était détruit et le peu d'attention portée à la conservation. » Afin de remédier à ce problème, Maspero invite des égyptologues du monde entier à travailler à Gizeh.

C'est ainsi qu'une équipe américaine dirigée par l'éminent archéologue George Reisner se rend sur place. Professeur d'égyptologie à Harvard et conservateur du département d'Antiquités égyptiennes du musée des Beaux-Arts de Boston, Reisner est un archéologue expérimenté, qui a développé sa propre méthodologie. Ses précédentes fouilles se sont centrées en ancienne Nubie (Soudan) et en Palestine. Disposant d'une grande capacité d'organisation, Reisner est un homme méthodique et le parfait candidat pour excaver, nettoyer et explorer une grande partie de la nécropole memphite.

Sous le mortier

Alors qu'il travaille depuis trois ans à Gizeh, Reisner fait l'une des trouvailles les plus importantes de sa carrière. En réalité, c'est au photographe de l'équipe que l'on doit cette découverte. Le 2 février 1925, lors de travaux de nettoyage et de fouilles dans la zone est de la pyramide de Kheops, il remarque que le trépied de son appareil photo est posé sur une couche blanche de mortier. Rien ne laisse

2 février 1925
Le photographe de l'expédition de Reisner à Gizeh pose son trépied sur une couche de mortier.

Février 1926
Les archéologues pénètrent dans une tombe intacte et commencent le nettoyage et l'inventaire.

14 avril 1926
L'un des objets découverts dans la tombe porte le nom de sa propriétaire : la reine Hétephérès.

3 mars 1927
Face au trépignement général, Reisner ouvre le sarcophage, mais la momie de la reine ne s'y trouve pas.

DESSIN DE LA CHAMBRE FUNÉRAIRE D'HÉTEPHÉRÈS ET DES OBJETS QUI Y SONT ENTREPOSÉS, RÉALISÉ PAR GEORGE REISNER.

ALAMY / ACI

deviner que dans cette zone pourrait se trouver un édifice sous-terrain et, pourtant, quelqu'un a appliqué ici du mortier.

Immédiatement, Reisner fait nettoyer la zone et retirer la couche de mortier. En dessous, il met au jour une structure rectangulaire composée de blocs en calcaire. Une fois qu'ils sont retirés, une ouverture apparaît avec 12 marches débouchant sur un puits. À environ 7,5 m se trouve une petite niche scellée avec une dalle en pierre où ont été déposés les vestiges d'un sacrifice composé de fragments de céramique, un crâne de bœuf, deux cruches de bière et les restes de trois pattes de bœuf enveloppées dans une natte. Deux éclats de basalte noir identiques à ceux du sol pavé du temple funéraire de la Grande Pyramide sont également découverts, ainsi qu'un sceau en terre cuite flanqué du nom de Kheops.

DANS LE TOMBEAU

REISNER décrit ainsi la chambre funéraire et son contenu : « En partie sur le sarcophage et en partie tombés au sol se trouvaient une vingtaine de poteaux et de poutres d'un auvent recouverts d'or. Sur le sarcophage étaient éparpillés de nombreux fragments d'or avec des incrustations en faïence et, sur le sol, une grande quantité de meubles recouverts d'or. »



ALAMY / ACI

Une sépulture très bien meublée

Dans la tombe de la mère du pharaon Kheops, les archéologues ont découvert un luxueux mobilier funéraire en bois incluant des fauteuils, des lits et un auvent démontable. Grâce à une restauration minutieuse, les pièces sont désormais exposées au Musée égyptien du Caire.

Reconstruction du second fauteuil en bois doré incrusté de faïence, avec des accoudoirs en forme de faucon posé sur une colonne papyriforme.

Auvent. Il est composé de 25 pièces différentes et a été découvert démonté. Les pièces dorées se trouvaient sur le sarcophage.



ALAMY / ACI

MUSEUM OF FINE ARTS, BOSTON / SCALA, FLORENCE

Coffre. Cette boîte en bois doré a pu contenir les rideaux en lin qui auraient recouvert l'auvent en son temps.


Fauteuil en bois plaqué de feuilles en or. Les accoudoirs sont composés de trois fleurs de papyrus liées et les pieds sont en forme de pattes de lion.
Lit. Il repose sur quatre pieds en bois doré, en forme de pattes de lion attachés au cadre avec des liens en cuir.
Repose-tête en or et en argent découvert dans une boîte en or.

ENSEMBLE DE BRACELETS
Ils sont élaborés en argent et ornés avec des motifs de papillons incrustés de cornaline, turquoise et lapis-lazuli. La boîte qui les contenaient a été reconstituée. *Musée égyptien. Le Caire.*

DEA / ALBUM

L'équipe dirigée par Reisner poursuit la fouille du puits. Le creusement de ce dernier est irrégulier et se rétrécit de plus en plus, ce qui complique la progression des archéologues. Après des semaines de travail laborieux, le puits — complètement comblé de gravats, de sable et de blocs de calcaire — atteint déjà 25,5 m de profondeur lorsqu'ils débouchent enfin sur la partie supérieure du toit d'une chambre. Les assistants de Reisner entreprennent de retirer un bloc en pierre qui entrave l'entrée, et là, à la lumière d'une bougie, ils discernent une chambre funéraire intacte, dépourvue de décoration murale mais avec un sarcophage en albâtre et un riche dépôt funéraire minutieusement entreposé. Très vite, grâce aux inscriptions découvertes, ils parviennent à identifier la tombe, qui appartient à Hétephérès Ire, reine d'Égypte de la IVe dynastie (vers 2550 av. J.-C.), épouse du pharaon Snefrou et mère de Kheops, le bâtisseur de la Grande Pyramide.

La chambre funéraire

Dans la tombe — un espace réduit de 5,20 sur 2,70 m — règne une chaleur suffocante. Nombre des objets sont dans un état de conservation déplorable. Au sol de la chambre funéraire se trouve une sorte de couche poussiéreuse grise de plus de 10 cm d'épaisseur résultant de la décomposition de restes organiques. Il y a de nombreux objets en bois — une chaise à porteur, un auvent, un lit, un repose-tête, des coffres, un fauteuil... —, mais la plupart sont tellement détériorés qu'il est quasi impossible de les restaurer. Néanmoins, le placage et les décorations en or et les pierres semi-précieuses sont conservées et gisent éparpillées au sol. Cela permet au responsable des restaurateurs du service des Antiquités, Hag Ahmed Youssef Moustafa, de restaurer et, dans certains cas, de reconstruire les éléments et objets perdus qui sont



APPLIQUE EN OR EN FORME DE FAUCON TROUVÉE DANS LA TOMBE. *MUSÉE ÉGYPTIEN, LE CAIRE.*
SCALA, FLORENCE



LES TOMBES DES REINES
Vue des petites tombes pyramidales appartenant aux reines, situées aux pieds de la pyramide de Kheops, dont celles de sa mère, Hétephérès.

ALAMY / ACI

aujourd'hui conservés au Musée égyptien du Caire.

Des vases en albâtre, en terre cuite et en pierre sont découverts à l'intérieur de la tombe, ainsi que des objets cosmétiques et des flacons de parfum. Des restes organiques décomposés d'un probable coffret sont également découverts, contenant 20 bracelets en argent ornés de papillons et incrustés de cornaline, turquoise et lapis-lazuli.

Un sarcophage vide

Il ne reste plus qu'à ouvrir le tombeau en albâtre d'Hétephérès. Reisner s'y emploie le 3 mars 1927, devant un parterre d'éminents visiteurs. Les leviers sont actionnés et, lentement, le couvercle se soulève et se met à glisser sur le côté. Ils sont sur le point de contempler la momie de 4 500 ans de celle qui fut une grande reine de l'Égypte ancienne. Ils s'approchent pour observer l'intérieur, et leurs visages ne peuvent cacher leur déception lorsqu'ils se rendent compte que le sarcophage est vide.

Leur dernier espoir est de révéler ce qui se trouve dans la niche scellée découverte dans le mur occidental de la chambre funéraire. Ils retirent les blocs et ils extraient un coffre cubique en albâtre composé de quatre compartiments. Dans chacun d'entre eux, un petit paquet enveloppé dans du lin. Lorsqu'ils les déballent et les analysent, ils se rendent compte qu'il s'agit de vases canopes qui auraient contenu les organes internes momifiés de la reine Hétephérès.

Reisner a mis au jour la tombe intacte, le dépôt funéraire et quatre paquets canopes de la mère de Kheops, mais la dépouille de la reine n'est pas à l'intérieur du sarcophage. Qu'a-t-il bien pu se passer ? Pour Reisner, son équipe a certainement mis au jour le lieu de réinhumation des restes de la sépulture pillée d'Hétephérès. Plusieurs autres théories ont été proposées par de nombreux et prestigieux égyptologues, mais aucune d'entre elles n'a pu être confirmée avec certitude. Ainsi, à l'heure actuelle, personne ne sait ce qui est réellement arrivé, et la tombe de la reine Hétephérès à Gizeh garde encore tous ses secrets. ■

IRENE CORDÓN I SOLÀ-SAGALÉS
DOCTEURE EN HISTOIRE ANTIQUE

Pour en savoir plus

L'Égypte restituée. Tome 3
S. Aufrère et J.-C. Golvin, Errance, 1997

La légende des croisés perdus du Caucase

En Géorgie, les curieuses traditions des Khevsours laissent penser que ce peuple descendrait de chevaliers arrivés au XIIe siècle.


DEUX KHEVSOURS posent avec leur cotte de mailles, leur bouclier et leur épée d'aspect médiéval sur cette photographie prise dans les années 1930.

GAMMA-KEYSTONE / GETTY IMAGES

En la lointaine année de 1842, le jeune ethnographe Arnold Zisserman arrive pour la première fois à Tbilissi, siège du gouvernement géorgien, en qualité d'officier d'une division de l'armée tsariste, à cause du conflit sanglant qui oppose la Russie aux tribus montagnardes du nord du Caucase. Nous ignorons s'il a volontairement choisi cette destination, mais il est certain qu'il a été impressionné.

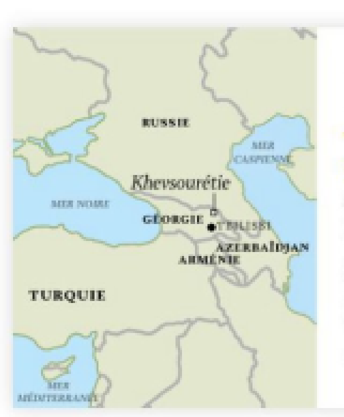
Il y a passé près d'un quart de siècle, voyageant inlassablement et prenant note des traditions de ses habitants indomptables ; une information très précieuse sur un monde qui, en peu de temps, allait changer à tout jamais. C'est pourquoi son livre *Vingt-Cinq Ans dans le Caucase (1842-1867)*, publié en russe, est une véritable mine de renseignements. L'un des chapitres les plus fascinants est celui sur la Khevsourétie, une région de vallées de montagne à l'extrême nord-est de la Géorgie. Un lieu au bout du monde, qui reste isolé près de huit mois de l'année en raison des fortes chutes de neige qui rendent les cols impraticables.

Zisserman y est resté un hiver entier, se consacrant à transcrire les coutumes de ses habitants, connus pendant des siècles comme d'habiles guerriers à l'esprit rebelle, ayant formé l'épine dorsale de l'armée des rois géorgiens, envers lesquels ils ont toujours été de fidèles serviteurs. Leur territoire est devenu un véritable bastion de la chrétienté face à la menace islamique représentée par les redoutables tribus tchétchènes.

Soldats naufragés

Analysant attentivement certains aspects de leur folklore (culture matérielle, pratiques sociales et religieuses), le spécialiste russe est arrivé à l'étonnante conclusion selon laquelle les Khevsours n'étaient rien d'autre que les derniers descendants des croisés arrivés en ce lieu plusieurs siècles auparavant.

Concernant leur arrivée, une tradition locale raconte que, lors de la première croisade (1096-1099), un groupe de chevaliers lorrains, sous les ordres de Godefroi de Bouillon, a fait naufrage sur les côtes de Turquie alors qu'il se dirigeait vers la Terre sainte. Isolés du gros de l'armée par l'ennemi musulman, ces hommes n'ont pas eu d'autre



ISOLÉS PAR LA NEIGE

BIEN QU'ELLE NE SE TROUVE qu'à 150 km à vol d'oiseau de la capitale, Tbilissi, la Khevsourétie reste isolée du reste de la Géorgie du mois d'octobre au mois de mai, en raison des chutes de neige qui bloquent les voies de communication. Une situation qui a facilité le maintien de traditions dont les origines se perdent dans les brumes de l'Histoire.



choix que de marcher vers l'intérieur des terres, atteignant finalement le Caucase. Ne pouvant revenir sur leurs pas, ils ont enlevé des femmes des villages voisins et se sont installés dans ces vallées impénétrables. Une décision que leurs descendants n'ont jamais remise en cause.

Cette légende mise à part, l'un des éléments qui a le plus surpris Zisserman est l'armure des Khevsours, peu ordinaire. Bien que les armes à feu fussent très répandues à l'époque, ces hommes continuaient à porter de lourdes cottes de mailles qui les couvraient de la tête aux pieds, de longues épées à double tranchant avec poignée en croix et des boucliers ronds portant les initiales (A.M.D.) de la devise des croisés, *Ave Mater Dei*.

L'explorateur américain Richard Halliburton, qui a visité la région à plusieurs reprises à partir de 1915, a

DE TRÈS ANCIENS RITES

LES KHEVSOURS conservaient encore, au début du XXe siècle, d'anciennes croyances animistes et vénéraient des divinités qui régissaient les cycles de la Nature. Aujourd'hui, on peut toujours trouver des lieux sacrés (petits temples de pierre avec une cavité centrale), auxquels la population continue d'apporter des offrandes. Mais au contraire des populations daghestanaises et tchétchènes parmi lesquelles l'islam s'est répandu, les Khevsours se sont convertis au christianisme.

CHEVALIER KHEVSOUR. GRAVURE TIRÉE DE *L'HISTOIRE DES COSTUMES*. 1875.

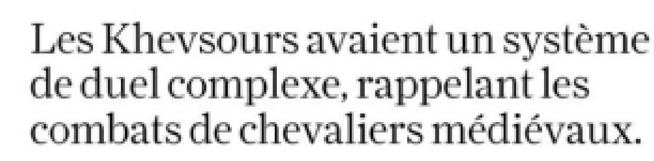
CHATILI, l'ancienne capitale des Khevsours, compte environ 150 maisons. Pour des raisons défensives, seuls les étages supérieurs possèdent des fenêtres.

SIRIO CARNEVALINO / ALAMY / ACI

également été fasciné par la relation particulière des Khevsours avec leur panoplie, une tradition vieille de plusieurs siècles et qui n'avait aucune autre raison d'être. Halliburton rappelle que la cotte de mailles « se compose de près de 20 000 anneaux de fer et se porte comme une sorte de camisole. Elle a des manches courtes, mais les gants de maille couvrent les avant-bras. Cette armure est accompagnée d'un heaume de mailles métalliques avec un trou pour le visage. Quiconque a pu l'étudier attentivement, rappelle l'auteur, n'hésite pas à la dater du XII[e] siècle. La facture, par ailleurs, semble française.

Un autre élément curieux de la société khevsoure lié à une éventuelle tradition européenne était le système complexe de duels. L'écrivain Gordon Cooper expliquait au milieu du XX[e] siècle comment ils se déroulaient : « Vêtus d'une armure, les duellistes se plaçaient l'un en face de l'autre. Au signal convenu, ils se jetaient l'un sur l'autre, donnant des coups d'épée et essayant de se blesser, parant les coups et tournant comme deux coqs de combat. Les lames des épées se heurtaient, glissaient sur les armures et s'écrasaient contre les boucliers de cuir, qui servaient plus à dévier les coups qu'à les amortir. »

Les femmes n'étaient normalement pas admises à ces spectacles, mais il est surprenant d'apprendre qu'elles seules, et plus particulièrement une jeune fille, avaient la responsabilité d'y mettre fin en jetant un mouchoir sur l'aire de combat.


Les Khevsours avaient un système de duel complexe, rappelant les combats de chevaliers médiévaux.

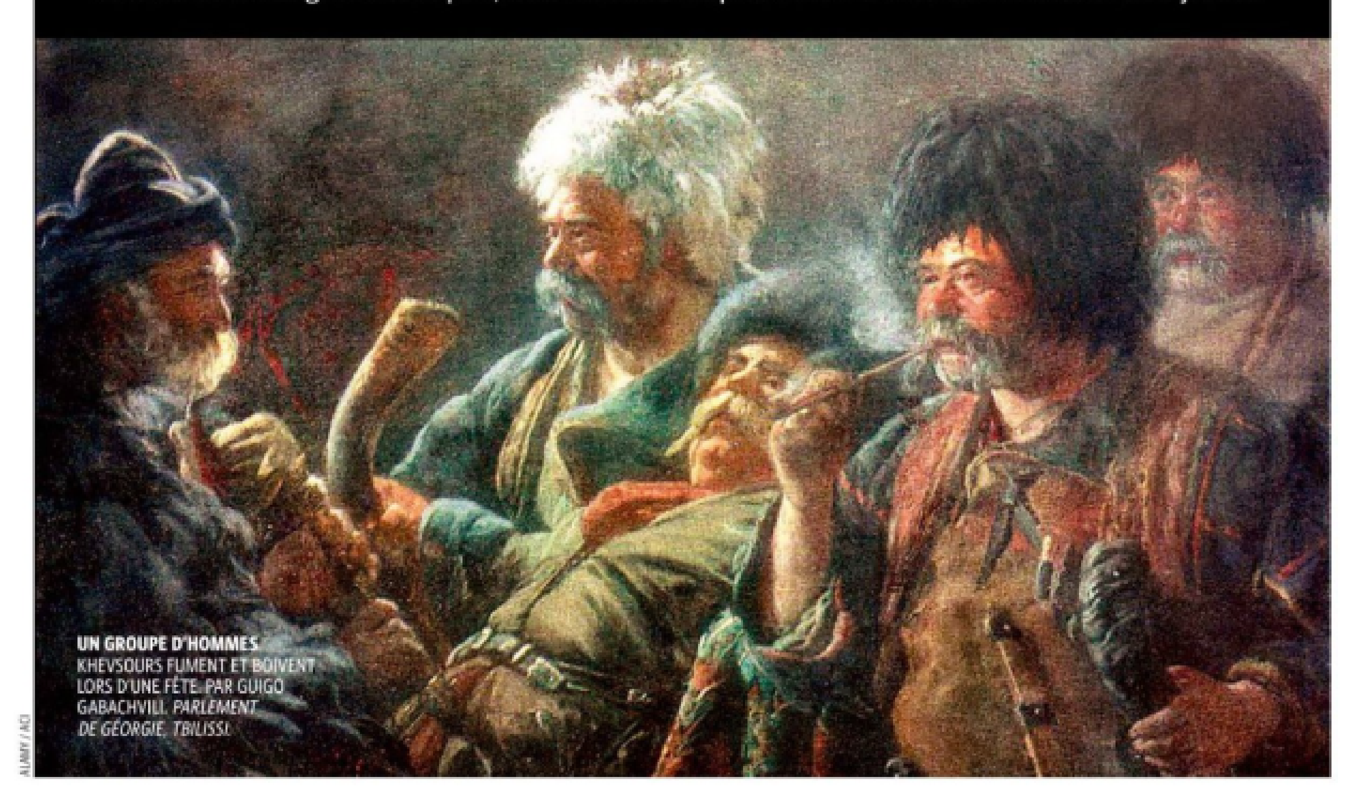


FEMME KHEVSOURE. PANNEAU EN CUIVRE DE G. GABACHVILI (REPRODUCTION). 1922.

SPUTNIK / ALBUM

Une juridiction qui leur est propre

LES KHEVSOURS étaient des guerriers qui s'enorgueillissaient de leur courage, de leur loyauté et, surtout, de leur liberté. Tout en étant fidèles aux rois de Géorgie, ils pouvaient en effet choisir leurs chefs, appelés *khevisberi*. Un conseil spécial d'anciens, également élu, décidait du bien commun et avait le dernier mot concernant les déclarations de guerre et de paix, les ambassades auprès de l'ennemi et l'administration de la justice.



UN GROUPE D'HOMMES KHEVSOURS FUMENT ET BOIVENT LORS D'UNE FÊTE, PAR GUIGO GABACHVILI. *PARLEMENT DE GÉORGIE, TBILISSI.*

ALAMY / ACI

Est-il vraiment possible que les origines de ce peuple belliqueux remontent à l'arrivée des croisés, entre les XIe et XIIe siècles ? Selon les historiens modernes, l'hypothèse, bien que fascinante, est infondée. Les origines des Khevsours seraient bien plus anciennes, puisque les Grecs et les Romains parlent déjà de leur présence. De plus, leurs vallées, appelées Pkhovie et Pchavi, sont mentionnées dans un célèbre manuscrit du VIIe siècle faisant référence aux premières tentatives d'évangélisation qui avaient eu lieu 300 ans plus tôt, lorsque la Géorgie, avec la conversion du roi Mirian III, avait décidé d'embrasser la foi chrétienne.

Une autre hypothèse

Mais ces constatations n'ont pas encore permis d'expliquer clairement les nombreuses et surprenantes anomalies qui différencient ces gens des peuples voisins. Aux caractéristiques insolites de leur armement, il convient d'ajouter que dans leur langue apparaissent au moins huit mots qui renvoient au vieil allemand.

C'est pourquoi certains ethnographes géorgiens des années 1930, comme Sergi Makalatia et Giorgi Tedoradze, ont émis l'hypothèse qu'au XIIe siècle des soldats d'origine occidentale, volontairement ou à la demande expresse des monarques géorgiens, auraient décidé de s'installer dans cette région, où ils ont créé des postes militaires pour aider les populations géorgiennes préexistantes déjà christianisées.

Très vite, ces croisés auraient perdu une partie de leurs particularités et acquis les us et coutumes locaux. Mais, d'un autre côté, ils ont su maintenir certaines traditions, qu'ils ont peut-être transmises aux habitants locaux : les règles militaires, les armes, quelques mots de leurs dialectes d'origine et certaines coutumes religieuses. À l'appui de cette thèse, il faut souligner que dans certains documents médiévaux sont mentionnés à plusieurs reprises des groupes ou contingents de soldats « occidentaux » qui se trouvaient dans les rangs de l'armée géorgienne : à la bataille de Didgori (1121), par exemple, dans laquelle l'armée du roi David IV a vaincu les Seldjoukides, entre 100 et 200 chevaliers francs figurent dans ses rangs. ■

ANTONIO RATTI
HISTORIEN

MOYEN ÂGE

Baltes et Vikings, les païens ont la vie dure

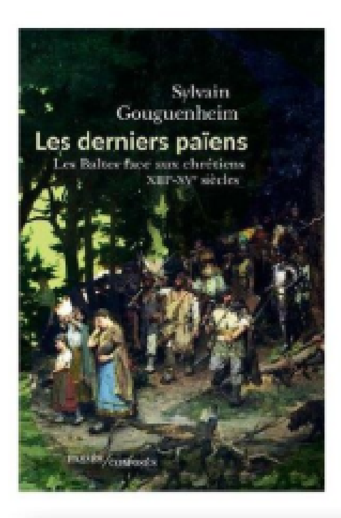
Dans les royaumes de la Baltique comme du Danemark, les populations ont adopté tardivement le christianisme. Un basculement qui doit beaucoup aux choix politiques de leurs souverains.

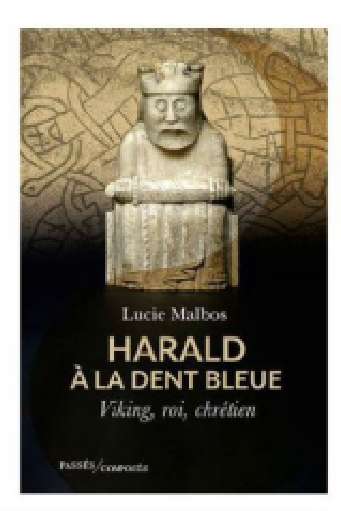
En abordant l'histoire des pays baltes, en remontant à leurs origines, Sylvain Gouguenheim ouvre un champ historiographique quasiment vierge en France. Ce qui peut s'expliquer par la pluralité des sources, transcrites en latin, en allemand, en russe et dans les langues baltes. Mais tout de même ! Ne rien dire d'essentiel sur le grand duché de Lituanie, le plus vaste des États européens à son apogée au XVe siècle, s'étirant de la Baltique à la mer Noire, « capable de s'imposer dans le "grand jeu" entre le monde russe, la Pologne, l'ordre Teutonique et Rome » est pour le moins navrant.

Christianisme mitigé

Aux origines, des peuples : Prusses, Lettons, Lituaniens et d'autres encore, procédant d'une longue migration. Avec un fond langagier commun, l'indo-européen. Des peuples sans écriture, aux croyances ramenées au seul qualificatif, réducteur, de « païennes ». Les chroniques, multiples, les recueillent et les déforment. L'auteur en dresse un inventaire critique. La linguistique et l'archéologie viennent à la rescousse pour retrouver des croyances qui vénèrent les forces naturelles, le feu, l'eau, les arbres, le tonnerre, les pierres. Les Lettons ont pour eux des « Mères » polymorphes.

Tout cet enracinement spirituel est mis à mal par un ordre conquérant et colonisateur, les chevaliers Teutoniques... Durant trois siècles, les dynastes lituaniens, païens mais qui ont reçu le dieu des chrétiens dans leur panthéon, jouent de la force et de l'ambiguïté, avec succès. La conversion se fait au nom de la politique, lorsque Jagellon, voulant régner sur la Pologne, se fait baptiser et devient Ladislas Jagellon en 1386. Mais les poches de résistance à l'évangélisation vont perdurer jusqu'au XVIIIe siècle. Novateur, pédagogique, cet essai apporte une contribution essentielle à la relation frictionnelle entre le christianisme et cette part des croyances antérieures des Européens.





LES DERNIERS PAÏENS. LES BALTES FACE AUX CHRÉTIENS. XIIIE-XVIIIE SIÈCLE
Sylvain Gouguenheim
Passés composés, 2022, 433 p., 24 €

HARALD À LA DENT BLEUE. VIKING, ROI, CHRÉTIEN
Lucie Malbos
Passés composés, 2022, 283 p., 22 €

Au Danemark, le passage des cultes ancestraux au christianisme obéit aussi à des contingences politiques. C'est la volonté du roi Harald, dit « à la dent bleue » (des dents gâtées par un goût immodéré pour les myrtilles, selon la légende), qui l'impose. Inféodé au roi de Germanie, Henri l'Oiseleur, il se convertit vers 963-965. Il en profite pour étendre son emprise sur tout le Danemark, la Scanie et le sud de la Norvège.

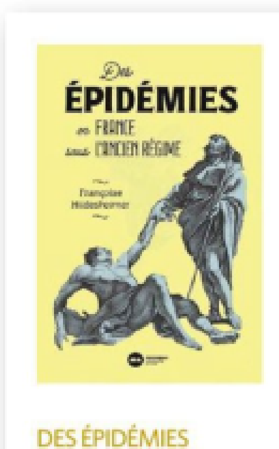
Runes christiques

La grande pierre de Jelling fait l'étalage en écriture runique de ses victoires et du triomphe du Christ. D'une époque difficilement accessible, pour laquelle l'archéologie est primordiale, Lucie Malbos tire une description très riche du monde scandinave au Xe siècle. Une synthèse de qualité sur un « personnage à mi-chemin entre histoire et légende ». Et en pleine lumière aussi, depuis qu'en 1996 un ingénieur, féru de sagas, propose d'appeler « Bluetooth » le système de liaison radio à courte portée qu'il met au point. Qui a dit que l'Histoire n'est pas cyclique ?

JEAN-JOËL BRÉGEON

ÉPOQUE MODERNE

Les tribulations des virus



DES ÉPIDÉMIES EN FRANCE SOUS L'ANCIEN RÉGIME.

Françoise Hildesheimer

Nouveau Monde, 2021, 208 p., 17,90 €

Avant que Pasteur ne mette fin à la théorie de la génération spontanée avec sa théorie des germes (1878) et avant l'identification des agents infectieux bactériens grâce à l'invention du microscope électronique, nombre d'épidémies firent des ravages en France. Celle de la peste à Marseille en 1720 fut considérée comme le dernier avatar de la Peste noire (1347-1351), deuxième des trois épidémies mondiales de peste (la première, dite « de Justinien », dura du VIe au VIIIe siècle ; la troisième, de 1880 à 1920).

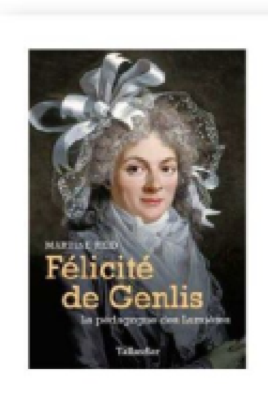
La peste de Marseille dura du 20 juin 1720 au 28 mai 1721. Très documentée, elle est au cœur du livre de Françoise Hildesheimer, conservatrice générale honoraire du Patrimoine, qui dénonce au passage la distinction, artificielle selon elle, entre épidémie et pandémie (la version mondialisée de l'épidémie). Elle fait de cette épidémie, dont l'origine est un navire venu d'Orient — comme la peste de Justinien et la Peste noire —, le moment de « radicale mutation [...] d'un régime des épidémies dominé par la croyance à un régime gouverné par la science ».

L'autrice explicite par ailleurs la concurrence sanitaire de toujours entre Marseille et Paris ; elle montre l'articulation entre l'échec de la stratégie du confinement, moyen de lutte ordinaire (outre la quarantaine, l'édification de murs, la recherche de remèdes et... de boucs émissaires), et la prise de contrôle progressive par l'État (Paris et la monarchie absolue). On constate donc que l'un des atouts majeurs, et concertés, de ce livre riche est son dialogue, oblique, avec l'actualité. ■

J.-J. B.

XVIIIe-XIXe SIÈCLE

Une éducatrice hors pair



FÉLICITÉ DE GENLIS. LA PÉDAGOGUE DES LUMIÈRES

Martine Reid

Tallandier, 2022, 288 p., 21 €

Félicité du Crest, comtesse de Genlis, vécut 84 ans (1746-1830), le temps de voir passer cinq rois, une république et un empire. Bourguignonne, de vieille noblesse, elle reçut une éducation soignée et montra d'emblée une vivacité d'esprit, un talent qui s'alliaient à sa beauté.

Attachée à la Maison d'Orléans, elle devint la maîtresse du duc de Chartres, futur Philippe Égalité. Elle eut la charge de « gouverneur » de ses enfants, notamment de Louis-Philippe, proclamé roi des Français en 1830, peu avant la mort de la comtesse. La Révolution lui coûta son mari et son amant, guillotinés. Elle vécut, dans l'émigration, de sa plume et de ses relations. Napoléon la laissa rentrer en France. Il voyait en elle une rivale de Germaine de Staël, qu'il détestait. Il se trompait.

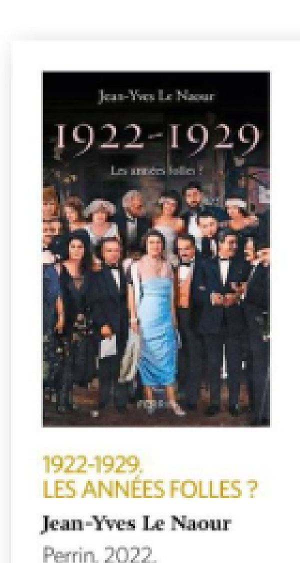
En fait, Félicité de Genlis était une touche-à-tout qui prit le temps d'écrire plus de 140 ouvrages : du théâtre, des romans, des biographies, des essais, des manuels, des traités pédagogiques, des souvenirs et, pour finir, ses Mémoires. Elle « retouchait » des classiques, comme *Le Siècle de Louis XIV* de Voltaire ou *Émile* de Rousseau. Elle prêta aussi sa plume à une héroïne vendéenne, la marquise de Bonchamps.

Femme de lettres qui vivait de cette occupation, elle s'attira de nombreux sarcasmes, mais vendit bien. La croire féministe, émancipatrice est excessif. Mais sa sociabilité, ses multiples talents en font une femme d'exception. Martine Reid, sa biographe, est de ce fait très convaincante, et cela grâce à une érudition sans failles. ■

J.-J. B.

XXᴱ SIÈCLE

Les années tristes



1922-1929.
LES ANNÉES FOLLES ?

Jean-Yves Le Naour

Perrin, 2022,
450 p., 25 €

Le mérite d'une couverture et d'un titre est de donner d'emblée l'esprit, la finalité d'un essai. Un cénacle mondain pour illustrer les « Années folles », mais aussi ce point d'interrogation : le furent-elles vraiment ?

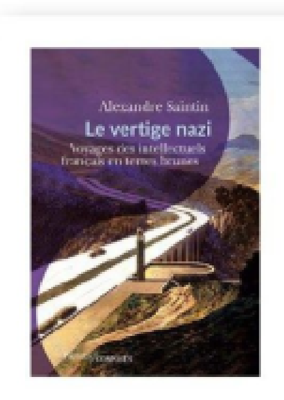
La décennie qui suit le premier conflit mondial est pour la France un temps de deuil (1,4 million de morts), de reconstruction et, presque au forceps, de retour à la vie. Il en fut de même pour les Britanniques — les *Happy Twenties* — et pour les Allemands — les *Goldene Zwanziger*. Autant de chrononymes ou, pour le dire plus simplement, d'étiquettes qui faussent l'analyse. Jean-Yves Le Naour s'inscrit dans le sillage de Dominique Kalifa, pourfendeur de ces appellations contrôlées (*Les Noms d'époque*, 2020). Il s'attaque d'abord à l'immédiate après-guerre, qui exhume les combattants, les glorifie, et qui reconstruit son économie, avec, au centre, une véritable « hantise du déclin ».

Puis vient la recherche d'une *« pax gallica »* qui s'obstine à faire payer l'Allemagne tout en lui proposant de participer à un équilibre qui écarte tout risque d'un nouvel affrontement. L'occupation de la Ruhr, en 1923, est comme une impasse. De 1924 aux premières retombées du krach de Wall Street en 1929, il y a une stabilisation car, en Europe, l'économie tourne à plein : c'est le « temps de l'espérance », celui d'Aristide Briand et de Gustav Stresemann. Une Europe libérée de ses démons qui ne se fera pas. La France est seule, il ne lui reste plus qu'à bétonner sa frontière, avec l'aide de Maginot. Ce livre d'une érudition forte, mais aussi alerte, nous parle d'un chagrin inextinguible.

J.-J. B.

XXᴱ SIÈCLE

Ils ont cédé aux sirènes nazies



LE VERTIGE NAZI.
VOYAGES DES INTELLECTUELS FRANÇAIS DANS L'ALLEMAGNE NATIONALE-SOCIALISTE

Alexandre Saintin

Passés composés, 2022,
320 p., 23 €

Le sous-titre du livre d'Alexandre Saintin dit assez son propos et son dessein : *Voyages des intellectuels français dans l'Allemagne nationale-socialiste*. Pour illustrer la période telle qu'il la figure — et en restituer le gris insoluble —, deux mots pourraient nous guider. Celui de Drieu La Rochelle, dans *Gilles* : « Vivre, c'est, d'abord, se compromettre » ; et celui d'André Beucler, immortel auteur de *Gueule d'amour*, dans la *Ville anonyme* : « Toute vie profonde a une façon incompréhensible de toucher au réel que l'explication défigure. » Tant parfois, même chez Saintin, « l'explication » fait défaut lorsqu'il s'agit de rendre compte de la course à l'abîme de certains des intellectuels évoqués.

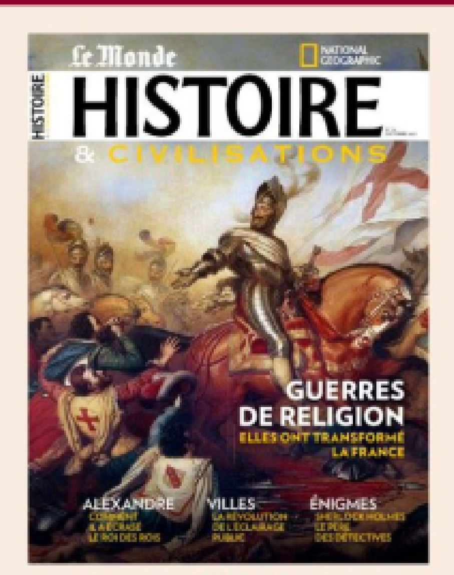
Nous citons Drieu La Rochelle et Beucler, auteurs pour la *Nouvelle Revue française* et engagés aux antipodes l'un de l'autre, pour donner une mesure de la « pétaudière » (comme disait l'historien Berl) qu'a représentée cette période : l'action du Comité France-Allemagne (véritable machine de propagande), les voyages organisés par la *Propaganda Staffel* de Paris commandée par le lieutenant Heller (responsable en outre de la « politique littéraire »). Les photos sont connues, les acteurs fameux (Brasillach, Drieu La Rochelle, Fernandez, Jouhandeau…).

Ce qui distingue ce livre, ce sont les marges où l'auteur puise parfois : lorsqu'il évoque les années 1930 de Gandillac, Maritain, Blanchot, Bataille, Romains, Guérin, Châteaubriant. Plutôt que réviser une histoire connue, on en mesure, toujours, encore, effaré, la complexité tragique.

FRANÇOIS KASBI

Complétez votre collection 

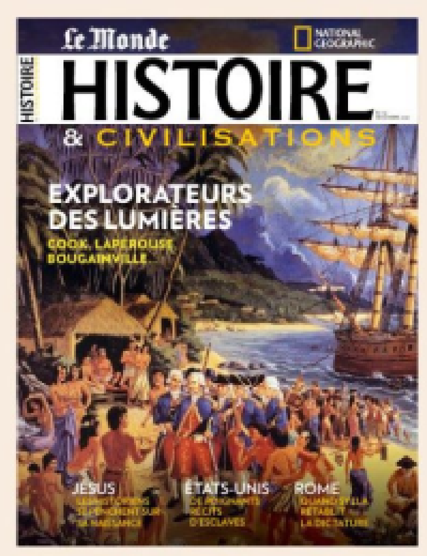
Votre magazine vous propose de découvrir ou redécouvrir six anciens numéros



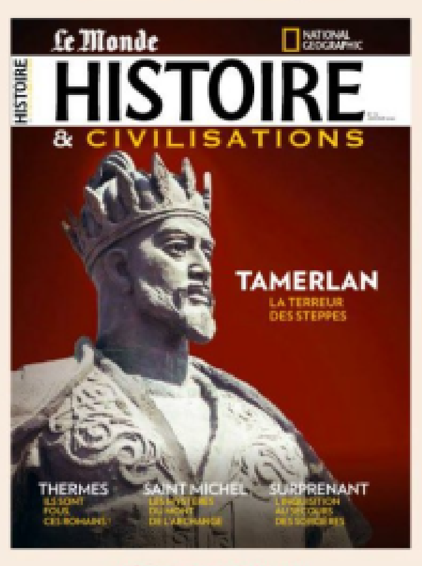
N°76 – GUERRES DE RELIGION
Elles ont transformé la France
Alexandre – Villes – Énigmes



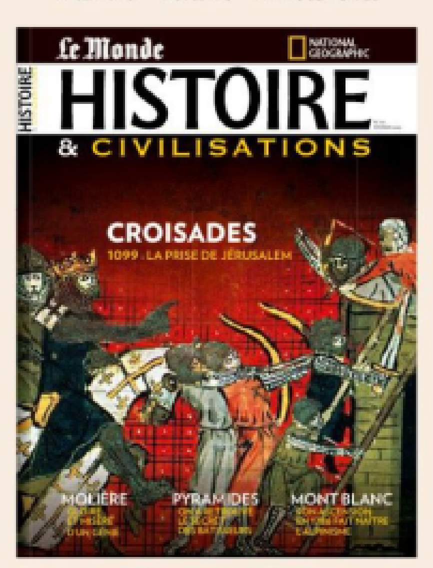
N°77 – LES GÉNIES DE FLORENCE
De Dante à Machiavel
Altamira – Voltaire – Années folles



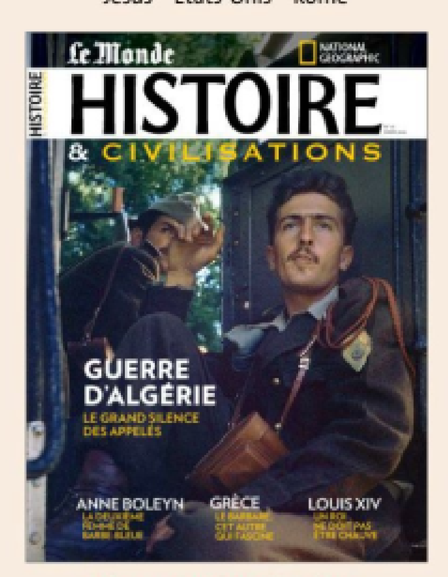
N°78 – EXPLORATEURS DES LUMIÈRES
Cook, Lapérouse, Bougainville...
Jésus – États-Unis – Rome



N°79 – TAMERLAN
La terreur des steppes
Thermes – Saint Michel – Surprenant



N°80 – CROISADES
1099 : la prise de Jérusalem
Molière – Pyramides – Mont Blanc



N°81 – GUERRE D'ALGÉRIE
Le grand silence des appelés
Anne Boleyn – Grèce – Louis XIV

Format d'un numéro : 20,6 x 27,2 cm – 98 pages – 6,90 €

A commander aussi sur **abo.histoire-et-civilisations.com** rubrique **anciens numéros**

BON DE COMMANDE

Je commande	Réf.	Prix	Qté	Total
N° 76 - Octobre 2021	09.0076	6,90 €	....	.... €
N° 77 - Novembre 2021	09.0077	6,90 €	....	.... €
N° 78 - Décembre 2021	09.0078	6,90 €	....	.... €
N° 79 - Janvier 2022	09.0079	6,90 €	....	.... €
N° 80 - Février 2022	09.0080	6,90 €	....	.... €
N° 81 - Mars 2022	09.0081	6,90 €	....	.... €
Participation aux frais d'envoi				3 €
Total de la commande				.... €

Merci de nous retourner votre règlement par chèque à l'ordre de Histoire & Civilisations à : Histoire & Civilisations/VPC TSA 81305 - 75212 PARIS CEDEX 13 - Tél. **01 48 88 51 05**

❑ M. ❑ Mme Nom ....

Prénom ....

Adresse ....

Code postal |_|_|_|_|_| Ville ....

Tél |_|_|_|_|_|_|_|_|_|_| **92E25**

E-mail .... @ ....

Je souhaite être informé(e) : ❑ des offres d'*Histoire & Civilisations* ❑ des offres de ses partenaires

Offre valable dans la limite des stocks disponibles jusqu'au 31/08/2022 pour la France métropolitaine.
Délai de livraison : de 1 à 2 semaines.

ANTIQUITÉ - ÉPOQUE CONTEMPORAINE

Un yoga peut en cacher un autre

Le musée Guimet revient sur les origines d'une pratique où la religion se mêle à la maîtrise du corps et de l'esprit. Un renoncement ascétique éloigné du « yoga mondialisé » de notre époque.

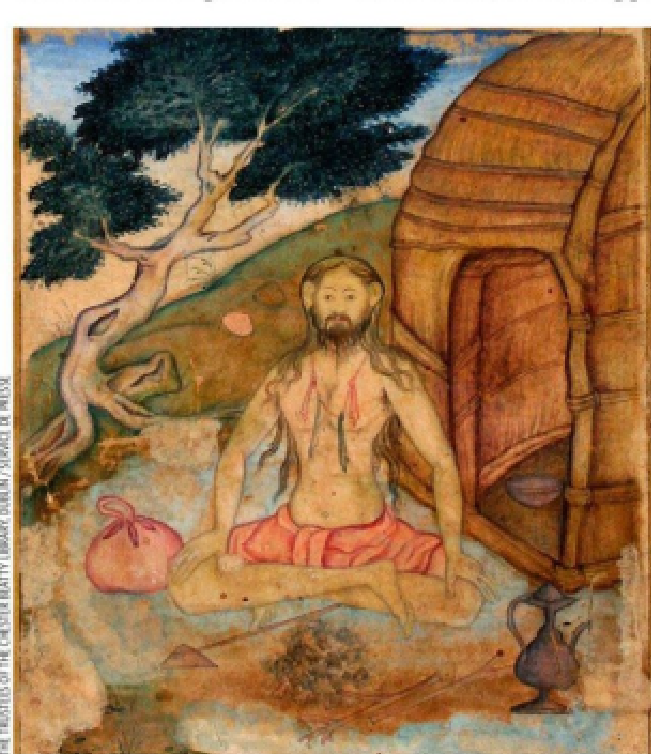
Yoga : le mot occupe l'air du temps occidental ! Mais le musée Guimet, qui feint d'y consacrer une exposition, ajoute en sous-titre : « Ascètes, yogis, soufis ». À travers 70 œuvres — des miniatures indiennes, des sculptures de bois ou de bronze remontant parfois au Xe siècle… —, l'exposition place en effet au centre de son propos la figure de l'ascète indien. Des gouaches de l'école moghole datant du XVIIe siècle témoignent de la pratique de ces personnages qui ont choisi de renoncer au monde. Une vitrine entière est d'ailleurs consacrée à des portraits, tandis que de nombreuses peintures montrent que la visite à l'ascète constitue un thème en soi.

Quatre étapes de la vie (l'école, la famille, le voyage en forêt et le renoncement) provoquent une tension entre l'attachement aux proches et le renoncement de la société. Elle est incarnée par le dieu Shiva, dont la puissance vient de sa force de concentration, mais qui est également le modèle absolu de l'époux et du père de famille. Le brahmanisme joue de cette tension entre vie mondaine et renoncement, une tendance fondamentale de la société indienne, et développe une discipline mentale et corporelle, le yoga, comme moyen de progresser sur la voie de la délivrance.

Effort violent

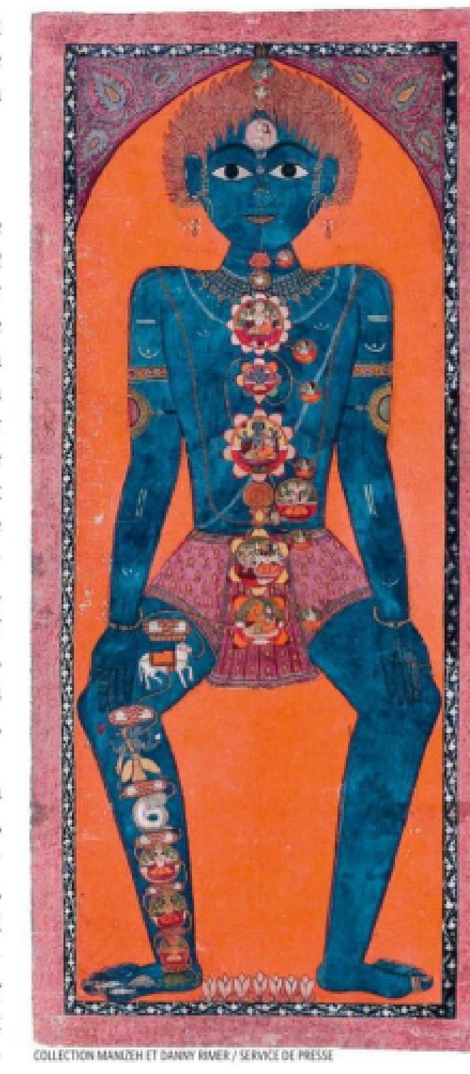
Au cours du IIe millénaire de notre ère, le terme *hatha* est utilisé pour désigner un effort violent. L'adepte du *hatha-yoga* se forge un esprit inflexible dans un corps délié pour se libérer des conditionnements de l'existence : il s'expose aux intempéries, pratique le jeûne et effectue des exercices posturaux difficiles. Le thème est illustré par de nombreuses œuvres, comme cette gouache du Pendjab, *Corps subtil du yogi*, datée de 1800.

« Rien à voir avec le yoga mondialisé d'aujourd'hui », précise l'un des deux commissaires de l'exposition, Vincent Lefèvre, pour qui la pièce maîtresse du parcours est le manuscrit *Bahr al-Hayat (L'Océan de vie)*. Cet ouvrage, conservé à la Chester Beatty Library de Dublin, contient les plus anciennes représentations connues des asanas (postures de yoga). Il fut réalisé de 1600 à 1604 pour un empereur musulman qui portait un certain intérêt aux pratiques de l'hindouisme.



THE TRUSTEES OF THE CHESTER BEATTY LIBRARY, DUBLIN / SERVICE DE PRESSE

◄ **YOGI PRATIQUANT LE BRASSAGE ABDOMINAL.** ILLUSTRATION ATTRIBUÉE À GOVARDHAN POUR UN MANUSCRIT DU *BAHR AL-HAYAT*. ÉCOLE MOGHOLE, ALLAHABAD (INDE), VERS 1600-1604.



COLLECTION MANIZEH ET DANNY RIMER / SERVICE DE PRESSE

▲ ***CORPS SUBTIL DU YOGI.*** GOUACHE SUR PAPIER. PENDJAB, VERS 1800.

Yoga. Ascètes, yogis, soufis
LIEU Musée Guimet, 75016 Paris
WEB www.guimet.fr
DATE Jusqu'au 2 mai

Pour en savoir plus

Yoga. L'encyclopédie
Ysé Tardan-Masquelier (dir.), Albin Michel, 2021.



LE SITE DU MACHU PICCHU, symbole de la civilisation inca, est perché à 2 430 m au cœur des Andes péruviennes.

PIXABAY

L'Empire inca, avaleur de cultures

En assimilant les cultures préhispaniques, l'Empire inca a étendu son influence sur l'immense territoire andin. Même disparu, son héritage a survécu dans les sociétés actuelles.

Perchée sur les hautes montagnes péruviennes, s'immisçant avec hardiesse et habileté dans une nature sans limite, la cité du Machu Picchu fut découverte le 24 juillet 1911 par l'explorateur américain Hiram Bingham. Sitôt publiées par le *National Geographic*, les premières images du site ont fait le tour du monde. Un joyau de la civilisation inca surgissait de l'oubli, ouvrant soudain de nouveaux champs de recherche à la connaissance des cultures préhispaniques.

Soumission et assimilation

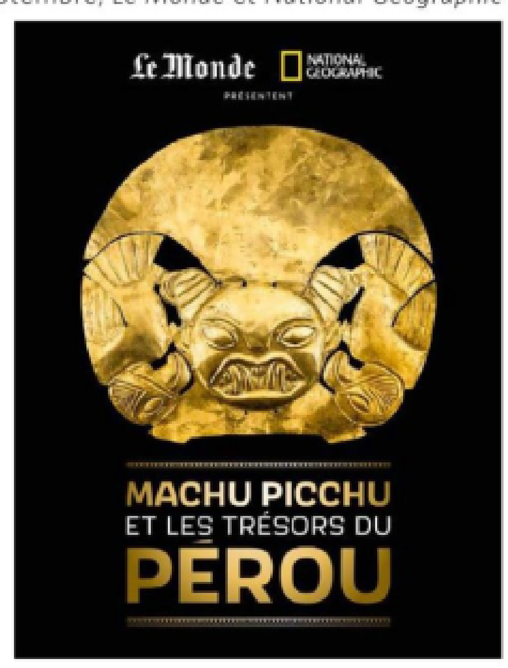
Trois siècles et demi ont suffi aux Incas pour marquer de leur empreinte le paysage andin, ses cultures et ses peuples. « Leur expansion au XIVe siècle a profité d'une période de morcellement des Andes centrales », explique Nicolas Goepfert, archéologue spécialiste des sociétés préincaïques de la côte nord du Pérou. « Mais la soumission militaire n'a pas été leur seul instrument de conquête. Les Incas ont assimilé les cultures qui les ont précédés, scellé des alliances, mis en place des dirigeants locaux. Bien que les textes manquent, il est probable qu'ils se soient alliés, par exemple en Équateur et dans le nord de l'actuelle Colombie, à

la confédération de marchands et marins de Manteño-Huancavilca. On sait également que l'empire a absorbé la culture chimu — royaume nord-péruvien constitué à partir de 850-900 — et déplacé sa population en mettant à profit son art et ses techniques dans la production d'orfèvrerie et de métallurgie », souligne le chercheur.

Ainsi, entretenant une diversité et une continuité culturelle, les Incas établissent de nouvelles élites sans décimer les populations. Ils favorisent de la sorte un syncrétisme culturel et cultuel, tout en unifiant leur territoire, comme l'ont fait, à leur mesure, les Romains. Comme eux, les Incas agrègent mythes et croyances, reprenant notamment pour leur compte les principes dualistiques de cultures andines antérieures — l'union d'opposés tels l'or et l'argent, le haut et le bas, la Lune et le Soleil. De même, figures mythologiques et dieux fondateurs issus de différentes communautés se rapprochent et se fondent dans la culture inca. Ai apaec (dieu des Mochica, peuple qui précède de huit siècles le règne inca), Naymlap (divinité des marins et commerçants lambayeque) et Viracocha (dieu créateur des Incas) offrent ainsi certaines similitudes. De même, l'imprégnation des mythes andins jette un parallèle avec l'évolution de la mythologie greco-romaine. « C'est une succession d'histoires qui produisent les cultures andines », note Nicolas Goepfert.

SUR LA PISTE DES INCAS

À LA FAVEUR DE L'EXPOSITION « Machu Picchu et les trésors du Pérou » présentée à la Cité de l'architecture et du patrimoine du 16 avril au 4 septembre, *Le Monde* et *National Geographic* explorent la cité et la civilisation incas. L'écrivain Mario Vargas Llosa, entouré des plus éminents spécialistes, archéologues, muséographes, universitaires et chercheurs, en révèle les merveilles artistiques et les toutes dernières découvertes, livrant les clés de compréhension du monde andin d'hier et d'aujourd'hui. **C. A.**



Des traditions conservées

Si, à l'instar des Romains, les Incas ont constitué un réseau routier reliant entre eux les points stratégiques et les carrefours commerciaux de leur empire — la voie de Qhapaq Ñan court sur environ 40 000 km de routes et de ponts suspendus —, certaines divergences, notamment dans le domaine de l'architecture, limitent la comparaison. Les Incas ont bâti temples et cités grâce à leur ingénierie. Mais à l'exception de Cuzco, leur capitale, ils n'ont pas imposé une architecture monumentale ni un style uniforme. Préférant adapter innovations et emprunts à chacune des sociétés de l'empire, les Incas ont cultivé à tous niveaux un syncrétisme fédérateur.

Malgré les massacres perpétrés par les conquérants espagnols après l'arrivée de Francisco Pizarro, et surtout les ravages provoqués au sein de la population inca par l'introduction de maladies européennes en Amérique, nombre de survivances de l'ancien empire se retrouvent dans la société contemporaine. L'économie, la vie quotidienne se fondent sur des notions de réciprocité et d'entraide modelant aujourd'hui encore le rapport de l'individu à sa communauté. « Le travail des champs reste collectif », commente Nicolas Goepfert, chacun apportant son aide à tour de rôle pour les travaux agricoles ou le nettoyage des canaux d'irrigation. De même, les chefs de villages — les *curacas* ou caciques — persistent dans les sociétés traditionnelles, tels des fragments de l'histoire préhispanique. Et malgré l'évangélisation hispanique, les sacrifices d'animaux — fœtus de lama lors du carnaval — et les tables d'offrandes lors d'une construction n'ont pas disparu, pas plus que les mythes animaliers faisant des renards, des lamas ou des cervidés les héros de récits sans âge. Enfin, l'aymara, langue officielle des Incas, compte environ deux millions de locuteurs, essentiellement en Bolivie. Autant de résurgences prouvant une fois encore la permanence d'une prodigieuse civilisation.

CHRISTOPHE AVERTY
JOURNALISTE AU *MONDE*

Dans le prochain numéro



DAGLI ORTI / AURIMAGES

DANS LES PAS DES ÉLÉPHANTS D'HANNIBAL

TRAVERSER LES ALPES à dos d'éléphant ? C'est le pari insensé que fit le général carthaginois Hannibal en 218 av. J.-C. Son objectif ? Surprendre les armées romaines et conquérir l'Italie en pleine deuxième guerre punique. Si, aujourd'hui, aucune preuve archéologique certaine de cet épisode mythique de l'Histoire n'a encore été retrouvée, le rôle des éléphants de guerre lors des combats menés par Hannibal est en revanche incontestable.

L'ANGLETERRE DANS LES YEUX DE JANE AUSTEN

AU TOURNANT DES ANNÉES 1800, une jeune femme issue de la noblesse rurale anglaise commence à décrire avec un humour mordant le mode de vie de sa propre classe sociale. À une époque où le destin des femmes était scellé par le mariage, seul moyen d'obtenir une certaine stabilité financière, Jane Austen rencontre le succès grâce à l'écriture de ses romans. Elle y dépeint le sort de piquantes héroïnes qui, tout en se soumettant aux conventions, n'en sont pourtant pas dupes.

JANE AUSTEN. GRAVURE RÉALISÉE À PARTIR DE L'UNIQUE PORTRAIT CONSERVÉ DE L'ÉCRIVAINE.

WHITE IMAGES / SCALA, FLORENCE

Les prisons au Moyen Âge

À l'époque où la condamnation à divers supplices constituait l'instrument punitif de la justice, il faut attendre le XIIIe siècle pour que l'incarcération prenne une fonction pénale. L'expérience terrifiante des geôles médiévales devient dès lors plus fréquente.

La cité d'Angkor

La capitale de l'Empire khmer, au Cambodge, était une ville cosmopolite qui, pendant des siècles, a accueilli visiteurs et marchands. L'apogée de sa construction est atteint au XIIe siècle, avec l'édification de superbes temples, tels ceux d'Angkor Vat et du Bayon.

Les rois guérisseurs

En France, la personne du souverain possédait une dimension sacrée, liée à l'onction reçue lors du sacre. Une dimension qui lui conférait un pouvoir de guérison, dit thaumaturgique, dont le roi faisait usage lors d'une cérémonie appelée le « toucher des écrouelles ».